ÉLOGE DE LA FOLIE

PREFACE

Erasme de Rotterdam à son cher Thomas More. Salut !

Dernièrement, comme je revenais d'Italie en Angleterre, voulant éviter que toutes ces heures où je serais forcément à cheval soient gaspillées en papotages *sans rapport avec les Muses** et les belles-lettres, j'ai préféré cogiter quelque peu en moi-même sur des questions touchant à nos études communes, ou me faire plaisir en évoquant les amis laissés ici, non moins savants que délicieux.

Parmi eux, je crois bien que c'est toi, mon cher More, qui m'es venu le premier à l'esprit : en vérité ton souvenir, alors que tu étais absent, avait pour moi tout le charme de ta présence, au temps de nos relations familières : et que je meure si j'ai jamais vécu expérience plus douce !

Je voulais donc m'occuper coûte que coûte, et les circonstances se révélaient peu propices à une réflexion sérieuse, aussi ai-je eu l'idée de m'amuser à un éloge de Moria-la-Folie**. Quelle Pallas,

* La traduction des citations grecques figure ici en *italiques.* ***(N.d.T.)***

** Moria, c'est la Folie, en grec. Dans le corps de l'*Eloge,* Erasme utilise l'équivalent latin *stultitia.* Le jeu de mots More / Moria réapparaît au chap. XLV.

diras-tu, t'a mis cela en tête ? Au départ, c'est ton nom de famille qui m'a alerté : de "More" à *"Moria",* la distance est aussi mince qu'elle est énorme entre toi et la personne en question : d'ailleurs, tout le monde en convient, tu lui tournes complètement le dos. Ensuite, j'ai présumé que tu approuverais cette récréation de mon esprit, notamment parce que tu aimes bien, en général, ce genre de plaisanteries, d'où - si je ne m'abuse - ni l'érudition ni la culture ne sont absentes, et que, pour tout dire, dans le train-train de l'existence humaine, tu incarnes une sorte de Démocrite*. Si d'un côté, c'est vrai, la singulière profondeur de ta réflexion te tient à mille lieues du vulgaire, tu as malgré tout un caractère si incroyablement doux et affable que tu es capable à tout moment de te rendre disponible aux autres et d'y prendre plaisir. J'en conclus que, non content de recevoir de bon cœur ce petit exercice de déclamation comme un *souvenir* de ton compagnon, tu consentiras aussi à prendre sa défense : c'est à toi en effet qu'il est dédié, à toi et non à moi qu'il appartient désormais.

Or, les détracteurs ne vont sans doute pas manquer, pour calomnier ces bagatelles : ici trop légères, inconvenantes sous la plume d'un théologien ! Là trop incisives, incompatibles avec la modestie chrétienne ! Ils vont clabauder que j'en reviens à l'Ancienne Comédie ou à Lucien, et que je déchire tout

* Ce philosophe grec, peu accessible au sens tragique de la vie, riait volontiers de la folie humaine (cf. chap. XLVIII).

comme un carnassier. Mais ceux que scandalisent la légèreté du sujet et son côté ludique, je voudrais qu'ils s'avisent que ce n'est pas une innovation de ma part : il y a belle lurette que de grands auteurs en ont fait tout autant. Voilà des siècles qu'Homère s'est amusé avec la *Batrachomyomachie**, Virgile avec "Le Moustique", et le "Moretum", Ovide avec "La Noix" ; Polycrate a tressé des louanges à Busiris** (fustigé par Isocrate), Glaucon a fait l'éloge de l'injustice ; Favorinus, de Thersite et de la fièvre quarte ; Synésius, de la calvitie ; Lucien, de la mouche et du parasitisme. Sénèque s'est diverti avec une *Apothéose* de Claude, Plutarque avec le dialogue de Gryllus et d'Ulysse, Lucien et Apulée avec leur âne, et je ne sais qui avec le testament du petit cochon Grunnius Cocorotta auquel même saint Jérôme se réfère. Alors, j'invite ces messieurs à vouloir bien se figurer que, pour me détendre, j'ai joué aux échecs, ou s'ils aiment mieux, caracolé sur un manche à balai.

Car enfin quelle injustice, quand le droit au délassement est reconnu aux gens de toute profession, d'en exclure absolument les gens d'études. Surtout lorsque les bagatelles conduisent au sérieux, et qu'un traitement approprié du badinage permet à un lecteur non dépourvu de flair d'y trouver plus de profit qu'aux argumentations pesantes et pompeuses de certains. C'est le cas, par exemple, de celui qui

* Combat des rats et des grenouilles. Poème parodiant *Y Iliade,* et longtemps attribué à Homère.

** II fallait manier le paradoxe avec virtuosité pour vanter ce roi réputé sanguinaire.

fait un éloge de la rhétorique ou de la philosophie dans un discours indigeste longuement élaboré ; tel autre détaille le panégyrique d'un prince quelconque, tel autre exhorte à partir en guerre contre les Turcs. Celui-ci prédit l'avenir, celui-là conçoit une petite problématique nouvelle à propos de la laine de chèvre*. Car si rien n'est plus futile que de traiter des sujets sérieux avec futilité, rien, en revanche, n'est plus jubilatoire que de traiter de sujets futiles en ayant l'air d'être tout, sauf futile. Je conviens qu'il appartiendra aux autres de méjuger ; pourtant, si *Philautie l'Amour-propre* ne m'aveugle pas, j'ai fait de la folie un éloge qui n'est pas totalement fou.

Et maintenant je voudrais répondre à ceux qui me feraient grief d'être mordant : on a toujours accordé aux personnes de talent la liberté de brocarder impunément le train ordinaire de la vie des hommes, sous réserve que cette hardiesse ne tourne pas à la rage. J'en admire d'autant plus la délicatesse des oreilles de nos contemporains, qui ne supportent plus guère que les titres honorifiques. On peut même en voir certains dont la religion est si carrément comprise à rebours, qu'ils supportent mieux les pires blasphèmes contre le Christ que la plaisanterie la plus anodine éclaboussant un pape ou un prince, surtout si *leur pain quotidien* se trouve concerné.

* C'est-à-dire pour trois fois rien. Expression tirée d'Horace *(Epodes,* I, 18, 15). Cf. chap. Ll.

Mais celui qui s'arrange pour critiquer les hommes sans jamais effleurer nommément qui que ce soit, je vous le demande, est-ce un animal dévorant ? n'est-ce pas plutôt un éducateur, un conseiller ? Au demeurant, dites-moi, je vous prie, est-ce que je ne me critique pas moi-même à bien des égards ? Ajoutez qu'en ne faisant d'exception pour aucun homme, il appert qu'on n'en veut à aucun homme, mais à tous les vices. Et donc si quelqu'un surgit, criant qu'on l'a blessé, il fera voir sa mauvaise conscience, ou du moins son appréhension. Pour s'amuser de la sorte, avec encore plus de franc-parler et de mordant, il y a eu saint Jérôme, qui plus d'une fois ne se prive pas de donner des noms. Personnellement, je me suis abstenu d'en prononcer un seul, mais ce n'est pas tout, j'ai aussi modéré mon style de telle sorte que le lecteur avisé se rendra compte aisément que j'ai plutôt visé à donner du plaisir qu'à mordre. Car nulle part je n'ai pataugé, comme Juvénal, dans le cloaque souterrain des vices. Je me suis employé à recenser les ridicules plutôt que les turpitudes. Maintenant, si quelqu'un reste insatisfait de ces apaisements, qu'il se souvienne au moins qu'il est beau d'être pris à partie par la Folie, car c'est à elle que j'ai donné la parole, et il a bien fallu respecter la vraisemblance du personnage.

Mais pourquoi te dire tout cela à toi ? Tu es un avocat si extraordinaire que tu es en mesure de défendre à merveille même des causes qui ne sont pas merveilleuses ! Salut à toi, More si éloquent ! Et cette *Moria* qui t'appartient, sois attentif à la défendre.

La parole est à la Folie

I. - En dépit des ragots que les mortels répandent communément sur moi - car je n'ignore rien de tout le mal qu'on dit de la Folie, y compris chez les plus fous -, c'est pourtant moi, je l'affirme, et moi seule, qui ai le don divin de rendre hilares et les dieux et les hommes. En voici d'ailleurs la preuve magnifique et surabondante : dès l'instant où j'ai paru devant votre innombrable assemblée, en vue de prendre la parole, tous les visages ont aussitôt resplendi d'une gaieté neuve et inaccoutumée ; vous avez si instantanément épanoui vos visages, vous m'avez applaudie avec des rires si gais, si aimables, que vous m'avez tout l'air, ma foi - vous, venus de toutes parts que je vois ici présents -, d'être imbibés jusqu'à l'ivresse du nectar des dieux d'Homère, additionné de népenthès euphorisant, tandis qu'un instant auparavant vous étiez assis, maussades et inquiets, comme si vous sortiez tout juste de l'antre de Trophonius*.

C'est, du reste, une vérité d'expérience : à peine le soleil montre-t-il son beau visage d'or à la terre,

* On en sortait triste à tout jamais.

à peine, l'âpre hiver terminé, le printemps nouveau souffle-t-il ses brises câlines, que toute chose aussitôt reprend tournure nouvelle, nouvelle couleur, un air authentique de jeunesse. De même pour vous : sitôt que vous m'avez vue, un changement s'est opéré dans votre physionomie. Ainsi, ce que des orateurs d'ailleurs éminents ont du mal à obtenir avec un discours étendu longuement concocté - à savoir déloger de l'âme les soucis pesants -, moi, je n'ai qu'à paraître pour y parvenir séance tenante.

II. - Qu'est-ce qui justifie que je me présente aujourd'hui dans cet accoutrement peu ordinaire, je vais vous le dire si toutefois vous ne rechignez pas à me prêter l'oreille, pas celle, évidemment, réservée aux prédicateurs sacrés, mais celle que vous dressez volontiers aux discours des charlatans forains, des bouffons et des bateleurs, l'oreille même que notre cher Midas tendit jadis à la musique du dieu Pan. Une envie m'a prise, en effet : celle de jouer un peu au sophiste devant vous. Pas à la façon de ceux qui de nos jours inculquent aux enfants des inepties indigestes, et leur enseignent à batailler avec plus d'entêtement que les femmes ; j'imiterai plutôt ces anciens qui, pour éviter le nom décrié de "sages", préfèrent celui de "sophistes". Leur grande affaire était de célébrer par des éloges les dieux et les héros. C'est donc un éloge que vous allez entendre, non pas celui d'Hercule ou de Solon, mais mon éloge à moi, c'est-à-dire celui de la Folie.

III. - Et d'abord, peu me chaut l'avis de ces sages qui proclament : "Le summum de la folie et de l'impertinence, c'est de s'adresser des louanges à soi-même." Folie, d'accord ! A leur guise ! Mais elle me va bien : qu'au moins ils en conviennent ! Qu'est-ce qui cadre mieux avec la Folie, que de trompeter elle-même ses propres louanges et de *s'auto-célébrer* ? Oui ! Qui pourrait me portraiturer mieux que moi-même ? Y aurait-il par hasard quelqu'un qui me connaisse mieux que moi ?

Ce que je fais me paraît, d'ailleurs, plus modeste - et de loin ! - que le comportement très ordinaire des grands et des sages : je ne sais quelle pudeur perverse les conduit couramment à suborner le premier venu des rhéteurs lèche-botte ou un poète expert en blabla. Moyennant finances, ils entendent ces gens-là chanter leurs louanges, en fait, de purs mensonges. N'empêche que notre humble personnage, tel un paon, fait la roue, dresse sa crête, tandis qu'un thuriféraire impudent assimile aux dieux ce personnage nul, le propose comme un modèle impeccable de toutes les vertus (sachant pertinemment qu'il est au-dessous de tout), pare cette infime corneille d'un plumage emprunté, *blanchit le nègre d'Ethiopie* et *d'une mouche, fait un éléphant*. En définitive, j'emboîte le pas d'un troisième proverbe archiconnu, selon lequel "Qui n'a personne pour le louer est en droit de le faire soi-même".

Au demeurant - et soit dit en passant - je m'étonne fort, dois-je dire, de l'ingratitude ou bien de la négligence des mortels : tous sont assidus au

culte de la Folie, tous prennent de bon cœur un plaisir sensible à mes bienfaits, mais pas un, depuis tant de siècles, ne s'est avancé, qui voulût tenir sur la Folie des propos élogieux et reconnaissants. Pourtant, il n'a pas manqué de gens capables de gaspiller leur huile et leur sommeil, pour porter au pinacle, dans des discours laborieusement élaborés, les tyrans Busiris et Phalaris, les fièvres quartes, les mouches, la calvitie, et autres plaies du même acabit. De moi, vous entendrez, en vérité, un discours improvisé, non préparé, mais d'autant plus sincère.

IV. - Ne croyez pas que je dise cela pour faire mousser mon talent, comme le tout-venant des orateurs. Ces gens-là, comme vous savez, déclament un discours qui leur a pris trente ans de labeur, quand ils ne l'ont pas chipé à quelqu'un d'autre, mais jurent qu'ils l'ont écrit, voire dicté, en trois jours, pour ainsi dire en se jouant. Moi, en revanche, j'ai toujours éprouvé un plaisir extrême à *tout dire comme ça me venait sur la langue.*

Alors, que nul n'attende de moi le développement d'une définition en bonne et due forme, à l'instar de ces petits rhéteurs ordinaires. Un plan, encore moins. L'un comme l'autre serait de mauvais augure, soit que j'enferme dans des limites définies une divinité dont l'influence s'étend à l'infini, ou que je tronçonne celle dont le culte rassemble si bien l'universalité des créatures. Et puis quel intérêt y a-t-il à proposer dans une définition une image, une esquisse de moi, quand vous-mêmes ici présents avez les yeux braqués sur moi ici présente ? Car je suis bien, comme vous le voyez, la vraie, la généreuse distributrice de bonheur que les Latins appellent "Stultitia", et les Grecs "Moria".

V. - D'ailleurs, même cela, fallait-il vous le dire ? Comme si mon visage et mon air, suivant le dicton, ne révélaient pas assez qui je suis ! Ou si un simple regard de moi - c'est le miroir de l'âme le moins menteur -, ne suffisait pas à tirer d'erreur aussitôt quiconque se mettrait en tête que je suis Minerve ou Solon ! Chez moi, le fard est exclu. Il n'y a pas côté face un sentiment que je simule, et côté pile un autre que je retiens dans mon cœur. Je suis en tout lieu parfaitement semblable à moi-même, tant et si bien qu'il est impossible de me dissimuler, même pour ceux qui se targuent le plus du titre et du rôle de sage, et qui vont déambulant *comme des singes sous la pourpre et des ânes sous une peau de lion.* Tout leur art du faux-semblant n'empêche pas qu'ici ou là une oreille pointe et trahisse Midas. Ah, les ingrats ! Ces individus sont mes sectateurs les plus fidèles, mais ils ont tellement honte de mon nom en public qu'ils le lancent à l'occasion comme une injure de taille à l'adresse des autres. Or donc ces fous au superlatif, qui veulent passer pour des sages, pour des Thalès, n'est-ce pas à bon droit que nous les appellerons des "morosophes", des "sages-fous" ?

VI. - J'ai eu fantaisie d'imiter ainsi les rhéteurs de notre temps, qui se prennent carrément pour des dieux, dès lors qu'ils exhibent deux langues, comme

les sangsues. Ils se figurent qu'ils ont accompli un exploit mirobolant s'ils ont inséré dans leurs discours latins quelques petits mots grecs, comme dans une mosaïque, tant pis si c'était hors de propos. Mieux : à défaut de termes exotiques, ils exhument de quelques parchemins pourris quatre ou cinq expressions archaïques qui noient le lecteur dans l'obscurité ; naturellement, ceux qui comprennent ne font que s'en estimer davantage, et ceux qui ne comprennent pas sont béats d'admiration, à proportion même de leur incompréhension. Car, bien entendu, plus c'est étranger, plus on s'extasie : il y a là, pour nos gens, une jouissance peu ordinaire. S'il s'en trouve qui aient un peu plus de prétentions, ils peuvent toujours rire, applaudir, et, comme les ânes, *remuer les oreilles* pour avoir l'air aux yeux des autres de comprendre comme il faut. *C'est ainsi et pas autrement.* A présent, je reviens à mon propos.

VIL - Mon nom, vous l'avez donc, ô hommes... quelle épithète vous accoler ?... je ne vois qu'archifous. Existe-t-il un titre plus honorable que la déesse Folie puisse conférer à ses initiés ? Mais comme mes origines généalogiques ne sont pas connues de grand monde, je vais tenter de vous les exposer, si les Muses veulent m'aider.

En vérité, je n'ai eu pour père ni Chaos, ni Orcus, ni Saturne, ni Japet, ni aucun autre de ces dieux obsolètes et nécrosés, mais *Ploutos* en personne, l'unique *procréateur des hommes et des dieux,* n'en déplaise à Hésiode, à Homère et même au grand

Jupiter. Seul Ploutos, aujourd'hui comme autrefois, d'un simple signe de la tête, peut chambouler cul par-dessus tête la totalité du monde profane et sacré. Son bon plaisir régit guerres et paix, empires, conseils, tribunaux et assemblées, mariages, traités, alliances, lois, arts et loisirs, travail... j'en perds le souffle... bref, l'ensemble des affaires humaines, tant publiques que privées. Sans son appui, le peuple entier des divinités poétiques, et les grands dieux eux-mêmes, ayons l'audace de le dire, n'existeraient pas, ou alors végéteraient dans une *autarcie* de misère. Si Ploutos est fâché contre vous, même Pallas ne pourra pas grand-chose pour vous. Par contre, si vous êtes dans ses bonnes grâces, libre à vous d'envoyer sur les roses Jupiter et sa foudre. *Tel est celui que je me flatte d'avoir pour père.* J'ajoute qu'il ne m'a pas engendrée dans son cerveau, comme Jupiter sa repoussante et revêche Pallas ; il m'a choisi pour mère Jeunesse, de loin la plus gironde et la plus guillerette des nymphes. Entre eux, pas de triste lien conjugal (comme celui d'où naquit Vulcain, le forgeron claudicant) mais plutôt *une fusion amoureuse,* selon le mot du cher Homère : un grand plus, côté douceur ! Mon père - attention à l'erreur - n'a rien à voir avec le Ploutos d'Aristophane, déjà bigleux et sentant le sapin, il était encore dans sa pleine vigueur, bouillonnant de jeunesse, mais pas seulement, car ce jour-là, à la table des dieux, il avait bu du nectar tout pur et à larges lampées.

VIII. - Si vous insistez pour savoir aussi où je suis née - car, dans l'esprit de nos contemporains, l'endroit où l'on a poussé ses premiers vagissements est un des premiers critères de noblesse -, je n'ai pas vu le jour dans l'île errante de Délos*, ni *dans les profondeurs abyssales,* mais au cœur des îles Fortunées, où tout vient *sans semailles ni labours*. Là, on ignore absolument le travail, la vieillesse, la maladie, on n'y voit dans les champs ni asphodèle, ni mauve, ni squille, ni lupin, ni fève ni aucune autre misère de ce genre. Mais de toutes parts, pour le plaisir des yeux et des narines, c'est le jardin d'Adonis, avec le moly**, la panacée, le népenthès, la marjolaine, l'ambroisie, le lotus, la rose, la violette et la jacinthe. Aussi, née parmi ces délices, je n'ai versé aucune larme pour inaugurer ma vie ; d'emblée, j'ai gracieusement souri à ma mère. Et je n'envie pas *au puissant fils de Chronos* la chèvre qui fut sa nourrice, puisque deux nymphes tout à fait ravissantes m'ont donné le sein : Ivresse, fille de Bacchus, et Ignorance, fille de Pan. Elles aussi, vous les voyez ici, avec les autres compagnes qui composent ma suite. Si vous voulez connaître leurs noms, eh bien ma foi !, je ne vous les livrerai qu'en grec.

* Jupiter la dota d'amarres de diamant, à la naissance de Diane et d'Apollon.
** Cette herbe permit à Ulysse d'échapper aux enchantements de Circé.

IX. - Celle-ci, par exemple, dont vous remarquez les sourcils hautains, c'est Philautia, F Amour-Propre. Celle dont les yeux ont l'air de sourire et qui bat des mains s'appelle Kolakia, la Flatterie. Celle qui est assoupie et somnolente porte le nom de Léthé, l'Oubli. Celle-ci, calée sur ses coudes et mains croisées, on l'appelle Misoponia, la Paresse. Cette autre, avec sa couronne de roses et tout imprégnée d'essences parfumées, c'est Hédonè, la Volupté. Celle dont les prunelles mobiles bougent dans tous les sens, on l'appelle Anoia, la Démence. Celle-ci, bien enveloppée, plutôt grassouillette, c'est Tryphè, la Mollesse. Au milieu de ces jeunes filles, vous voyez aussi deux dieux ; l'un est nommé Kômos, l'autre Négrétos Hypnos, Profond Sommeil. Voilà donc l'ensemble des ministres dont le fidèle concours me permet de soumettre à mon autorité les affaires mondiales et d'imposer mon empire aux empires eux-mêmes.

X. - Vous connaissez mon origine, mon éducation, mes compagnons de route. Maintenant, n'allez pas me soupçonner d'utiliser le titre de déesse sans bien-fondé, en usurpatrice, et pour cela dressez l'oreille, vous découvrirez l'ampleur des avantages que je prodigue aux dieux tout autant qu'aux hommes. Car, si celui qui a écrit "Le propre des dieux est de venir en aide aux mortels" ne s'est pas trompé, s'il est légitime qu'ont ait admis à l'assemblée des dieux ceux qui ont fait connaître aux hommes le vin, le blé, ou quelque autre bien de ce genre, pourquoi

ne pas me reconnaître et m'invoquer de plein droit comme l'*Alpha* de tous les dieux, moi qui suis la seule à prodiguer tout à tout le monde.

XL - Primo, que peut-il y avoir de plus doux, de plus précieux que la vie ? Mais son origine, à qui convient-il de l'attribuer, sinon à moi ? Ce n'est évidemment pas la lance de Pallas *au père omnipotent,* ni l'égide de Jupiter *assembleur de nuées* qui engendre ou multiplie l'espèce humaine. Car celui-là même qui est le père des dieux et le roi des hommes, qui fait trembler tout l'Olympe d'un signe de tête, il est bien obligé de laisser au placard son trident foudroyant et ce faciès de Titan grâce auquel il terrorise à son gré tous les dieux ; oui, - le pauvre ! - il doit bel et bien se déguiser comme un comédien, chaque fois que ça lui prend - et ce n'est pas rare - *défaire des enfants.* Il y a aussi les stoïciens qui se flattent d'avoisiner le rang des dieux. Voire ! Donnez-m'en un qui soit deux, trois, quatre, mille fois stoïcien si ça vous chante, eh bien ! même s'il ne va pas jusqu'à sacrifier sa barbe, symbole de sagesse commun à lui et aux boucs, il faudra bien qu'il renonce à sa morgue, qu'il se déride, qu'il largue ses sacro-saints principes d'acier, que - pour un peu de temps - il extravague et déraisonne. Bref, c'est moi, oui c'est moi dont il doit solliciter l'intervention, si vraiment il veut être papa.

Et pourquoi ne pas utiliser avec vous le franc-parler qui m'est coutumier ? Je vous le demande : est-ce avec la tête, le visage, la poitrine, est-ce avec la main ou

l'oreille - toutes parties réputées honnêtes - qu'on engendre les dieux et les hommes ? Je n'en ai pas l'impression. C'est avec une partie si folle, si grotesque, impossible même à nommer sans rire, qu'est assurée la propagation du genre humain. Telle est bien la source sacrée où tous les êtres puisent la vie, plutôt que dans la sublime "tétrade" pythagoricienne*.

Et franchement, quel homme, dites-moi, serait volontaire pour la corde au cou du mariage, si chacun s'avisait au préalable, comme les sages en question, d'évaluer soigneusement les inconvénients de cet état ? De même, quelle femme céderait à un homme, si elle était bien informée ou avait réfléchi sur les douleurs et les risques de l'accouchement, sur la lourdeur des tâches éducatives ? Si donc vous devez la vie au mariage, et le mariage à ma suivante Anoia la Démence, vous pouvez comprendre l'étendue de votre dette envers moi. Et puis quelle femme, ayant fait cette expérience une fois, consentirait à remettre ça, si Léthé, l'Oubli, n'était pas là pour l'assister ? Lucrèce aura beau pester**, Vénus elle-même ne saurait nier que sans mon intervention divine son pouvoir est invalide et sans effet.

Ainsi donc, de ce ridicule divertissement d'ivrogne auquel je préside, sont issus non seulement les philosophes présomptueux, à la place desquels on trouve

* Sur les quatre premiers nombres, Pythagore construit un système d'explication du monde.
** Le *De natura rerum* s'ouvre sur une évocation de la puissance de Vénus.

aujourd'hui ces êtres que le vulgaire appelle "moines", mais les rois revêtus de pourpre, les prêtres pieux, les pontifes plus que trois fois saints, et aussi pour finir toute la glorieuse troupe des dieux poétiques, légion si nombreuse que l'Olympe même, vaste comme il est, parvient à peine à contenir cette foule.

XII. - Mais admettons que ce soit peu de chose de me devoir la semence et la source de la vie. Je veux aussi vous montrer que tous les avantages qu'elle comporte sont un cadeau de ma part. Car enfin, que serait la vie, pourrait-on seulement parler de vie, si l'on en retranchait le plaisir ? Vous venez d'applaudir. Je savais bien que pas un d'entre vous n'était assez sage... ou plutôt fou... et puis non... assez sage pour être de cet avis. D'ailleurs, même les stoïciens ne boudent pas devant le plaisir. Tous leurs efforts pour s'en cacher, les mille violences verbales dont ils l'écorchent en public, ne tendent manifestement qu'à en détourner les autres, afin d'en jouir eux-mêmes tout à leur aise. Par Jupiter, qu'ils s'expliquent : y a-t-il dans la vie un seul moment qui ne soit pas triste, pénible, dénué de charme et de saveur, sauf à y ajouter le piment de la folie ? Il suffirait sur ce point d'invoquer le témoignage du grand Sophocle (on ne le louera jamais assez), chez qui l'on trouve ce superbe éloge de moi : *Moins on a de raison, plus la vie est plaisante**. Néanmoins, mettons à plat tous les éléments de la question.

* Cf. *Ajax,* vers 554.

XIII. - D'abord, qui ne sait que la première enfance est pour tout homme, et de loin, le plus joyeux, le plus agréable des âges ? Que possèdent-ils donc, les petits enfants, qui nous incite à les couvrir de bisous, à les dorloter, à les caresser, même un ennemi porte secours à un bébé ? Que possèdent-ils, sinon la séduction de la folie ? La nature, dans sa prudence, en a gratifié tout exprès les nouveau-nés, moyennant quoi ils apportent, sous forme de plaisir, une sorte de contrepartie aux tracas de ceux qui les élèvent : ainsi gagnent-ils les faveurs des personnes qui veillent sur eux. Vient ensuite l'adolescence. Quel prestige partout ! Comme chacun la fête de bon cœur ! Comme on s'emploie à la faire aller de l'avant ! Comme on se fait généreux pour lui tendre des mains secourables ! Mais ce prestige de la jeunesse, d'où vient-il, dites-moi ? D'où, sinon de moi ? Car grâce à moi, moins elle a de sagesse, moins elle a de bile à se faire. Est-ce que je mens ? N'est-il pas vrai que très bientôt, en grandissant, en se rapprochant de l'âge adulte par le biais de l'expérience et des études, leur beauté rayonnante a vite fait de se faner, leur enjouement va decrescendo, leur grâce se fige, leur vigueur s'émousse ? Au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de moi, ils sont de moins en moins vivants, jusqu'au jour où survient *la détestable vieillesse,* rude fardeau pour elle-même autant que pour les autres. Personne, en vérité, ne pourrait la supporter si, encore une fois, je n'étais pas là, compatissante devant toutes ces misères : à l'image des dieux qui fréquemment,

chez les poètes, secourent les hommes en danger de mort, par la vertu de quelque métamorphose, j'entraîne vers une seconde enfance - autant que faire se peut - ceux qui ont déjà un pied dans la tombe. On voit par là que ce n'est pas pour rien, si on parle des vieux comme de gens *retombés en enfance.* Allons plus loin : si quelqu'un veut savoir la recette de cette métamorphose, de cela non plus je ne ferai pas mystère. Je conduis les vieilles gens à la source de ma chère Léthé, celle qui est jaillissante aux îles Fortunées (aux Enfers, il n'en coule plus qu'un mince filet) : à mesure qu'ils y boivent l'oubli à longs traits, leurs soucis peu à peu se dissipent, et c'est un regain de jeunesse. Mais on objecte : ces malheureux radotent, ils divaguent. Soit ! Seulement, redevenir enfant, c'est justement ça ! Qu'est-ce que l'enfance, en fait, sinon radotage et divagation ? N'est-ce pas l'absence totale de sagesse qui fait, pour l'essentiel, le charme de cet âge ? Qui ne trouverait pas monstrueux, détestable, exécrable, un enfant sage comme un homme mûr ? A preuve ce proverbe populaire : "Haïssable l'enfant qui est sage trop tôt."

D'ailleurs, qui supporterait le commerce quotidien d'un vieux monsieur qui, conjointement à sa complète expérience de la vie, cumulerait la force d'âme et l'acuité du jugement ? J'interviens donc pour qu'il radote. Mais l'avantage pour mon radoteur, c'est que, pendant ce temps-là, il est bien à l'abri des misérables soucis qui taraudent le sage. Avec ça, pas mauvais compagnon du tout pour

vider les flacons ! Il ne ressent pas ce dégoût de l'existence qu'on a du mal à supporter dans un âge plus robuste. Et il n'est pas rare qu'à l'exemple du vieillard de Plaute, il redécouvre les trois lettres fameuses*, ce qui ferait son malheur s'il avait toute sa tête. Ainsi, grâce à moi, il est heureux, agréable pour ses amis, et nullement rabat-joie comme compagnon de frairie. La preuve ? Chez Homère, il coule de la bouche de Nestor des paroles plus douces que le miel, alors qu'Achille est pisse-vinaigre ; et c'est encore chez ce poète que des vieillards, assis sur les remparts, échangent des propos *à la douceur de lis.* Sur ce point, ils sont même mieux lotis que la première enfance, qui a son charme, certes, mais ignore le langage et est privée du plaisir le plus délectable de la vie, le pur et simple bavardage. Ajoutez à cela que les vieillards raffolent des enfants et que, vice versa, les enfants adorent les vieillards, *Car Dieu pousse toujours le semblable vers le semblable***. En quoi diffèrent-ils ? Il y a d'un côté plus de rides, plus d'anniversaires, c'est tout. Mais le reste ! Cheveux clairs, absence de dents, petite stature, penchant pour le lait, zézaiement, babillage, ineptie, défaut de mémoire, étourderie, tout finalement les rapproche. Et plus les hommes avancent vers le grand âge, plus se précise leur ressemblance avec l'enfant, jusqu'au jour où, comme des enfants,

* Le vieillard Démiphon réapprend les trois lettres du verbe *amo,* j'aime. (Cf. Plaute, *Mercator,* vers 304).
** Vers d'Homère, *Odyssée,* XVII, 218.

sans regret de la vie, sans conscience de la mort, ils plient bagage.

XIV. - Maintenant, allez-y si vous voulez : comparez mes bienfaits aux métamorphoses opérées par les dieux. Certaines sont le résultat d'un coup de colère, j'aime autant ne pas les évoquer. Mais pour leurs protégés les plus chers, que font les dieux ? En général, ils les changent en arbre, en oiseau, en cigale voire en serpent : comme si le fait de mourir, en soi, ce n'était pas devenir autre. Tandis que moi je restitue le même individu, dans la phase la meilleure et la plus heureuse de sa vie. Ah ! si les mortels s'abstenaient un bon coup de tout commerce avec la sagesse et cohabitaient sans interruption avec moi, il n'y aurait plus de vieillesse du tout, ils savoureraient le bonheur d'une éternelle jeunesse. Ouvrez les yeux, voyez les figures de carême des gens absorbés dans les études philosophiques ou les tracas des affaires sérieuses : ils sont déjà vieux avant d'avoir été vraiment jeunes. Evidemment ! A force de soucis, de remue-méninges frénétiques et ininterrompus, ils ont peu à peu tari en eux le souffle et la sève de la vie. Mes doux dingues à moi, tout au contraire, dodus à point et reluisants, la peau impeccable, sont, comme on dit, *de vrais porcs d'Acarnanie.* Sûr que jamais aucun des inconvénients de la vieillesse ne les atteindrait, s'ils n'étaient pas quelque peu souillés, comme c'est le cas, par le contact des sages ! Cela montre à quel point la vie humaine est incompatible avec

un bonheur intégral. Sur ce point, un témoignage supplémentaire et de poids nous est fourni par le proverbe populaire selon lequel "Seule la folie peut freiner la fuite de la jeunesse et faire fuir la vieillesse importune". Il y a beaucoup de vrai dans ce que le peuple a coutume de dire à propos des Brabançons : à rebours des autres hommes, qui ont accoutumé de gagner en sagesse avec l'âge, eux, plus ils approchent de la vieillesse, plus ils deviennent fous. Vraiment ils n'ont pas leurs pareils, ni pour la bonne humeur dans le train-train quotidien, ni pour l'absence de morosité face à la vieillesse. Mes chers Hollandais sont leurs voisins, qu'il s'agisse de frontières ou de mode de vie. "Les miens", dis-je : et pourquoi pas ? Leur culte pour moi leur a valu partout le surnom de "fous de Hollande" ; loin d'en être gênés, ils en font leur principal titre de gloire.

Allez donc à présent, ô mortels très ineptes, quémander aux Circé, aux Médée, aux Vénus, aux Aurores, à je ne sais quelle fontaine, un regain de jouvence ! Moi seule ai ce pouvoir et j'en use souvent. Je suis en possession du philtre mirifique qui permit à la fille de Memnon de prolonger la jeunesse de Tithon son aïeul. Et par la grâce de la Vénus que je suis, Phaon a été suffisamment rajeuni pour susciter l'amour éperdu de Sapho. C'est à moi qu'appartiennent les herbes, autant qu'il y en a, à moi les formules sacrées, à moi la fontaine dont la vertu ramène la jeunesse en allée, mais aussi - quoi de plus désirable ? - en garantit la perpétuité. Si vous êtes unanimes pour souscrire à l'idée que

rien ne vaut l'adolescence, et que rien n'est exécrable comme la vieillesse, vous voyez, j'imagine, l'étendue de votre dette envers moi, puisque je suis à même de faire durer ce bien sans pareil et de refouler ce mal absolu.

XV. - Mais pourquoi m'attarder à parler des mortels ? Considérez plutôt le ciel dans son ensemble. Je consens qu'à votre guise vous me lanciez mon propre nom comme une injure, si vous découvrez un seul dieu - de ceux qui plaisent et qu'on estime -, ne bénéficiant pas de mon parrainage. Eh oui ! Pourquoi Bacchus est-il l'éternel éphèbe à la belle crinière ? Parce que, n'est-ce pas, il passe tout son temps dans les extravagances de l'ivresse, les banquets, les danses, les chants, les jeux : pas le moindre commerce avec Pallas ! Bref, il recherche si peu une réputation de sage qu'il est ravi d'être honoré avec des farces et des calembredaines. Il ne s'offusque pas d'être assimilé à un fou dans l'expression proverbiale *plus fou que Morychos**. Car ce surnom de Morychos, il le devait aux frasques des paysans, à leur coutume de barbouiller de moût et de figues fraîches sa statue à l'entrée du temple. Aucun sarcasme ne lui a été épargné par l'Ancienne Comédie ! On dit : "Quel nunuche, ce dieu-là ! Ça lui va bien d'être né d'une cuisse !" Mais qui n'aimerait pas mieux être ce dingue et ce nunuche, toujours d'humeur joyeuse, toujours plein de sève, fournisseur

* Autrement dit, "plus fou que le Barbouillé".

universel de jeux et de plaisirs, qu'un Jupiter *à l'esprit tortueux,* redouté de tous, ou cette vieille baderne de Pan qui sème la panique partout, ou encore ce Vulcain tout poudré de cendres, toujours craspec de s'activer à la forge, ou même Pallas, terrible avec sa Gorgone et sa lance, *et son regard sans cesse menaçant* ? Pourquoi Cupidon reste-t-il un enfant ? Pour quel motif ? Un seul : c'est un joyeux luron, et il n'y a *rien de sensé* ni dans ses actes ni dans ses pensées. Et la Vénus dorée, d'où vient que sa beauté soit toujours printanière ? C'est clair : elle est de ma famille, de là vient que sur son visage elle porte la couleur de mon père, et qu'elle est chez Homère *l'Aphrodite d'or.* Avec ça, elle a toujours le sourire, si l'on en croit les poètes ou leurs concurrents les sculpteurs. Et Flore, mère de tous les plaisirs, y a-t-il eu chez les Romains une divinité plus religieusement révérée ? Qui mieux est, si vous fouillez en détail dans Homère la vie des dieux sévères, vous y découvrirez de la folie en veux-tu en voilà. A quoi bon citer les faits et gestes des autres : Jupiter lui-même, le lanceur de foudre, est archiconnu pour ses amours et ses récréations. Et Diane la farouche, la chasseresse infatigable oublieuse de son sexe, malgré tout elle se consume d'amour pour Endymion ! Je trouverais bon que Momus* puisse claironner leurs quatre vérités à

* Hésiode en fait le dieu de la raillerie, assez audacieux pour censurer le comportement des dieux. On le représente une marotte à la main.

ces personnages, comme il faisait si souvent autrefois ; mais ils viennent de prendre la mouche et de le précipiter sur terre en compagnie d'Até : sa jugeote venait mal à propos contrarier leur félicité. Et personne ici-bas ne daigne accueillir l'exilé ; il n'est pas près de se caser dans les cours princières, car ma suivante Kolakia y tient le haut du pavé, et s'entend avec Momus aussi bien que le loup avec l'agneau. Voilà comment, depuis qu'ils l'ont éjecté, les dieux font la fête à cœur joie plus agréablement et *se donnent du bon temps* comme dit Homère : plus personne pour les censurer ! Le fameux Priape en bois de figuier leur est une source inépuisable de plaisanteries. Et Mercure, quel amusant spectacle il leur offre avec ses filouteries d'escamoteur ! Vulcain lui-même est devenu *le rigolo* de service dans les festins des dieux : avec sa boiterie, ses blagues, ses histoires drôles, toute la tablée se tord de rire. Il y a aussi l'illustre Silène, barbon libertin, qui leur danse *la cordace*,* tandis que Polyphème exécute un *tradéridéra* et les Nymphes une *gymnopédie.* Les Satyres à moitié boucs jouent rondement leurs farces atellanes. Pan déclenche l'hilarité générale avec une chansonnette débile : ils préfèrent ça au chant des Muses, surtout quand ils commencent à être bien imprégnés de nectar. Faut-il à présent que je vous remémore ce qu'après le festin font les dieux proprement pompettes ? Des

* Danse souvent obscène, associée aux premiers spectacles comiques.

choses si folles, ma foi, que même moi j'en ris parfois, je n'y résiste pas. Mieux vaut pourtant que je m'en tienne ici au silence d'Harponate : je crains que quelque dieu corycéen* ne nous entende exposer des choses que Momus lui-même n'a pas pu impunément formuler à haute voix.

XVI. - Mais le moment est venu, à l'exemple d'Homère, de quitter l'Olympe pour revenir sur terre. On n'y discerne ni joie ni bonheur, si ce n'est sous ma protection. Primo, vous voyez bien avec quelle prévoyance la Nature, matrice et fabricatrice du genre humain, a pris soin que le grain de sel de la folie ne fasse défaut nulle part. En effet, si l'on admet par définition, avec les stoïciens, que la sagesse consiste en tout et pour tout à être guidé par la raison, et la folie inversement à se laisser entraîner au gré des passions, le fait est que Jupiter, pour éviter aux hommes une vie sinistre et rébarbative, leur a insufflé sensiblement plus de passions que de raison : autant comparer un as et une demi-once**.

Mieux, il a relégué ladite raison dans un recoin de la tête, laissant le reste du corps disponible pour les agitations des passions. Ensuite, il a opposé à la raison isolée deux espèces de tyrans d'une extrême violence : la colère, qui tient la citadelle de la

* C'est-à-dire : aux oreilles indiscrètes. (Il y avait, sur le mont Parnasse, où séjournent les dieux, la grotte de Corycus, poste d'écoute pour les curieux.)
** Il faut vingt-quatre demi-onces pour un as.

poitrine, y compris le cœur source de vie, et la concupiscence dont le vaste empire s'étend jusqu'au tréfonds du bas-ventre. Contre ces deux forces coalisées, que peut la raison ? La vie quotidienne des hommes le montre assez : son unique pouvoir est de se récrier jusqu'à devenir aphone, et de ressasser les commandements de la morale. Mais cette raison souveraine, les hommes l'envoient sur les roses, couvrent sa voix à grand renfort d'injures, tant qu'à la fin, de guerre lasse, elle capitule.

XVII. - L'homme étant destiné par nature à gouverner les affaires, il fallait tout de même le saupoudrer d'un peu plus qu'une petite pincée de raison. Voilà pourquoi Jupiter, soucieux de régler cela de son mieux, fit appel à moi pour le conseiller là-dessus, comme en tout. Je m'empressai de lui donner un conseil digne de moi : qu'à l'homme il adjoignît la femme, cet animal assurément fol et déraisonnable, mais divertissant et délicieux, qui, partageant son quotidien, estomperait et atténuerait par sa propre folie la morosité congénitale du mâle. En fait, lorsque Platon semble hésiter à classer la femme dans la catégorie des êtres doués de raison, ou dans celle des bêtes brutes, son unique dessein est de mettre en évidence l'insigne folie de ce sexe. Et si, d'aventure, il se trouve une femme qui ait fantaisie de passer pour sage, elle n'aboutit à rien, qu'à être folle doublement. Comme on dit : "Autant conduire un bœuf au gymnase, malgré le veto de Minerve !" Il est deux fois vicieux, celui qui veut forcer son

talent, contrarie la nature et farde son vice aux couleurs de la vertu. Selon un proverbe grec, "Un singe est toujours un singe, fût-il habillé de pourpre". De même une femme est toujours femme, autrement dit folle, sous n'importe quel masque. Du reste, je ne crois pas que la gent féminine soit assez folle pour m'en vouloir de lui attribuer la folie, moi qui suis femme aussi, et la Folie en personne. En réalité, si elles examinent la question comme il faut, elles doivent encore inscrire au crédit de la Folie le fait qu'à bien des égards elles sont plus heureuses que les hommes. D'abord, elles ont sur eux l'avantage de la beauté, qu'ajuste titre elles font passer avant tout le reste, et sur lequel elles s'appuient pour tyranniser les tyrans eux-mêmes. D'ailleurs, d'où vient chez l'homme cet aspect rébarbatif, cette peau râpeuse et cette barbe arborescente qui le vieillit manifestement, sinon de son infirmité à lui, la sagesse ? Chez les femmes, au contraire, les joues toujours lisses, la voix toujours fine, la peau délicate, sont comme les signes d'une perpétuelle jeunesse. D'ailleurs, quel autre vœu forment-elles, sinon de plaire le plus possible aux hommes ? N'est-ce pas vers cela que tendent tous ces soins de beauté, ces fards, ces bains, ces coiffures, ces onguents, ces parfums, ces subterfuges pour arranger, peindre, retoucher, le visage, les yeux et la peau ? l' a-t-il un trait qui les fasse valoir auprès des hommes plus que leur folie ? Que ne tolèrent-ils pas de la part des femmes ? Et en échange de quoi ? Du plaisir. Mais ces délices-là ne proviennent que

de la folie. C'est une vérité impossible à mettre en doute : songez seulement aux propos ineptes et aux actes extravagants dont un homme est capable pour une femme, chaque fois qu'il est déterminé à tirer d'elle du plaisir. Voilà donc la source d'où provient le premier, le principal agrément de la vie.

XVIII. - On trouve malgré tout des hommes, des vieux surtout, qui préfèrent les flacons aux jupons. Pour eux, le plaisir suprême réside dans les beuveries. Saurait-il y avoir vraiment un festin brillant en l'absence de femmes, ce n'est pas à moi d'en décider. Mais une chose est sûre : sans le piment de la folie, aucun n'est réellement agréable. C'est tellement vrai que s'il n'y a personne capable de faire rire par sa folie - authentique ou simulée -, on mobilise un *bouffon professionnel* attiré par le cachet, ou quelque pique-assiette désopilant, dont les plaisanteries cocasses - autrement dit : folles - feront voler en éclats le silence et l'ennui. A quoi bon, en effet, s'alourdir la panse de tant de friandises, de chatteries, de préparations friandes, si l'on ne sustente pas également les yeux, les oreilles, l'âme entière avec des rires, des plaisanteries, des mots d'esprit ? Mais ces desserts-là, j'en suis l'unique conceptrice. Même les rites qui ont cours dans les banquets, tirer un roi au sort, lancer les dés, trinquer à la santé des gens, les *concours de "cul-sec" à la ronde,* le myrte qu'on se passe au moment de chanter, la danse, la pantomime, toutes ces trouvailles pour le salut du genre humain, les Sept Sages de la

Grèce n'y sont pour rien, elles viennent de moi. Et la nature même de ces pratiques est telle que, plus la part de folie y est grande, plus elles apportent à la vie des hommes, une vie qui ne mériterait pas son nom si elle était triste. Or elle déboucherait nécessairement sur le cafard, si des divertissements de ce genre ne vous permettaient pas d'en expurger l'ennui qui lui est inhérent.

XIX. - Mais il y aura peut-être des gens qui feront fi de ces plaisirs et donneront leur préférence à la chaleur des relations amicales. L'amitié, disent-ils sans arrêt, doit être placée au-dessus de tout, elle est vitale au même titre que l'air, le feu, et l'eau ; son charme est si essentiel au cœur de la vie qu'en la supprimant, on en supprimerait le soleil ; elle est enfin si convenable (à supposer que cette considération soit pertinente) que les philosophes eux-mêmes n'hésitent pas à la faire figurer parmi les plus grands biens. Mais comment réagira-t-on si je prouve que je suis - toujours moi ! - *l' alpha* et *l' oméga* d'un si grand bien ? Je vais en administrer la preuve, sans utiliser ni le syllogisme du crocodile*

* Cf. Quintilien, *Institution oratoire,* I, 10, 5. Un crocodile a enlevé un enfant. Il propose à la mère : "Je te le rendrai, si tu devines exactement ce que je veux en faire." "Tu n'as pas envie de me le rendre", répond la mère. Effectivement, il ne le lui rend pas. Et la mère ajoute : "Rends-le-moi, puisque j'ai deviné ton intention." "Non, rétorque le crocodile, car si je te le rendais, tu n'aurais plus deviné juste." On trouve aussi le "sorite à cornes" dans le même passage de Quintilien: "Tu as ce que tu n'as pas perdu ; or, tu n'as pas perdu de cornes ; donc tu as des cornes."

ni aucune argutie dialectique de la même farine, mais simplement le gros bon sens, comme on dit, qui va vous le faire toucher du doigt, ou peu s'en faut.

Alors voyons : fermer les yeux, se tromper, refuser l'évidence, s'illusionner sur les défauts de ses amis, chérir et admirer comme des vertus leurs vices les plus voyants, est-ce que cela ne s'apparente pas à la folie ? Et cet homme qui bécote la verrue de sa maîtresse, cet autre qui flaire avec délices le polype de son agnelette, ce père dont le fils louche mais qui parle de son regard câlin, qu'est-ce donc, je vous prie, sinon de la folie à l'état pur ? Folie au troisième, au quatrième degré, si vous voulez ! Il reste que seule la folie fonde et entretient les relations entre amis. Mon propos concerne les simples mortels, dont aucun ne naît sans défauts, le meilleur étant celui qu'affectent les plus anodins.

Qu'en est-il à présent des sages, ces presque dieux ? Entre eux, ou bien l'amitié ne prend pas, ou alors c'est une relation maussade, sans saveur, et encore partagée avec très peu de gens (un scrupule me retient de dire : avec personne). C'est que l'immense majorité des hommes est dépourvue de sagesse, on peut même affirmer que tous sans exception divaguent de mille et une façons ; or, l'amitié ne soude que des êtres semblables. Si d'aventure une sympathie mutuelle s'insinue entre ces esprits austères, aucune stabilité ne lui est garantie, aucune durée appréciable. Quoi d'étonnant ? Cela se passe entre esprits chagrins, d'une clairvoyance excessive : ils détectent les défauts de leurs amis d'un regard aussi décapant que l'aigle ou le serpent d'Epidaure. Mais quand il s'agit d'eux, de leurs propres défauts, quelle cécité ! Comme ils sont aveugles à la besace qui leur pend dans le dos ! Par conséquent, compte tenu de la nature humaine, qui fait qu'on cherche en vain un homme sans défauts majeurs, et si vous ajoutez les fortes différences d'âge et d'éducation, les malentendus, les erreurs, tous les aléas de l'existence, comment voulez-vous que la douceur de l'amitié puisse tenir même une petite heure entre ces Argus, si n'entrait pas en jeu ce que les Grecs nomment joliment Euèthéia, qu'on pourrait traduire par folie ou naïveté. Quoi d'étonnant ? Cupidon, l'initiateur et le garant de tous les liens affectifs, n'est-il pas tout à fait aveugle ? Lui, *il trouve beau ce qui ne l'est pas,* et de la même façon il fait en sorte que chacun de vous trouve beau ce qui lui appartient, que le croulant idolâtre sa croulante, comme le poupard sa poupée ! Ce sont des comportements très répandus, on en rit, mais ces ridicules-là composent le liant qui rend agréables les relations sociales.

XX. - Avançons : ce qui vient d'être dit de l'amitié, il y a lieu de l'appliquer plus encore au mariage, cette union insécable pour la vie. Ciel ! Que de divorces - ou bien pire ! - aurait-on à déplorer partout si la vie privée du couple n'avait pas, pour la soutenir et la sustenter, les compliments, le badinage, la complaisance, l'erreur, la dissimulation,

toute la ronde de mes satellites. Oh la la ! Le nombre des mariages tendrait vers zéro, si l'époux avait la sagesse d'enquêter sur les jeux auxquels faisait joujou, bien avant les noces, la petite vierge aux dehors délicats et pudiques. Par la suite, il y aurait encore moins de couples qui tiendraient bon, si la conduite des femmes, pour l'essentiel, ne restait pas ignorée de leurs maris insouciants ou imbéciles ! Les gens ont tout à fait raison d'attribuer cela à la Folie, mais en attendant c'est tout de même grâce à elle que la femme plaît à son mari, que la maisonnée est en paix, que l'alliance se maintient. On rit du cocu, du cornard (le vocabulaire est très riche), qui de ses baisers console l'infidèle en pleurs. Mais quel bonheur d'être ainsi dans l'erreur, plutôt que taraudé par l'obsédante jalousie, et porté à tout prendre au tragique !

XXI. - En somme, aucune relation sociale, aucun lien de vie ne peut avoir, sans moi, le moindre agrément, la moindre stabilité, et c'est si vrai que le peuple ne supporterait plus son prince, le valet son maître, la suivante sa maîtresse, l'enseignant son élève, l'ami son ami, l'épouse son mari, l'ouvrier son patron, le copain son copain, l'hôte son hôte, s'ils ne se berçaient pas tour à tour d'illusions mutuelles, s'ils n'utilisaient pas comme un baume, selon les moments, la flatterie, la complaisance avisée, ou le miel de la Folie. Oui, je sais : vous trouvez déjà que j'exagère. Eh bien ! écoutez, voici plus fort encore.

XXII. - Qu'en dites-vous ? Peut-on aimer quelqu'un si l'on se déteste soi-même ? S'entendre avec autrui si l'on est en désaccord avec soi-même ? Procurer du plaisir à quelqu'un si l'on est pour soi-même un insupportable fardeau ? Personne ne soutiendra ce point de vue ; il faudrait être plus fou que la Folie. Eh bien, imaginez qu'on me déloge d'ici : chacun serait si loin de pouvoir supporter l'autre qu'il en viendrait à se voir comme une pourriture, à trouver son petit monde écœurant, à prendre en haine sa propre personne. La Nature, que voulez-vous - à bien des égards plutôt marâtre que mère -, a implanté une perversion dans les cerveaux humains tant soit peu intelligents : ils ne sont pas contents d'eux-mêmes, et ils admirent les autres. Résultat : la corruption et le dépérissement de tout ce que la vie comporte de ressources, de charme et d'élégance. Oui, à quoi bon la beauté - aucun présent des Immortels n'a davantage de prix - si elle est contaminée par ce vilain travers qu'est le dégoût de soi ? A quoi bon la jeunesse, si elle est infectée par le poison d'une mélancolie sénile ? Et finalement, dans chacun de tes actes, qu'il concerne toi ou les autres, que pourras-tu faire à propos (ce principe de l'à-propos est une règle capitale en matière d'art, mais aussi d'action en général), s'il te manque le concours de Philautie l'Amour-Propre, une vraie sœur pour moi, tant elle met de zèle à jouer partout le même rôle que moi. l' a-t-il en effet rien d'aussi fou que de s'aimer, de s'admirer soi-même ? Mais à l'inverse, que pourras-tu faire, qui ait de l'élégance,

du charme et de l'à-propos, si tu te déplais à toi-même ? Que l'on supprime ce sel de la vie, et aussitôt l'orateur et son discours vont se glacer, le musicien et ses mélodies ne plairont à personne, on va conspuer l'histrion qui gesticule, le poète paraîtra ridicule et ses Muses *idem,* le peintre moisira sur son tableau, le médecin, avec ses drogues, aura le ventre creux. Et toi, pour finir, tu auras l'air de quoi ? Pas d'un Nirée, mais d'un Thersite, pas d'un Phaon mais d'un Nestor, pas de Minerve mais d'une truie, pas d'un brillant causeur mais d'un nourrisson vagissant, pas d'un citadin mais d'un péquenaud. C'est dire à quel point il est nécessaire que chacun commence par s'envoyer des fleurs et s'octroyer quelques petits compliments, avant d'être complimenté par d'autres.

Somme toute, puisque le bonheur consiste essentiellement à accepter d'être ce que l'on est, pas de problème, ma chère Philautie s'arrange vite et bien pour que nul ne se plaigne de sa beauté, ni de son intelligence, ni de sa naissance, ni de son rang, ni de son éducation, ni de sa patrie. C'est si vrai qu'un Irlandais n'aura aucune envie de permuter avec un Italien, un Thrace avec un Athénien, ni même un Scythe avec un habitant des îles Fortunées. Avec quelle singulière sollicitude la Nature a créé toutes choses égales, au sein d'une infinie diversité ! Là où elle a été un peu chiche dans l'octroi de ses dons, elle ajoute volontiers une petite rallonge d'amour-propre - mais que dis-je ? je deviens folle ! -, ce don vaut à lui seul plus que tous les autres.

Je voudrais démontrer à présent qu'on ne se porte à aucune action d'éclat sans mon impulsion, et qu'il n'est point d'art sortant de l'ordinaire, dont je n'aie patronné l'invention.

XXIII. - Peut-on nier que la guerre soit le terreau, la source, de tous les hauts faits que l'on célèbre ? Or, quoi de plus fou que de se lancer - en vertu d'obscures raisons - dans un de ces affrontements, qui se soldent toujours par plus de mal que de bien pour les deux partis ? Car, des hommes qui tombent, comme des Mégariens, *on n'en fait aucun cas.* Mais je vous le demande : dès lors que les armées bardées de fer se trouvent face à face, dès lors qu'a retenti des deux côtés le chant rauque des trompettes, à quoi seraient-ils bons, vos malheureux sages épuisés par l'étude, au sang anémique et glacé, qui respirent à peine ? Des costauds bien nourris, voilà ce qu'il faut ; un maximum d'audace, un minimum de cervelle. A moins qu'on ne préfère un soldat comme Démosthène : sitôt l'ennemi en vue, il suivit le conseil d'Archiloque, jeta son bouclier et prit la poudre d'escampette, aussi couard comme soldat que sage comme orateur... Mais l'intelligence, objecte-t-on, pèse lourd dans une guerre. Chez le chef, je veux bien, mais une intelligence militaire et non philosophique. Quant aux autres... Ce sont des pique-assiette, des souteneurs, des truands, des tueurs à gages, des ploucs, des ahuris, des gens couverts de dettes, et tout le rebut du genre humain, qui sont les acteurs de cette

si glorieuse aventure ; pas les philosophes veillant sous la lampe.

XXIV. - Que ces messieurs soient complètement inadaptés aux choses de la vie, Socrate lui-même peut en fournir l'illustration : lui, le sage par excellence (selon l'oracle d'Apollon, qui manquait singulièrement de sagesse), voulut un jour prendre la parole en public sur je ne sais quel sujet, mais il dut battre en retraite sous la risée générale. Toutefois, le manque de sagesse du personnage n'est pas absolu, puisqu'il décline ce titre de sage qu'il réserve à Dieu seul, et qu'il presse le sage de ne pas s'engager dans les affaires publiques. Dommage qu'il n'ait pas plutôt invité quiconque a le dessein d'être considéré comme un homme à prendre ses distances avec la sagesse. D'ailleurs, si ce même Socrate fut condamné à boire la ciguë, à quoi l'imputer, sinon à la sagesse ? Occupé comme il l'était à philosopher sur des idées nébuleuses, à mesurer les pattes de puce, à s'extasier devant le bourdonnement d'un moucheron*, il n'a rien appris de ce qui touche à la vie ordinaire. Mais Platon, le disciple, arrive à la rescousse de son maître en danger de mort : ah ! vraiment, le merveilleux avocat ! Troublé par la rumeur de la foule, à peine parvint-il à prononcer la moitié d'une superbe période. Que dire aussi de Théophraste ? Monté à la tribune, il

* Allusion aux railleries dirigées contre Socrate par Aristophane dans *les Nuées*.

fut brusquement incapable de parler, comme s'il avait vu le loup ! Et Isocrate, comment aurait-il été un meneur d'hommes à la guerre, ce timide congénital qui n'osa jamais ouvrir la bouche ? Cicéron, père de l'éloquence romaine, souffrait d'un tremblement de la voix, comme un sanglot d'enfant, quand il prononçait son exorde. Certes, Quintilien y voit la marque d'un orateur sensé, conscient des risques. Mais n'est-ce pas l'aveu manifeste que la sagesse est une entrave à la réussite ? Que feront ces malheureux dans un assaut à l'arme blanche, quand ils tournent de l'œil dans une simple joute verbale ?

Après ça, libre à vous, s'il plaît aux dieux, de glorifier la fameuse formule de Platon : "Heureux les Etats dotés de philosophes-rois, ou de rois-philosophes." Consultez donc les historiens, vous découvrirez qu'il n'y a jamais eu de princes plus désastreux pour la chose publique, que dans les occasions où le pouvoir est tombé aux mains de simili-philosophes ou hommes de lettres. Je n'en veux pour preuve que les deux Caton : l'un, par ses dénonciations irréfléchies, a mis à mal la tranquillité publique, l'autre, en défendant avec trop de sagesse la liberté du peuple romain, l'a subverti jusque dans ses fondements. Vous pouvez leur ajouter les Brutus, les Cassius, les Gracchus, et même Cicéron en personne, qui ne fut pas moins néfaste à la république des Romains que Démosthène à celle des Athéniens. Dans le cas d'Antonin, même si l'on concède qu'il a été un bon empereur, je peux rétorquer, justement, que son goût bien connu pour

la philosophie l'a fait mal voir et mal supporter par les citoyens ; admettons malgré tout qu'il ait été un bon empereur, n'empêche qu'il a causé plus de tort à la république en lui léguant un fils pareil, qu'il ne l'avait confortée par son administration... Comme je vois couramment que les hommes de ce genre, versés dans l'étude de la sagesse, sont en général très malheureux, et surtout dans leur progéniture, il m'est avis que la Nature, dans sa prévoyance, limite l'épidémie sournoise de la sagesse parmi les hommes. De là vient - la chose est établie - que Cicéron eut un fils dégénéré, et Socrate, le grand sage, des enfants, selon la jolie formule d'un écrivain "qui ressemblaient plus à leur mère qu'à leur père", autrement dit qui étaient fous.

XXV. - Passe encore, après tout, que ces personnages figurent dans les fonctions publiques comme *des ânes jouant de la lyre,* si seulement ils ne se montraient pas aussi maladroits dans toutes les autres situations de la vie. Invitez un sage à un repas convivial, il le gâchera par son silence rabat-joie ou de petites questions gênantes. Si vous le priez de venir à un bal, vous aurez l'impression de voir un chameau se trémousser. Traînez-le au spectacle, sa tête à elle seule empêchera les gens de prendre leur plaisir et votre sage Caton sera bouté hors du théâtre, pour avoir été incapable de se dérider. Dès qu'il surgit dans une conversation, c'est comme le loup de la fable ! A l'occasion d'un achat, d'un contrat, bref, d'un de ces actes indispensables au déroulement

de la vie quotidienne, votre sage a plutôt la contenance d'une bûche que d'un homme. Tant et si bien qu'il est dans l'incapacité de se rendre utile à lui-même, à sa patrie ou aux siens, pour la bonne raison qu'il ignore tout des réalités les plus terre à terre et qu'il ne connaît ni de près ni de loin les opinions courantes et les usages les plus répandus. La conséquence obligée de cette situation, c'est qu'il se fait détester, car il y a trop de différences avec les autres dans ses mœurs et dans ses idées. En effet, toutes les actions des mortels sont placées sous le signe de la Folie, faites par des fous et parmi des fous. Si un individu isolé envisage de s'opposer à la masse des autres, je lui conseillerais de se retirer dans un désert, à l'exemple de Timon, pour y savourer sa sagesse en solitaire.

XXVI. - Mais je reviens à mon propos initial : quelle force a fait se rassembler dans des cités ces hommes mal dégrossis, taillés dans le roc ou le bois de chêne, sinon la flatterie ? La lyre d'Amphion et d'Orphée n'a pas d'autre signification. Et la plèbe romaine, prête à basculer dans les pires violences, qui l'a rappelée à la concorde civile ? Est-ce un discours philosophique ? Vous n'y êtes pas. C'est l'apologue amusant et puéril des membres et de l'estomac*. Un succès identique fut obtenu par Thémistocle avec un apologue similaire, sur le

* Menenius Agrippa l'utilisa lors de la sécession de la plèbe sur le mont sacré, en 403.

renard et le hérisson. Quel discours de sage aurait eu la même efficacité que la biche imaginaire de Sertorius, et les deux chiens de Lycurgue*, ou encore le commentaire hilarant sur la façon d'épiler la queue d'un cheval ? Sans parler de Minos ni de Numa, qui, tant l'un que l'autre, ont régenté des populations folles avec des fictions fabuleuses. Il faut des balivernes de ce genre pour faire avancer cette énorme et puissante bête qu'est le peuple.

XXVII. - Inversement, quelle cité s'est jamais ralliée aux lois d'Aristote ou aux thèses de Socrate ? D'ailleurs, quelle motivation a poussé les Décius à se sacrifier spontanément pour la patrie de leurs ancêtres ? Qu'est-ce qui a entraîné Curtius vers le gouffre** ? Rien que la vaine gloire, cette sirène si séduisante, condamnée - il faut voir comme ! - par vos malheureux sages. "l' a-t-il folie plus manifeste, disent-ils, que les flagorneries rampantes d'un candidat à l'égard du peuple, ses pots-de-vin pour acheter les suffrages, sa chasse aux bravos de milliers de fous assemblés, le plaisir qu'il prend

* Lycurgue, pour illustrer l'importance du dressage éducatif, présenta aux Spartiates ses deux chiens, issus d'une même portée, l'un dressé à la chasse, l'autre pas. Mis en présence d'une mangeoire et d'un lièvre, le chien dressé courut vers le lièvre, l'autre vers la mangeoire.

** Selon la tradition, un gouffre s'étant ouvert en plein Forum, les augures déclarèrent qu'il se refermerait à condition d'y jeter le trésor le plus précieux de Rome. Curtius, jeune patricien, se précipita dans la crevasse, qui se referma sur lui.

quand on l'acclame, ces triomphes où on l'exhibe devant le peuple comme une idole, et le fait d'avoir sa statue en bronze sur le Forum ?" Ajoutez encore ces noms et ces surnoms surajoutés. Ajoutez ces honneurs divins rendus à une demi-portion d'homme. Ajoutez ces cérémonies publiques d'apothéose en faveur des tyrans les plus criminels. On atteint là le comble de la folie ; un seul Démocrite ne suffirait pas pour en rire comme il faut. Pas question de le nier. Et pourtant ! De ces folies sont issus les exploits des valeureux héros qu'exaltent avec éloquence les ouvrages de tant d'écrivains. Cette folie enfante les cités, elle assure la stabilité des empires, des magistratures, de la religion, des conseils, des tribunaux, et la vie n'est, en tout et pour tout, qu'un divertissement de la Folie.

XXVIII. - A présent, un mot sur les arts libéraux. Qu'est-ce qui provoque chez les mortels tout ce remue-méninges pour concevoir et transmettre tant de connaissances réputées excellentes, sinon la soif de la gloire ? En vérité, les hommes sont complètement fous, qui ont prétendu acheter à force de veilles et de sueurs cette renommée qui est la chose du monde la plus vaine. Toujours est-il que vous devez à la Folie toutes les commodités de l'existence, et - ce qui est intensément jouissif ! - vous tirez profit de l'insanité des autres.

XXIX. - Maintenant que je me suis approprié les mérites de la bravoure et de l'ingéniosité, si je

poursuivais avec ceux du bon sens ? Autant vaut, dira-t-on, marier l'eau et le feu ! Je crois pourtant pouvoir vous convaincre une fois de plus, si seulement vous voulez bien, comme jusqu'à présent, m'écouter attentivement. Premier point : si le bon sens s'identifie à l'expérience, qui des deux mérite davantage l'honneur de ce nom ? Est-ce le sage, qui - moitié par modestie, moitié par timidité - s'abstient de toute entreprise ? ou bien le fou, que rien n'arrête, ni la modestie car il en est totalement dépourvu, ni le danger, car il n'en a pas la conscience exacte ? Le sage se réfugie dans les ouvrages des anciens ; tout le profit qu'il en tire, ce sont des arguties verbales. Le fou est en prise directe sur le réel et ses dangers ; de là vient, si je ne m'abuse, qu'il acquiert un authentique bon sens. Apparemment, Homère a bien vu cela, quand il dit *le sot s'instruit à l'épreuve des faits*. Deux obstacles majeurs gênent l'accès à la connaissance des choses : la modestie, qui embrume l'esprit, et la crainte qui, face au danger, détourne des actions d'éclat. Mais la Folie fait merveille pour vous en délivrer. Peu de gens comprennent qu'ignorer la modestie, n'être arrêté par rien, procure une foule d'avantages.

Préférez-vous définir le bon sens comme l'exacte appréciation des choses ? Alors, de grâce, écoutez à quel point en demeurent privés les gens qui se flattent d'en être dotés. Et d'abord, un constat : toutes les choses humaines, comme les silènes d'Alcibiade, ont deux faces radicalement différentes. De sorte que, là où de prime abord vous ne voyez que la mort, là est la vie, si votre regard va au fond des choses. Et vice versa. Sous la beauté, la laideur ; sous l'opulence, l'indigence ; sous l'infamie, la gloire ; sous le savoir, l'ignorance ; sous la force, la faiblesse ; sous la noblesse, la vilenie ; sous le rire, les larmes ; sous la chance, la malchance ; sous l'amitié, l'inimitié ; sous le remède, le poison. Bref, ouvrez le silène, et brusquement tout s'inversera. On me dira peut-être que je tiens là un langage trop philosophique, je vais donc recourir à une inspiration plus prosaïque. Un roi, tout le monde en convient, est à la fois richissime et puissant. Pourtant, s'il n'a dans son bagage aucun des biens de l'âme, s'il ne se satisfait de rien, alors c'est un indigent. Et si son âme s'abandonne à une kyrielle de vices, alors c'est un esclave abject. Le même raisonnement serait applicable aux autres cas de figure. Mais cet exemple suffira. "A quoi tend ce discours ?" dira-t-on. Ecoutez où je veux en venir. Supposons ceci : des acteurs, sur scène, jouent une pièce de théâtre, et un individu tente d'arracher leurs masques, pour révéler au public, dans sa vérité, leur visage naturel : ne mérite-t-il pas que les gens l'expulsent à coups de pierre comme un détraqué ? C'est qu'alors, de but en blanc, les choses vont surgir avec figure nouvelle : la femme d'il y a un instant, voici qu'elle est un homme. Le jeune homme de tout à l'heure, un vieillard. Le roi de naguère se révèle, sans transition, un quelconque Dama, et l'ex-dieu, un gnome. Mais détruire l'illusion, c'est ruiner l'ensemble de la pièce. Travestissement et maquillage sont précisément

ce qui captive les spectateurs. Eh bien, toute la vie des hommes est-elle autre chose qu'une pièce de théâtre, où chacun fait son entrée avec un masque différent, et joue son rôle à lui, jusqu'à l'heure où le meneur de jeu le renvoie de la scène ? Souvent, d'ailleurs, celui-ci lui impose de tenir des rôles contrastés : tel, qui incarnait un roi couvert de pourpre, paraît à présent en guenilles d'esclave. Le travesti est partout ; il n'en va pas autrement de la comédie humaine.

Imaginons à présent qu'un sage nous tombe du ciel et s'écrie tout de go : "Cette personne unanimement révérée comme un dieu et un maître n'est qu'un sous-homme esclave de ses passions, comme le bétail, un esclave de bas étage, puisqu'il s'est mis spontanément au service de tant de maîtres infâmes. Autre chose : ce fils qui pleure son père défunt, il devrait jubiler, puisque le disparu commence enfin à vivre, la vie d'ici-bas n'étant qu'une espèce de mort. Cet autre encore, en proie à la gloriole nobiliaire, mérite qu'on l'appelle un vilain et un bâtard, parce qu'il tourne le dos à la vertu, seule source possible de noblesse." Si ce sage s'exprimait en termes similaires à propos de tout un chacun, dites-moi donc quel résultat il obtiendrait ? Tout le monde verrait en lui un dément en pleine crise. Rien n'est plus fou qu'une sagesse intempestive ; de même, rien n'est moins sensé que le bon sens à contretemps. Et bien sûr il agit à contretemps, celui qui ne s'adapte pas aux conditions présentes, refuse de se conformer aux usages, jusqu'à oublier la grande règle

des banquets : *Avale ou cavale* /, et réclame que la comédie ne soit plus de la comédie. Tout à rebours, le véritable bon sens pour toi, simple mortel, sera de ne viser aucune sagesse supra-humaine, d'adopter volontiers les avis universellement répandus, et de te tromper de bonne grâce avec la grande masse des gens. Mais cela même relève de la folie !, me dit-on. Je n'en disconviens pas, si toutefois l'on me concède en retour que c'est cela même, jouer la comédie de la vie.

XXX. - Et tout le reste, dieux immortels, dois-je le dire ou le taire ? Le taire, pourquoi ? C'est plus vrai que le vrai ! Mais peut-être serait-il plus expédient, vu l'importance du sujet, que j'appelle à la rescousse les Muses de l'Hélicon, que les poètes invoquent trop souvent pour de pures fariboles. Filles de Jupiter, venez donc à mon aide, juste le temps de démontrer que la sublime sagesse, cette citadelle de la félicité - une expression à eux -, n'est accessible à personne, sauf à prendre la Folie pour guide. D'ores et déjà, le point suivant est acquis : toutes les passions sont de son ressort. Le signe auquel on distingue un sage d'un fou, c'est que celui-ci se règle sur les passions, l'autre sur la raison. Les stoïciens tiennent le sage à distance de tous ces désordres, considérés comme des maladies. Et pourtant lesdites passions jouent le rôle de pilotes pédagogiques pour ceux qui font voile en toute hâte vers le port de la sagesse ; c'est encore elles qui sont là, souvent, dans l'exercice quotidien

de la vertu, comme autant d'éperons et d'aiguillons qui incitent à pratiquer le bien. Mais j'entends Sénèque, stoïcien pour deux, pousser les hauts cris ; lui, il interdit toute passion au sage. Mais, du même coup, ce qui reste n'a plus rien d'humain ; disons que, *tel un démiurge,* il crée une sorte de dieu nouveau, qui n'a jamais existé nulle part et n'existera jamais. Je serai encore plus abrupte : il a sculpté, à l'image de l'homme, une statue marmoréenne, stupide, soigneusement vidée de tout sentiment humain. Eh bien, si tel est est leur bon plaisir, qu'ils se régalent avec leur sage, aucun rival ne gênera leurs amours, qu'ils s'installent donc avec lui dans la république de Platon, ou s'ils préfèrent, dans la région des Idées ou les jardins de Tantale. Un homme de cette catégorie, comment ne pas s'empresser de le fuir avec horreur, tel un spectre monstrueux, un homme qui n'écoute plus aucun sentiment naturel, qui n'est pas plus ébranlé par les passions - même l'amour, même la pitié -, *que s'il était bloc de silex ou marbre de Paros,* un être infaillible à qui rien n'échappe, tant ce nouveau Lyncée a la vue perçante, un être qui mesure tout au cordeau, qui refuse tout pardon, n'est satisfait que de sa petite personne, le seul riche et bien portant, le seul roi, le seul homme libre, bref l'être total à lui seul - mais seul à le croire ! -, l'être qui ne demande ou qui n'offre aucune amitié, qui n'hésite pas à faire la nique aux dieux, qui condamne et brocarde, comme autant d'insanités, tout ce qui peut se faire dans la vie. Eh bien, cet animal-là, c'est le sage parfait ! Voyons : si

l'on mettait la chose aux voix, quelle cité se choisirait un magistrat sur ce modèle ? Quelle armée souhaiterait un tel chef ? Quelle femme désirerait ou supporterait un mari de cet acabit, quel hôte un convive pareil, quel valet un maître vivant de la sorte ? Mieux vaudrait (qui dira le contraire ?) prendre au petit bonheur un fou parmi la foultitude des fous les plus fous ! Etant fou, il pourrait commander aux fous, leur obéir aussi, plaire à ses semblables (l'immense majorité !), il saurait être aimable avec sa femme, agréable avec ses amis, joyeux compagnon de table, convivial, un homme, enfin, persuadé que rien d'humain ne lui est étranger. Mais voilà un bon moment que j'en ai assez de ce sage à la noix. Adonc, qu'à de riants sujets revienne mon discours !

XXXI. - Allons-y ! Imaginons un poste d'observation surélevé d'où l'on puisse tout observer à la ronde, comme fait Jupiter au dire des poètes, et voyons la série de malheurs auxquels est exposée la vie des hommes : leur naissance piteuse et sordide, les gros problèmes de leur éducation, les nombreux dangers qui guettent l'enfance, tous les labeurs sudoripares de la jeunesse, le fardeau de j.a vieillesse, la dure nécessité de la mort, les maladies en rangs serrés qui les assaillent, les accidents qui les menacent, les infirmités qui s'abattent sur eux - pas un coin de vie qui ne soit inondé de fiel ! - et je passe sous silence tous les mauvais coups que les hommes se portent entre eux, par exemple : ruine, prison, ignominie, déshonneur, torture, pièges, trahison,

outrages, procès, manœuvres frauduleuses. Mais, ma parole, voici que je me mets à *compter les grains de sable* ! Quelles sont, au fond, les fautes qui ont pu valoir aux hommes ces mauvais traitements, quel dieu furibond les a forcés à naître pour de telles misères ? Je ne suis pas habilitée à vous le dire dans l'immédiat. Mais celui qui voudra bien y réfléchir à part soi, est-ce qu'il n'approuvera pas l'exemple des filles de Milet*, même s'il fait mal au cœur ? Du reste, qui sont donc les tout premiers à avoir convoqué la mort par dégoût de la vie ? Ne sont-ils pas des familiers de la sagesse ? Parmi eux (pour ne rien dire encore de Diogène, de Xénocrate, de Caton, de Cassius et de Brutus) le fameux Chiron opta volontairement pour la mort, alors même qu'il avait licence de devenir immortel. Vous voyez, je pense, à quoi l'on aboutirait si la sagesse gagnait tous les hommes : on aurait besoin, c'est sûr, d'une argile différente et d'un second Prométhée pour la modeler. Moi, au contraire, par l'entremise de l'ignorance, de l'étourderie, parfois de l'oubli des épreuves ou de l'espoir en des jours heureux, grâce au goût de miel que je répands à l'occasion sur leurs plaisirs, je soulage si efficacement leurs misères qu'ils ne sont pas volontaires pour quitter la vie, même quand la Parque est arrivée au bout de leur rouleau et que la vie, elle, les a quittés depuis longtemps. Moins se justifie le prolongement de leur vie, plus

* II est question dans Aulu-Gelle d'une épidémie de suicides chez les filles de Milet.

ils ont envie de vivre ; ah ! il s'en faut que le dégoût de la vie les effleure ! C'est évidemment grâce à mes bons offices que vous voyez un peu partout des vieux de l'âge de Nestor, dépouillés de toute apparence humaine, bafouilleurs, radoteurs, édentés, chenus ou chauves - mais je les décrirai mieux si je cite Aristophane : *peu ragoûtants, cassés, rabougris, ratatinés, déplumés, brèche-dent, le sexe en berne* - qui trouvent tant de charme à la vie qu'ils font n'importe quoi pour *redevenir jeunes* : l'un teint ses cheveux blancs, l'autre dissimule sa calvitie avec une moumoute, un troisième a recours à des dents prises peut-être à un petit goret, et celui-ci se meurt d'amour pour une jeunette, et surclasse par ses fadaises sentimentales n'importe quel petit jeune homme. On voit des vieux, qui déjà sentent le sapin et ont l'air de venir d'outre-tombe, épouser une tendre jouvencelle, et sans dot s'il vous plaît ; elle fera de l'usage aux autres, rien de plus fréquent, c'est presque un titre de gloire ! Mais il y a plus suave encore... Voyez ces vieilles, des trépassées déjà, à force de vieillesse, et si cadavéreuses qu'on les croirait remontées des Enfers, elles n'ont qu'un mot à la bouche : *C'est bon, la vie !* Elles sont toujours des chiennes en chaleur, *en rut* comme disent les Grecs ; moyennant finances - sans compter ! - elles s'offrent chez elles un Phaon*, elles ravalent inlassablement leur façade avec des fards, elles

* Vieillard métamorphosé en un beau jeune homme, dont s'éprit Sapho. (Cf. *supra* chap. XIV.)

sont inséparables de leur miroir, elles épilent leur toison pubienne, elles font parade de leurs mamelles croulantes et défraîchies, elles stimulent avec des soupirs chevrotants le désir qui s'étiole, elles boivent, elles dansent au milieu des jeunes filles, elles écrivent des billets doux. Ces comportements font rire tout le monde, car on les juge tels qu'ils sont : fous au dernier degré. Il reste que ces femmes sont satisfaites d'elles-mêmes, batifolent au milieu des plus vives délices, immergées dans un bain de miel : elles sont heureuses, et c'est bien grâce à moi. A ceux qui trouvent cette conduite parfaitement ridicule, je conseillerais de se poser une question : ne vaut-il pas mieux couler des jours au goût de miel grâce à la folie, plutôt que chercher, comme on dit, la poutre pour se pendre ? J'ajoute une chose : si ces faits et gestes sont en général taxés d'infamie, cela n'affecte en rien mes fous, car ils n'ont pas conscience de ce mal, ou si peu qu'il leur est aisé de n'en faire aucun cas. Un caillou qui vous tombe sur le crâne, pas de doute, c'est un mal. En revanche, la honte, l'infamie, l'opprobre, les insultes, ne sont des maux que dans la mesure où l'on y est sensible. Otez la conscience, et le mal disparaît. Que te font les sifflets des masses populaires, dès lors que tu t'applaudis toi-même ? Or cela n'est en ton pouvoir que grâce à la Folie.

XXXII. - Mais je crois entendre les philosophes se récrier. "Justement, disent-ils, le malheur consiste à être sous la coupe de la Folie, dans l'erreur,

l'illusion, l'ignorance." Faux ! C'est cela, être un homme. Pourquoi parlent-ils de malheur, je ne vois pas, du moment que vous êtes tels par la naissance, et l'éducation, et l'établissement, et que telle est pour tous la condition commune. Ce n'est pas un malheur de s'en tenir à sa propre nature, sauf si l'on prétend que l'homme est à plaindre, attendu qu'il est bien incapable de voler comme les oiseaux, de marcher à quatre pattes comme les autres animaux, ou d'arborer des cornes redoutables comme les taureaux. Mais, si on va par là, on appellera malheureux même un superbe cheval, sous prétexte qu'il n'a pas appris la grammaire et ne mange pas de gâteaux, malheureux aussi le taureau parce qu'il est inapte à la gymnastique. Par conséquent, de même que l'ignorance de la grammaire ne rend pas un cheval malheureux, de même la Folie ne cause pas le malheur de l'homme, car elle lui est naturellement consubstantielle. Mais nos subtils ciseleurs de discours arrivent avec de nouvelles objections. "L'homme, disent-ils, a été fait dépositaire exclusif de la connaissance scientifique, afin que par là son intelligence puisse contrebalancer les dons que la nature lui a refusés." Allons donc ! Est-il tant soit peu vraisemblable que la Nature, si attentionnée, si vigilante, avec les moucherons, les herbes et les petites fleurs, se soit assoupie seulement dans le cas de l'homme, lui rendant nécessaire le recours aux sciences ? Ces sciences, en vérité, sont l'invention malintentionnée de Theut, l'ennemi du genre humain ; d'ailleurs, elles contribuent si peu à son

bonheur qu'elles vont même à l'opposé du but qui a paraît-il présidé à leur création, comme le démontre élégamment chez Platon un roi plein de bon sens*, à propos de l'invention de l'écriture. Et donc les sciences se sont infiltrées avec les autres fléaux de l'existence humaine ; la paternité en revient aux propagateurs de toutes les autres pestes, qui tirent précisément de là leur nom de *daémons,* autrement dit "ceux qui ont la science". En réalité, les hommes de l'âge d'or, dans leur simplicité, en l'absence de toute science, se guidaient uniquement sur l'instinct naturel. A quoi bon la grammaire, en effet ? Tous avaient la même langue, et tout ce qu'on demandait à la parole, c'était de permettre la compréhension mutuelle. On n'avait que faire de la dialectique, en des temps où n'existait pas la lutte entre des gens d'opinions divergentes. Quelle place aurait-on pu faire à la rhétorique, puisque personne ne songeait à chercher noise à son prochain ? Qu'avait-on besoin de lois prudentes ? On ignorait les mauvaises mœurs, d'où sont issues, sans aucun doute, les bonnes lois. D'ailleurs, ils avaient trop de religion pour scruter avec une curiosité sacrilège les arcanes de la Nature, les dimensions des astres, leurs mouvements, leur influence, les causes cachées des phénomènes : à leurs yeux, c'était une irrévérence coupable, pour un mortel, de vouloir

* Dans le *Phèdre* de Platon, Theut est présenté comme l'inventeur de l'écriture ; le roi de Thèbes, Thamous, voit dans cette nouveauté un danger pour la mémoire.

se hisser, par la connaissance, au-dessus de sa condition. Quant à se poser des questions sur ce qu'il peut y avoir au-delà même du réel, c'était une extravagance qui ne venait même pas à l'esprit. Mais, l'âge d'or perdant peu à peu de sa pureté, les méchants génies (je l'ai déjà dit) inventèrent les arts, en petit nombre toutefois et sans faire quantité d'adeptes. Plus tard, on vit les arts proliférer, avec la superstition des Chaldéens et l'oisive inconséquence des Grecs : ce sont autant de tortures pour l'intelligence, et cela est si vrai que la grammaire, à elle seule, comporte largement de quoi faire le supplice de toute une vie.

XXXIII. - Parmi ces sciences, la cote d'amour revient d'ailleurs à celles qui se rapprochent le plus du sens commun, c'est-à-dire de la Folie. Les théologiens crient famine, les physiciens se gèlent, on daube les astrologues, on ne fait aucun cas des dialecticiens. Mais, à lui tout seul, *le médecin vaut bien autant que plusieurs hommes.* Et au sein même de cette catégorie, plus on est ignare, téméraire et hurluberlu, plus on est prisé, même chez les princes à grand collier. De fait, la médecine, surtout celle d'aujourd'hui, telle qu'on la pratique communément, n'est en définitive qu'une facette de la flatterie, au même titre que la rhétorique. Tout près d'eux, la seconde place appartient aux gens de loi. Je me demande même s'ils ne viennent pas en tête, eux dont la profession (je m'abstiens de tout jugement personnel) est considérée avec un bel ensemble

par les philosophes comme une ânerie, qu'ils tournent volontiers en dérision. Mais voilà, c'est l'arbitrage des ânes en question qui règle les affaires, des plus grandes aux plus petites. Leurs vastes domaines s'agrandissent, et pendant ce temps le théologien, après avoir épluché à fond les grimoires sur la divinité, grignote du lupin et poursuit sa guerre interminable contre les punaises et les poux.

Ce sont donc les arts qui ont le plus d'affinité avec la Folie qui obtiennent le plus de succès ; de même, les hommes les plus heureux (et de loin) sont ceux qui ont réussi à s'abstenir de tout contact avec l'ensemble des sciences et à se contenter de la Nature pour guide : un guide jamais pris en défaut, sauf si l'on prétend transgresser les limites de la condition humaine. La Nature a horreur du maquillage, et l'on obtient des résultats bien plus heureux avec ce qu'aucun art n'est venu corrompre...

XXXIV. - Prenez par exemple les animaux dans leur diversité : ne voyez-vous pas que la vie la plus heureuse est l'apanage des espèces les plus étrangères à toute forme de science, et qui s'en remettent entièrement au magistère de la Nature ? Quoi de plus heureux, de plus admirable, que les abeilles ? Pourtant elles ne disposent même pas de tous les sens. L'architecture pourrait-elle faire des trouvailles comparables dans l'art de bâtir ? Quel philosophe a jamais constitué pareille république ? Inversement, le cheval, en raison de ses sens apparentés à ceux de l'homme, chez lequel il est allé cohabiter, prend

également sa part des misères humaines : souvent, il s'exténue dans les courses, tant il a peur de perdre ; et dans les guerres, à force de viser le triomphe, il se fait embrocher ; monture et cavalier mordent la poussière de compagnie. Et je passe sous silence la blessure du mors, le tranchant des éperons, l'écurie-prison, le fouet, le bâton, les brides, le cavalier, en un mot la tragédie de cette servitude où il s'est précipité de lui-même en voulant, à l'exemple des braves, tirer de l'ennemi une somptueuse vengeance. Cent fois préférable est la vie des mouches et des petits oiseaux, tout entière réglée sur le temps comme il vient et sur le seul instinct naturel, pour autant que les hommes, avec leurs pièges, le permettent. D'ailleurs, une fois mis en cage, dressés à reproduire des sons humains, les oiseaux, bizarrement, voient dépérir leur éclat originel. Tant il est vrai qu'à tous égards les productions de la nature valent mieux que les faux-semblants de l'art. De là je conclus que jamais je ne célébrerai congrûment les louanges du fameux coq de Pythagore : ayant été, tour à tour, à lui seul, tout ce qu'on voudra, philosophe, homme, femme, roi, citoyen *lambda,* poisson, cheval, grenouille, et je crois même éponge, il estima qu'aucun animal n'est plus désastreux que l'homme, en arguant que les autres se satisfont des limites de leur nature, tandis que l'homme - et lui seul - s'évertue à dépasser les bornes assignées par le sort.

XXXV. - C'est toujours lui qui, parmi les hommes, considère les idiots comme supérieurs, sous bien

des rapports, aux savantasses et aux puissants. Et le fameux Gryllus ! Il eut drôlement plus de jugeote *qu'Ulysse le très astucieux,* puisqu'il préféra grogner dans une étable à cochons que s'exposer avec lui à tant de pénibles vicissitudes. J'ai idée qu'Homère, l'ancêtre des fictions, ne me contredirait pas : en effet, il qualifie à maintes reprises les hommes dans leur ensemble de *misérables et infortunés* ; et que de fois il appelle *malheureux* son cher Ulysse, ce parangon de sagesse ! Or, il ne le fait jamais pour Paris, Ajax ou Achille. Quel est le pourquoi de la chose, sinon que cet homme subtil et artificieux n'agissait jamais sans consulter Pallas, et qu'avec ce trop-plein de sagesse il s'écartait à cent lieues de la ligne naturelle ? Donc, parmi les mortels, les plus éloignés du bonheur sont les adeptes de la sagesse. Oui, ils sont deux fois fous : primo, étant nés hommes, ils oublient leur condition, ils convoitent la vie des dieux immortels ; secundo, prenant exemple des Géants, c'est avec les armes machinées par les sciences qu'ils entrent en guerre contre la Nature. Réciproquement, les moins malheureux sont, à mon avis, ceux qui se tiennent les plus proches de la nature animale et de la Folie. Allons-y ! Essayons de démontrer cet autre point, mais pas question d'enthymèmes stoïciens, prenons un exemple grossier.

Dieux ! Pour ce qui est d'être heureux, qui donc l'emporte sur ces gens qu'on appelle familièrement fadas, fous, loufoques, simplets ? M'est avis que voilà de superbes surnoms ! A première vue,

ce que j'affirme risque de paraître fou et absurde, mais rien n'est plus vrai. D'abord, il n'y a pas de place chez eux pour la crainte de la mort, qui, par Jupiter, n'est pas un mal-être bénin. Ils n'ont point de conscience pour les torturer. Les racontars sur les revenants ne les font pas frémir. Ils ne connaissent ni la peur panique des spectres et des revenants, ni l'angoisse des malheurs annoncés, ni l'extrême tension vers des biens à venir. Total ? Ils ne sont pas déchirés par les mille soucis auxquels est confrontée la vie présente. Inconnue d'eux la honte, inconnue la crainte, inconnues l'ambition, l'envie, la passion amoureuse. J'ajoute enfin que, de l'aveu des théologiens, s'ils se rapprochent suffisamment des bêtes brutes, ils sont même à l'abri du péché.

Ici, je voudrais bien, sage très insensé, que tu soupèses devant moi tous ces soucis qui tourmentent ton esprit à longueur de nuits et de jours ; empile en un seul tas les mille et un désagréments de la vie, et tu finiras par comprendre à combien de maux j'ai soustrait mes fous. Ajoutez ceci : non seulement leur propre vie n'est que joyeusetés, badinages, chansonnettes et éclats de rire, mais, partout où ils vont, ils apportent aux autres hommes le plaisir du jeu, le divertissement et le rire ; à croire que les dieux bienveillants en ont fait cadeau aux hommes, pour égayer leur existence morose. Résultat : alors que les gens nourrissent des sentiments très divers les uns à l'égard des autres, ils sont unanimes à considérer les fous comme des amis. On les recherche,

on les nourrit bien, on les gâte, on les entoure de prévenances, on les aide en cas d'imprévu fâcheux, on leur permet de tout dire et de tout faire impunément. Personne ne désire leur faire du mal, et c'est si vrai que même les bêtes sauvages s'abstiennent de les agresser : une sorte d'instinct leur dit qu'ils sont inoffensifs. Car en vérité ils sont sous la protection des dieux, sous la mienne avant tout ; et donc le respect universel qu'on leur manifeste ne manque pas de justifications.

XXXVI. - Mais quoi ! Les plus grands rois eux-mêmes se délectent si fort auprès des fous que plus d'un ne saurait ni passer à table, ni se promener, ni seulement rester une heure sans eux. Leur prédilection va à leurs bouffons, bien plus qu'aux sages à triste figure que certains d'entre eux continuent malgré tout d'entretenir par gloriole. Le pourquoi de cette préférence n'a rien de mystérieux, je pense ; elle ne doit pas surprendre. Ces sages, en effet, n'apportent d'ordinaire aux princes que des choses sans joie, et parfois, faisant fond sur leur science, ils s'enhardissent à écorcher leurs oreilles sensibles avec quelque vérité mordante. Les bouffons procurent la seule chose que les princes traquent partout coûte que coûte : les divertissements, les sourires, les gros rires, les plaisirs. Créditez aussi les fous d'une qualité supplémentaire : seuls ils sont francs et véridiques. Or, quoi de plus louable que la vérité ? Même si on trouve chez Platon un proverbe d'Alcibiade associant la vérité au vin et à

l'enfance, tout le mérite me revient au premier chef. Euripide peut en témoigner, dont on connaît ce mot célèbre à mon sujet : *Ce sont folies que dit le fou.* Un homme simplet laisse transparaître sur son visage et dans ses propos tout ce qu'il a sur le cœur. Tandis que les sages possèdent ces deux langues dont fait état le même Euripide : l'une qui dit la vérité, l'autre ce qu'ils jugent adapté aux circonstances. Leur spécialité, c'est de changer le noir en blanc, de souffler tout uniment le froid et le chaud, de séparer soigneusement la pensée enfouie dans leur cœur et la pensée travestie qui s'exprime dans leurs propos.

Alors j'ai l'impression que les princes, au sein même de leur béatitude, sont des gens très malheureux : quelqu'un leur manque, qui leur parlerait le langage de la vérité ; ce sont forcément des flagorneurs qui leur tiennent lieu d'amis. On va m'objecter que les oreilles des princes ont horreur de la vérité, et que, s'ils fuient les sages, c'est justement par crainte d'en voir surgir un - sait-on jamais ? - qui ait un peu plus de franc-parler et ose préférer le discours véridique au discours complaisant. C'est un fait, j'en conviens : la vérité n'est pas bien vue des rois. Et pourtant, avec mes fous, il se produit un phénomène étonnant : ils se font écouter avec plaisir quand ils disent la vérité, mieux encore, quand ils lancent ouvertement de sévères critiques, à telle enseigne que la même phrase, sortie de la bouche d'un sage, lui vaudrait la peine capitale, mais lancée par un bouffon, elle génère

un plaisir incroyable. Oui, la vérité comporte en soi une certaine aptitude à causer du plaisir, si rien ne s'y joint de nature blessante ; mais ce pouvoir, les dieux l'ont réservé aux bouffons. Des motifs à peu près identiques font que les femmes ont un penchant si marqué pour ce type d'hommes : ne sont-elles pas naturellement portées vers le plaisir et le badinage ? Cela étant, ils peuvent entreprendre avec elles un peu n'importe quoi, et même à l'occasion dépasser les bornes, elles ne veulent y voir qu'un jeu plaisant : on sait combien ce sexe est ingénieux, surtout quand il s'agit de camoufler ses fautes.

XXXVII. - Et donc, pour en revenir à la béatitude des bouffons, après toute une vie d'euphorie, sans la moindre crainte ou conscience de la mort, ils émigrent directement vers les Champs Elysées, où ils ont vocation de charmer, par leurs drôleries, les âmes pieuses et désœuvrées. A présent, voyons : comparons le sort de notre loufoque et celui d'un sage à votre choix. Prenez par hypothèse, pour l'opposer au fou, un spécimen exemplaire de sagesse, un homme qui ait consumé son enfance et sa jeunesse entières à l'étude approfondie des sciences, qui ait gâché la plus belle saison de sa vie en veilles, tracas, travaux sudoripares, qui n'ait jamais joui, le reste de sa vie, d'un brin de plaisir : toujours parcimonieux, toujours sans le sou, chagrin, taciturne, rigoriste et dur avec lui-même, assommant et antipathique pour les autres, pâle, émacié, chétif,

chassieux, le cheveu blanchi prématurément, trop tôt abîmé par l'âge, désertant trop tôt la vie. Mais peu importe la date où meurt quelqu'un qui n'a jamais vécu. Voilà le sublime portrait du sage.

XXXVIII. - Mais qu'ouïs-je derechef ? *Les grenouilles stoïciennes* m'assaillent de leurs coassements : "Rien, disent-elles, n'est plus désastreux que la démence. Or, la folie caractérisée s'approche de la démence, disons mieux, elle se confond avec elle. Etre dément, en effet, qu'est-ce que c'est, sinon avoir l'esprit qui bat la campagne ?" Mais ce sont nos stoïciens qui font carrément fausse route. Allons-y, encore un syllogisme à mettre en pièces, avec la complicité des Muses. Ces gens-là sont subtils, j'en conviens. Mais, à l'exemple de Socrate, qui enseigne dans Platon comment dissocier une Vénus en deux, et qui tire deux Cupidons d'un seul, il eût été convenable que ces dialecticiens de pacotille distinguent démence et démence, si du moins ils ont la prétention de passer eux-mêmes pour sains d'esprit. Car toute démence n'est pas *ipso facto* une catastrophe. Autrement, Horace n'aurait pas dit : *Serais-je le jouet d'une aimable démence ?* et Platon n'aurait pas classé non plus le délire des poètes, des devins et des amants au premier rang des bonnes choses de la vie, et la Sibylle n'aurait pas qualifié de démentielle la lourde entreprise d'Enée. En vérité, il y a deux formes de démence.

La première vient des Enfers, elle est envoyée par les Furies comme une punition, chaque fois

qu'elles lâchent leurs serpents pour instiller dans le cœur des mortels la rage guerrière, la soif inassouvissable de l'or, les amours dégradantes et coupables, le parricide, l'inceste, le sacrilège ou quelque autre peste analogue, mais aussi quand elles harcèlent hargneusement de leurs torches terrifiantes une âme consciente de sa mauvaiseté. La seconde forme de démence n'a rien à voir avec la précédente : elle procède de moi, bien évidemment, et c'est un bien entre tous désirable. Elle apparaît toutes les fois qu'un délicieux égarement de l'esprit tout ensemble libère l'âme de ses angoisses torturantes, et fait qu'elle s'immerge dans la volupté protéiforme. Le même égarement de l'esprit, Cicéron l'appelle d'ailleurs de ses vœux dans une lettre à Atticus, comme une grande faveur des dieux, pour lui ôter à coup sûr la conscience de tous ses malheurs. Et tout n'allait pas de travers dans la tête de ce citoyen d'Argos qui fut assez dément pour passer tout seul des journées entières au théâtre, à rire, à applaudir, à s'esbaudir : il était convaincu qu'on y jouait de superbes tragédies, alors qu'aucune représentation n'y était en cours. Mais dans toutes les autres circonstances de la vie, il se comportait fort bien :

"Agréable avec ses amis,
Courtois avec sa femme, clément avec ses esclaves,
Une bouteille cassée ne le mettait pas en fureur*."

* Cette citation et la suivante sont tirées d'Horace *(Epodes,* II, 2).

Ses proches le guérirent avec des remèdes, mais quand il eut retrouvé toute sa tête, voici comment il se plaignit à ses amis :

"Par Pollux ! Vous m'avez tué, mes amis, pas sauvé !
Vous m'avez arraché mon plaisir et, par la force,
Vous avez tiré mon esprit de son égarement si doux."

Il avait pleinement raison ! L'égarement était le fait de ses amis ; c'est pour eux que l'ellébore s'imposait, puisqu'ils prétendaient nécessaire de chasser, potions à l'appui, comme s'il s'agissait d'un mal, cette bienheureuse et charmante démence.

XXXIX. - D'ailleurs, mon opinion à moi, la Folie, c'est que, pour tout un chacun, plus étendue est sa gamme de divagations, plus heureux il est, à condition toutefois de rester dans le type de démence qui est mon apanage, vaste domaine en vérité, à telle enseigne que je me demande s'il est possible, parmi tous les hommes, d'en trouver un seul qui soit sage à toute heure et ne soit pas sujet à quelque forme de démence. A vrai dire, toute la différence se ramène à ceci : l'homme qui prend une citrouille pour une femme, on lui colle le nom de dément, parce que ce cas est rarissime ; en revanche, si un mari partage sa femme avec beaucoup d'autres, jure ses grands dieux qu'elle est une super-Pénélope et s'en félicite avec emphase, dans son égarement bienheureux, personne ne le traite de dément, pour la bonne raison que cette mésaventure est maintenant le lot de beaucoup de maris.

Dans cette catégorie se rangent aussi les gens qui méprisent tout, sauf la chasse aux bêtes sauvages et se flattent d'éprouver un plaisir incroyable dès qu'ils entendent l'abominable son du cor et les glapissements des chiens. Ma parole ! Quand ils mettent le nez sur les crottes des chiens, pour eux, ça sent bon la cannelle ! Et puis quel doux plaisir, chaque fois qu'il y a une bête sauvage à dépecer ! On autorise la menuaille à débiter taureaux et moutons, mais une bête fauve, ce serait sacrilège, il faut, pour la découper, être un homme bien né. Tête nue, à genoux, avec le coutelas *ad hoc* (tout autre est prohibé pour cet office), il découpe religieusement, avec certains gestes, certains membres, dans un certain ordre. Pendant ce temps, autour de lui, la foule silencieuse admire bouche bée, comme une nouveauté, ce spectacle déjà vu plus de mille fois. Mieux encore : le chanceux qui a pu goûter la moindre parcelle du fauve s'estime promu à un rang de noblesse non négligeable. Ces gens-là, à force de poursuivre les bêtes fauves et de s'en repaître, en arrivent uniquement à régresser eux-mêmes vers un état presque sauvage, tout en demeurant convaincus qu'ils mènent une vie royale.

Tout à fait du même ordre sont les gens possédés par une fringale insatiable de construire : ils transforment si bien les courbes en angles droits et vice versa, sans terme ni mesure, qu'à la fin ils se trouvent acculés à la pire indigence et n'ont même plus ni logement ni de quoi manger. La belle affaire ! En attendant, ils ont passé quelques années supérieurement voluptueuses.

Leurs voisins immédiats sont, à mon avis, les gens qui grâce à des savoir-faire nouveaux et occultes, entreprennent de transmuer la nature des choses, et pourchassent sur terre et sur mer je ne sais quelle quintessence. Le doux espoir est leur petit-lait, aussi ne plaignent-ils jamais ni leur peine ni leur argent ; ils ont un étonnant génie pour inventer toujours de quoi s'induire en erreur et ils fabriquent à leur propre usage un leurre qui les comble d'aise, tant qu'à la fin, totalement ruinés, ils n'ont plus de quoi équiper un tout petit fourneau. Ils n'en continuent pas moins leurs songes merveilleux et ils s'emploient de toutes leurs forces à pousser les autres vers la même félicité. Plus tard, quand tout espoir les abandonne, il leur reste tout de même une formule puissamment consolatrice :

Dans les grands desseins, c'est déjà beau d'avoir voulu.

Alors, ils font le procès de la vie, trop brève pour qu'ils aient pu mener à bien une entreprise de cette envergure.

Quant aux joueurs de dés, faut-il les admettre dans notre collège ? J'en doute quelque peu. Certes, c'est un spectacle absolument fou et cocasse, de voir des gens si mordus qu'un bruit de dés leur fait illico tressaillir et palpiter le cœur. Toujours piégés par l'espoir de gagner, un jour vient pour eux où c'est le naufrage intégral de leur fortune, ils fracassent leur barque contre l'écueil du jeu et de ses aléas, plus effroyable - et de loin ! - que le cap Maléa ; à peine émergent-ils tout nus, qu'ils sont prêts

à truander qui vous voudrez, plutôt que leur vainqueur : il faut éviter, n'est-ce pas, de passer pour des irresponsables ! Que dire ? Devenus vieux, la vue trouble, ils jouent quand même sans arrêt, grâce à des lunettes. Et quand une polyarthrose méritée leur a déformé les articulations, ne vont-ils pas jusqu'à s'offrir, moyennant finances, un remplaçant qui jettera les dés dans le cornet à leur place ? La chose serait exquise, si la plupart du temps ce jeu ne virait à la rage, ce qui dès lors concerne les Furies, et pas moi.

XL. - En revanche, il y a une catégorie de gens qui, sans aucun doute, sont à cent pour cent de notre farine : ceux qui prennent du plaisir soit à écouter, soit à répandre des histoires de miracles et de prodiges mensongers. Jamais ils ne se lassent de ces monstrueuses forgeries où il est question de spectres, de lémures, de revenants, d'esprits infernaux et de mille autres trouvailles à sensation de ce genre. Plus elles s'éloignent du vrai, plus on les gobe volontiers. Ces histoires, à vrai dire, font merveille non seulement pour soulager l'ennui du temps qui passe, mais comme source de profit, avant tout au bénéfice des prêtres et des prédicateurs.

Très proches, à leur tour, de ces gens-là, il y a ceux qui se sont persuadés - une folie, certes, mais si agréable ! - qu'ils ne mourront pas dans la journée s'ils ont pu voir, en bois ou en peinture, un saint Christophe, nouveau Polyphème ; ou qu'ils reviendront sans dommage du combat, s'ils font

leurs dévotions dans les termes prescrits à sainte Barbe ; ou qu'ils deviendront riches à bref délai, s'ils vont voir saint Erasme à certains jours, avec certains petits cierges et certaines petites prières ! Ils se sont inventé, avec saint Georges, un nouvel Hercule, et pareillement un second Hippolyte. Peu s'en faut qu'ils n'adorent son cheval très dévotieusement décoré de phalères et de médaillons, ils se mettent dans ses bonnes grâces avec de petits présents, et jurer par son casque d'airain a pour eux quelque chose de tout à fait impérial ! Et que dire de ceux qui se bercent de douces illusions avec d'imaginaires indulgences pour leurs crimes, et qui mesurent pour ainsi dire à la clepsydre les durées de Purgatoire, en siècles, années, mois, jours et heures, comme avec une table de calcul infaillible ? Et de ceux qui, se reposant sur certaines formulettes et oraisons magiques concoctées par quelque pieux imposteur fantaisiste ou âpre au gain, ne s'interdisent aucune espérance : fortune, honneurs, plaisirs, abondance de biens, santé prospère à perpétuité, très longue vie, vieillesse gaillarde, et pour conclure un fauteuil au Paradis tout près du Christ ? Encore n'en veulent-ils que le plus tard possible, autrement dit, le jour où les plaisirs d'ici-bas les auront désertés à leur corps défendant et malgré leur acharnement à les retenir, pour faire place aux délices célestes. Prenez-moi donc l'exemple d'un quelconque négociant, d'un soldat, d'un juge : il s'imagine qu'en sacrifiant une infime pièce de monnaie, sur tant de rapines

qu'il a commises, il va désinfecter sa vie, ce marais de Lerne ! Il estime que tant de parjures, d'orgies, de saouleries, de rixes, de meurtres, d'impostures, de perfidies, de trahisons, vont être rachetés par une sorte de convention commerciale, rachetés tant et si bien qu'ils peuvent librement se relancer pour un tour de plus sur l'orbite du crime...

Et ces gens qui se promettent la félicité absolue et même davantage, en récitant chaque jour sept versiculets des Psaumes sacrés, quoi de plus fou - pardon ! - quoi de plus heureux ? Or, ces versiculets magiques ont, paraît-il, été indiqués à saint Bernard par un démon facétieux, certes, mais plus tête en l'air que dégourdi, qui fut pris à son propre piège, le pauvre diable* ! Voilà des pratiques si folles que j'en ai presque honte moi-même ; elles reçoivent pourtant l'approbation non seulement du *vulgum pecus,* mais des professeurs de religion. Mais quoi ? N'est-on pas devant quelque chose à peu près du même ordre, quand chaque terroir revendique à son propre usage un saint particulier, lui assigne des vertus spécifiques, et met en place des rites spéciaux pour l'honorer ? Celui-ci sera secourable en cas de mal aux dents, cet autre assistera les parturientes, un autre retrouvera les objets perdus, celui-ci apparaîtra comme un sauveur

* Le démon refusant d'indiquer à Bernard les sept versets magiques qu'il se flattait de connaître, le saint déclara : "Je lirai chaque jour le psautier tout entier, et donc, forcément, les sept versets magiques." Le démon, pour éviter cette inflation de prières, préféra révéler son secret.

fulgurant en plein naufrage, celui-là protégera le troupeau : et tous les autres à l'avenant ! Il serait trop long d'en dresser la liste complète. Certains cumulent les pouvoirs, surtout la Vierge mère de Dieu, à qui le commun des mortels en attribue presque plus qu'à son Fils.

XLI. - Mais, en définitive, que demandent les hommes à ces saints, sinon ce qui appartient au domaine de la Folie ? Voyons un peu : parmi tant d'ex-voto, dont vous constatez que sont entièrement couverts les murs de certaines églises, y compris la voûte elle-même, en avez-vous remarqué un qui remercie d'avoir échappé à la folie ou d'être devenu plus sage, fût-ce d'un poil seulement ? L'un s'est tiré sain et sauf d'un naufrage. L'autre, criblé de coups par l'ennemi, a survécu. Un troisième, tandis que les autres ferraillaient, s'est sauvé du champ de bataille, l'heureux homme, et quel courage ! Tel autre, protégé par quelque saint patron des voleurs, est tombé du gibet où il était pendu : ainsi pourra-t-il travailler encore au soulagement de quelques malheureux écrasés de richesse ! Un tel s'est évadé de prison en fracturant la porte. Il y en a un qui a fait enrager son médecin en guérissant de sa fièvre. Tel autre a bu du poison, mais la débâcle intestinale qui s'en est suivie lui a été salutaire et non fatale, ce qui ne fait pas du tout rire l'épouse, frustrée de sa peine et de son argent. Un autre, dont la voiture a versé, a ramené chez lui ses chevaux intacts ; un autre, coincé dans des décombres, s'en est tiré

vivant. Un autre encore, pris en flagrant délit par le mari, à réussi à se tirer des flûtes. Pas une seule action de grâces pour avoir été délivré de la folie. L'absence de bon sens est une chose si douce que les mortels demandent dans leurs prières à être délivrés de tout, sauf de la Folie. Mais pourquoi m'embarquer sur cet océan de superstitions ?

"Quand bien même j'aurais et cent langues et cent bouches,
Et une voix blindée, je ne saurais, des sots,
Dénombrer sans faillir l'immense variété,
Ni vous dire au complet les noms de la Folie."

Tant il est vrai que toute la vie de tous les chrétiens fourmille d'extravagances de ce genre, que les prêtres, du reste, sans trop barguigner, admettent et encouragent, sachant bien qu'il y a là de quoi arrondir joliment leurs petits bénéfices. Supposez que sur ces entrefaites surgisse un exécrable sage, qui leur serine la vérité pure et dure : "Tu ne feras pas une mauvaise mort, si tu as vécu en homme de bien ; tes péchés te seront remis, à condition d'ajouter à ta menue monnaie la haine de tes fautes, et aussi des larmes, des veilles, des prières, des jeûnes, un changement radical de style de vie. Ce saint t'aidera si tu prends sa vie pour modèle." Eh bien, je vous le dis, si le sage en question claironnait ces vérités et d'autres semblables, représentez-vous de quel état de félicité il précipiterait brutalement les hommes, et vers quel trouble intérieur !

A ranger dans la même confrérie, ceux qui, de leur vivant, règlent avec un soin méticuleux la

pompe à respecter lors de leurs funérailles : ils vont jusqu'à prescrire dans le détail combien ils veulent de cierges, de croquemorts, de chantres, de professionnels de la larme à l'œil, exactement comme si quelque chose de ce spectacle devait parvenir à leur conscience, ou comme s'ils allaient avoir honte, une fois trépassés, que leur cadavre soit mis en terre avec trop peu de magnificence : obsession digne d'édiles qu'on vient d'élire et qui se préoccupent d'organiser des jeux ou un festin !

XLII. - Bien que je presse le mouvement, il m'est impossible d'aller de l'avant sans dire un mot de ces gens que rien ne différencie d'un infime gagne-petit, mais qui se gonflent - il faut voir comme ! - d'un titre de noblesse inconsistant. Ils font remonter leur lignée qui à Enée, qui à Brunis, un troisième à Arcturus. Chez eux, c'est un étalage envahissant de statues et de portraits d'ancêtres. Ils ont un catalogue de bisaïeux et de trisaïeux, ils évoquent d'antiques surnoms, mais eux-mêmes ressemblent fort à des statues qui n'ont rien à dire, et peu s'en faut qu'ils vaillent encore moins que ces images qu'ils étalent. Cela ne les empêche pas de couler des jours heureux, grâce à la douceur de Philautie l'Amour-propre. Et il ne manque pas de gens tout aussi fous pour admirer comme des dieux ces espèces de bêtes à l'état brut.

Mais qu'est-ce qui me prend de citer telle ou telle catégorie ? Comme si ma bonne Philautie, partout et en tout lieu, ne faisait pas merveille pour rendre

la plupart des hommes infiniment heureux ! Celui-ci, plus laid que le dernier des singes, ne se prend-il pas carrément pour un Nirée ? Tel autre, à peine a-t-il tracé trois lignes au compas, se croit pour de bon un nouvel Euclide. Un autre est *un âne à la lyre* : il a beau chanter d'une voix aussi éraillée que le coq aux prises avec sa poule, il s'imagine malgré tout qu'il est un second Hermogène* ! Mais le type d'insanité le plus doux, et de loin, est celui d'un bon nombre de gens qui tirent vanité du moindre mérite de leurs domestiques, exactement comme si c'était le leur : par exemple ce richissime bienheureux dont parle Sénèque ; quand il s'apprêtait à raconter quelque historiette, il avait sous la main des esclaves chargés de lui souffler le texte ! Ce personnage n'aurait pas hésité un instant à défier un pugiliste pour un combat, tout gringalet qu'il fût lui-même, et n'ayant plus qu'un souffle de vie, mais il comptait sur une chose : il avait à domicile toute une collection d'esclaves particulièrement bien bâtis !

Quant aux artistes de métier, à quoi bon les mentionner ? N'ont-ils pas, tous, une Philautie très particulière ? On aurait plus vite fait d'en trouver un qui voulût renoncer à son lopin de terre ancestral, plutôt qu'à son talent. C'est surtout vrai des comédiens, des chanteurs, des orateurs et des poètes : plus ils sont incultes, plus ils sont satisfaits d'eux-mêmes avec outrecuidance, plus ils se rengorgent et bombent le torse. Ils trouvent d'ailleurs à vendre leurs salades : plus c'est bête, en effet, plus on draine d'admirateurs, dès lors qu'à tous les coups c'est le pire qui plaît au plus grand nombre, puisque l'immense majorité des hommes, je l'ai déjà dit, est sous l'emprise de la Folie. Dans ces conditions, à partir du moment où plus on est un incapable, plus on est content de soi et admiré d'autrui, pourquoi faudrait-il préférer une érudition authentique ? Primo, elle vous coûterait chérot ; secundo, elle vous rendrait passablement plus timide et rébarbatif ; et pour finir, elle gagnerait la sympathie de beaucoup moins de gens.

XLIII. - Je constate, à vrai dire, que la Nature - tout en inoculant à chaque individu sa forme particulière d'Amour de soi, de Philautie - en a injecté une collective à chaque nation, voire à chaque cité. Il s'ensuit que les Anglais revendiquent en propre, essentiellement, la beauté physique, le sens musical, et les tables gourmandes. Les Ecossais se félicitent de leur noblesse, d'un titre d'alliance avec la couronne, sans oublier les subtilités dialectiques. Les Français prennent pour eux les mœurs policées. Les Parisiens s'arrogent particulièrement la gloire de la science théologique, un quasi-monopole. Les Italiens se réservent les belles-lettres et l'éloquence : à ce titre, ils se complimentent tous avec délices d'être, parmi les hommes, les seuls qui ne soient pas des barbares. Dans ce genre de félicité, les Romains tiennent le premier rang, ils perpétuent

* Chanteur très apprécié par l'empereur Auguste.

avec une extrême délectation le rêve de l'antique Rome. Les Vénitiens ont de leur noblesse une opinion qui les rend heureux. Les Grecs se font valoir comme inventeurs des arts et grâce aux célèbres titres de gloire des héros de l'Antiquité. Les Turcs, avec tout ce ramas d'authentiques barbares, n'hésitent pas à revendiquer l'excellence de leur religion, ils se gaussent des chrétiens comme de vulgaires superstitieux. Mais plus délicieux encore sont les Juifs, qui continuent aujourd'hui d'attendre leur Messie avec une belle constance et qui, même à présent, s'accrochent mordicus à leur Moïse. Les Espagnols ne concèdent à personne la gloire des armes. Les Allemands sont fiers de leur haute stature et de leur compétence en magie.

XLIV. - Assez de cas par cas. Vous voyez, je pense, l'étendue des plaisirs que Philautie fait naître partout au profit des mortels, de chacun en particulier comme de tous en général. Elle a une sœur qui n'est pas loin de la valoir : c'est Flatterie. Car la Philautie, l'Amour de soi, c'est quand on se caresse soi-même ; si on caresse les autres, ce sera de la *Kolakia,* de la Flatterie. A l'heure actuelle, certes, l'adulation est tenue pour une infamie, en tout cas chez ceux pour qui les mots ont plus de pouvoir émotionnel que les réalités. Ils estiment que flatterie et loyauté ne font pas bon ménage. Mais il en va tout autrement : l'exemple des animaux, notamment, pourrait le leur prouver. Quoi de plus flatteur qu'un chien ? Et en même temps

de plus fidèle ? Quoi de plus caressant que l'écureuil ? Mais quoi de plus ami de l'homme ? Ou alors, peut-être faut-il admettre que la vie des hommes trouve mieux son compte du côté des lions farouches, des tigres impitoyables et des léopards agressifs. Il y a pourtant une forme d'adulation absolument pernicieuse qui permet à des individus perfides et persifleurs de conduire de pauvres diables à leur perte. Mais la flatterie que je patronne est l'émanation d'une âme bienveillante et candide ; elle se rapproche beaucoup plus de la vertu que la dureté son contraire, et que cette humeur contrariante et rechignée dont parle Horace. Ma flatterie à moi relève les âmes déprimées, met du baume sur les affligés, stimule les mollassons, réveille les empotés, soulage les malades, calme les excités, apprivoise et stabilise les amoureux. Elle incite les enfants à l'étude des lettres, elle rend le sourire aux vieillards, elle donne aux princes, sans les heurter, des conseils et des leçons enrobés de louanges. Somme toute, elle obtient que chacun se plaise et s'estime davantage : or, c'est là un élément du bonheur, peut-être le principal. Quoi de plus obligeant que deux mulets qui se grattent l'un l'autre ? Je dirai sans ambages que la flatterie est un aspect important de l'éloquence tant prisée, plus considérable encore de la médecine, et tout à fait essentiel de la poésie. En fin de compte, elle est le miel et le condiment de toutes les relations interpersonnelles.

XLV. - Mais on me dit : "Etre trompé, quel malheur !" Eh bien, non ! Ne pas être trompé, voilà le pire des malheurs ! Il faut avoir l'esprit complètement dérangé pour placer le bonheur de l'homme au niveau de la réalité des choses. Il dépend de l'idée qu'on s'en fait. La réalité, en effet, est si obscure, si multiforme, qu'elle se dérobe à toute connaissance claire, comme l'ont très bien dit les académiciens, les moins prétentieux des philosophes.

Ou alors, si l'on parvient à quelque connaissance, il n'est pas rare qu'elle contrarie le plaisir de vivre. Enfin, l'esprit humain a été pétri de telle sorte qu'il se laisse prendre par les apparences plutôt que par la vérité. Voulez-vous en faire l'expérience pratique et concluante ? Allez à l'église écouter les sermons. S'il y a une question sérieuse au programme, tout le monde dort, bâille, se morfond. Si le Vociférateur (pardon, je voulais dire le Prédicateur) attaque, comme cela est fréquent, avec une historiette de bonne femme, tout le monde se réveille, se redresse, écoute bouche bée. Même constatation s'il y a un saint quelque peu fabuleux et poétique - mettons dans le genre de Georges, de Christophe ou de Barbe - vous verrez qu'on le prie bien plus dévotement que Pierre ou Paul ou même le Christ. Mais ces questions sont ici déplacées.

Voilà donc un surcroît de bonheur qui ne coûte vraiment pas cher. En effet, pour acquérir les choses dans leur réalité, il faut parfois prendre beaucoup de peine. Même pour les plus frivoles, comme la grammaire. Mais s'approprier les choses en idée, quoi de plus facile ? Et cette idée en tête génère pourtant du bonheur, tout autant et même plus que la réalité. Une supposition : si un homme se nourrit de salaisons pourries, dont personne ne supporterait la puanteur, mais leur trouve un goût d'ambroisie, dites-moi, je vous prie : qu'est-ce que cela change à son plaisir ? Inversement, prenez quelqu'un à qui l'esturgeon donne la nausée : qu'apportera-t-il à sa joie de vivre ? Si une femme d'une laideur incomparable est considérée par son mari comme une digne rivale de Vénus, est-ce que tout ne se passe pas comme si elle était réellement belle ? Si quelqu'un se pâme d'admiration devant un méchant tableau tartiné de rouge et de jaune, avec l'intime conviction qu'il est d'Apelle ou de Zeuxis, est-ce qu'il ne sera pas plus heureux que celui qui aura acheté au prix fort une œuvre de ces artistes, et qui risque de prendre moins de plaisir à la regarder ? Je connais bien quelqu'un (il porte mon nom*) qui a offert à sa jeune épousée un lot de pierres fausses ; beau parleur comme il est, il l'a persuadée non seulement qu'elles étaient authentiques et naturelles, mais d'une valeur unique et inestimable. Dites-moi : pour la jeune femme, quelle différence ? Pour ses yeux, pour son esprit, cette verroterie n'en constituait pas moins une plaisante pâture ! Elle n'en rangeait pas moins ces babioles par-devers elle, les cachant comme un trésor extraordinaire. De son

* Clin d'œil probable d'Erasme à son ami Thomas More (la Folie, en grec, se nomme Moria. Cf. la lettre de dédicace).

côté, son mari évitait une grosse dépense et tirait avantage de l'illusion de sa femme : elle lui était aussi attachée que s'il lui avait fait un présent très coûteux. Quelle différence y a-t-il donc, selon vous, entre les hommes qui, dans la caverne de Platon, contemplent les ombres et les images des objets réels, sans rien désirer de plus, contents de leur sort, et le sage sorti de la caverne, qui découvre la réalité des choses ? Supposons que Mycille, le savetier de Lucien*, ait eu le loisir de prolonger son rêve d'opulence dorée : il n'aurait eu aucun motif de souhaiter un bonheur d'une autre nature. De deux choses l'une par conséquent : ou il n'y a pas de différence, ou s'il y en a une, c'est encore la conduite des fous qui est préférable. Primo, parce que leur bonheur ne leur coûte guère, tout juste un peu d'autosuggestion ; et puis, c'est une jouissance qui leur est commune avec la plupart des gens.

XLVI. - En fait, on ne jouit d'un bien que s'il est partagé. Or, on sait bien qu'il y a grande disette de sages, si tant est qu'on puisse en trouver un. Du reste, après tant de siècles, les Grecs en comptent sept en tout ; et moi, ma parole ! je consens qu'on me coupe la tête si, après vérification minutieuse, on trouve encore une moitié ou même un tiers de sage.

* Dans *le Songe ou le Coq,* Lucien de Samosate évoque un pauvre savetier réveillé par son coq, alors même que, dans un songe, il se voyait possesseur d'un trésor.

Voyez donc Bacchus : parmi tant de bienfaits dont on le crédite, le premier c'est qu'il rince l'âme de ses soucis, à vrai dire pour bien peu de temps, car ils reviennent au triple galop, comme on dit, dès qu'on a cuvé sa piquette ; eh bien !, mon action bienfaisante à moi, elle est beaucoup plus radicale et beaucoup plus persistante ! Avec moi, l'âme connaît une ivresse perpétuelle, elle fait le plein de joies, de délices et d'exaltation, sans le moindre inconvénient. Et je refuse tout net que quiconque soit privé de mes faveurs, tandis que celles des autres divinités sont octroyées à des catégories déterminées. Il ne naît pas partout "ce vin généreux, gouleyant, qui chasse les soucis, avec lequel on verse les trésors de l'espérance*". Peu de créatures reçoivent de Vénus le don gracieux de la beauté ; moins encore, l'éloquence, présent de Mercure. Plutôt rares sont les gens que la faveur d'Hercule a promus jusqu'à la fortune. Quant au pouvoir, le Jupiter homérique ne le concède pas à n'importe qui. Mars, maintes fois, ne soutient aucun des deux belligérants. Que de gens consultent Apollon et s'en reviennent tristes ! Souvent Jupiter lance sa foudre ; les flèches de Phébus, parfois, sont porteuses de la peste. Neptune engloutit plus de gens qu'il n'en sauve, et je ne cite que pour mémoire les Véjoves, les Plutons, les Atès, les Châtiments, les Fièvres et autres entités de ce genre, qui ne sont pas des dieux, mais des tortionnaires. Moi seule, la

* Citation d'Horace, *Epodes,* I, 15, 19.

Folie, j'élargis à tout le monde indistinctement ma bienveillance toujours en éveil.

XLVII - Je ne vis pas dans l'attente de vœux, je ne pique pas de colère pour exiger des offrandes expiatoires si un détail a été escamoté dans une cérémonie. Les autres dieux sont si pointilleux en la matière qu'on a plutôt intérêt, pour être tranquille, à les négliger qu'à les honorer. Pareillement, il est des hommes si susceptibles, des écorchés vifs si aisément irritables qu'il vaut cent fois mieux les avoir comme ennemis patentés que comme familiers. Mais personne, me dit-on, n'offre de sacrifices à la Folie, personne ne lui élève de temple. Très juste ! Et je m'étonne assez - je l'ai dit - d'une pareille ingratitude. Mais, facile à vivre comme je suis, je prends la chose du bon côté : ces honneurs-là, d'ailleurs, je serais incapable de seulement les désirer. En effet, que me chaut d'exiger un peu d'encens ou de farine, un bouc ou une truie, quand les mortels, partout dans le monde, me rendent un culte que les théologiens eux-mêmes approuvent sans réserve ? Faudrait-il que je sois jalouse de Diane, sous prétexte qu'à elle on offre du sang humain ? J'estime, pour ma part, que partout les hommes, tous autant qu'ils sont, me rendent un culte éminemment religieux, quand ils m'accueillent dans leur cœur, me reflètent dans leur conduite, ont une vie à mon image. En vérité, cette façon de rendre un culte aux saints n'est pas monnaie courante chez les chrétiens. Ils sont légion à offrir à la Vierge

mère de Dieu un mini-cierge en plein midi : elle n'en a que faire ! Mais bien rares sont ceux qui tentent d'imiter sa chasteté, sa modestie, son amour des choses célestes. Or, c'est là justement le culte véritable, et de loin le plus apprécié par les hôtes des cieux. Pourquoi, d'ailleurs, désirerais-je un temple, puisque le monde entier me tient lieu de temple, et le plus beau, sauf erreur de ma part ? Là où je n'ai pas de fidèles, c'est qu'il n'y a pas d'hommes. Et je ne suis pas assez folle pour exiger qu'on me statufie ou qu'on me peinturlure sur des tableaux bariolés ; ces images font plutôt du tort à notre culte, car les crétins et les balourds adorent les images à la place des dieux.

Dans ces cas-là, nous vivons la même expérience que ceux qui se font éjecter par leurs représentants. Pour m'honorer, j'ai autant de statues, je crois, qu'il y a d'hommes, car bon gré mal gré chacun d'eux est ma vivante image. Voilà pourquoi je n'ai rien à envier aux autres dieux, chacun ayant ses lieux de culte spécifiques, et encore à des jours bien déterminés : Phéhus à Rhodes, Vénus à Chypre, Junon à Argos, Minerve à Athènes, Jupiter sur l'Olympe, Neptune à Tarente, Priape à Lampsaque. Tandis que moi, c'est globalement l'univers entier qui me fournit sans trêve des victimes bien plus précieuses.

XLVIII. - Et si quelqu'un s'imagine qu'il y a dans mes propos plus de forfanterie que de vérité, alors allons-y, examinons un peu la vie réelle des hommes, pour montrer au grand jour à la fois

l'étendue de leur dette envers moi et la grande estime en laquelle ils me tiennent, tant les puissants que les misérables. Mais n'allons pas dresser l'inventaire exhaustif de toutes les vies, ce serait trop long, limitons-nous aux plus remarquables, à partir de là on pourra aisément juger des autres. A quoi bon, en effet, revenir sur le vulgaire et les gens du commun, qui m'appartiennent, sans conteste, tout entiers ? Tant de formes de folie s'y développent, et tous les jours il s'en invente tant de nouvelles, qu'il n'y aurait pas assez de mille Démocrites* pour brocarder tous ces ridicules. D'ailleurs, ces mille Démocrites-là auraient besoin d'un Démocrite supplémentaire pour les brocarder à leur tour. Et même vous ne sauriez croire combien d'occasions de rire, combien d'amusements délectables les homoncules fournissent chaque jour aux dieux d'en haut. Car ils réservent leurs heures sobres d'avant midi au règlement des litiges et à l'écoute des vœux. Mais dès l'instant où ils sont ivres de nectar, et n'ont plus le cœur aux affaires sérieuses, ils montent au point culminant du ciel, ils s'installent et se penchent pour observer les activités des hommes. Ce spectacle est un régal à nul autre pareil. Dieu immortel ! Quel théâtre est-ce là ! Comme il est bigarré ce charivari de fous !

Car souvent moi aussi je m'assieds dans les rangs des dieux de la poésie. Cet homme dépérit pour une petite nana, et moins il est aimé, plus son

* Cf. Préface, note p. 16.

amour est effréné. Cet autre prend pour épouse une dot, pas une femme. L'un prostitue sa femme, l'autre l'espionne : il est jaloux comme Argus*. En voici un qui est en deuil : Misère ! Que de folies alors, en paroles et en actes ! Il en vient à payer de vagues histrions pour jouer la comédie de la douleur ! En voici un qui pleure sur la tombe de sa belle-mère ! Et celui-ci : il racle tous les fonds de tiroir ici ou là, et abandonne tout son bien à sa chère petite bedaine, quitte à crever vaillamment de faim à brève échéance. Tel autre fait du sommeil et du farniente le comble du bonheur. Il existe des gens qui déploient sans arrêt une activité vibrionnante pour faire avancer les affaires des autres, et négligent les leurs. En voici un qui se croit riche avec l'argent d'autrui qu'il a emprunté : bientôt il sera cuit ! Pour un autre le bonheur suprême est de vivre pauvre et d'enrichir son héritier. Celui-ci, pour un profit bien maigre et de plus incertain, vole de mer en mer et risque au hasard des flots et des vents une vie qu'aucun argent ne saurait lui rendre. Celui-là préfère la guerre pour chercher fortune, et renonce à la sécurité tranquille du chez soi. Vous avez aussi des gens qui estiment que le chemin le plus commode pour parvenir à la fortune consiste à jeter ses filets sur des vieillards sans héritiers. Dans le même esprit, il n'est pas rare que certains jolis

* Argus passait pour avoir cent yeux. Il avait la mission de surveiller Io, ex-maîtresse de Zeus transformée en vache par la jalousie d'Héra.

cœurs préfèrent comme gibier les vieilles dames fortunées. Mais il y a un moment où ces deux catégories de lascars fournissent aux dieux qui les regardent une jouissance non pareille, c'est quand ils sont élégamment bernés par ceux-là mêmes qu'ils voulaient piéger.

L'engeance la plus folle et la plus vile est celle des marchands, car ils se consacrent à l'activité la plus vile, et cela avec les méthodes les plus viles : le mensonge tous azimuts, le parjure, le vol, la fraude, l'abus de confiance, et malgré tout ils prétendent passer avant tous les autres, au motif qu'ils ont les doigts couverts de bagues en or. Et il ne manque pas de moinillons flagorneurs pour les admirer, leur donner du "vénérables" en public, à seule fin, bien évidemment, de récupérer pour eux-mêmes quelque mini-portion de ces biens mal acquis. Ailleurs, vous voyez des pythagoriciens si fort persuadés de la communauté des biens, que tout ce qu'ils trouvent sans surveillance à leur portée, où que ce soit, ils le raflent d'un cœur léger comme le fruit d'un héritage. Il y a des gens qui ne sont riches que de leurs souhaits ; avec les jolis rêves qu'ils s'inventent, ils estiment avoir leur content de bonheur. Quelques-uns, ravis de passer pour riches à l'extérieur, meurent de faim chez eux, de propos délibéré. Celui-ci s'empresse de dissiper la totalité de ses biens, celui-là thésaurise et tous les moyens sont bons. L'un revêt la toge blanche pour briguer les charges publiques, l'autre s'aime en privé au coin du feu. Bon nombre s'aventurent

dans des procès dont ils ne verront jamais la fin, et les parties adverses font assaut d'agressivité, pour enrichir de concert le juge qui les lanterne et l'avocat qui les trahit. L'un se passionne pour les projets novateurs, l'autre s'engage dans quelque vaste entreprise. En voici un qui est de taille à s'en aller jusqu'à Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques, en plaquant femme et enfants à la maison. En somme, si, du haut de la lune, comme autrefois Ménippe, vous pouviez observer le grouillant tohu-bohu des mortels, vous croiriez voir une nuée de mouches ou de moucherons qui se rouent de coups, se font la guerre, se tendent des pièges, se livrent au pillage, aux divertissements, à la débauche, qui naissent, déclinent et meurent. Incroyables sont les troubles et les tragédies que déclenche ce minuscule animalcule, voué à une mort si prompte ! Car il suffit parfois que surgisse une courte guerre ou une épidémie pour en faucher mortellement des milliers d'un seul coup.

XLIX. - Mais je serais moi-même folle à outrance et bien digne de tous les ricanements de Démocrite, si je m'éternisais à énumérer les formes de folie et d'insanité chez le tout-venant du peuple. J'en viens donc aux mortels qui font voir des dehors de sagesse et convoitent, comme on dit, la palme d'or.

Parmi eux, le premier rang revient aux grammairiens : rien de plus calamiteux assurément que cette race d'hommes, rien de plus disgracié, rien qui soit plus mal aimé des dieux, si moi je n'étais pas

là pour atténuer les inconvénients de leur pitoyable profession avec un peu de folie douce. En effet, ils ne sont pas sous le coup de *cinq malédictions* seulement (en l'occurrence les cinq présages inquiétants qu'indique une épigramme grecque), mais de plusieurs centaines : ces gens-là, éternellement faméliques et crapoteux dans leurs écoles - que dis-je leurs écoles ?, c'est plutôt leurs *cachots cafardeux,* leurs galères, ou même leurs chambres de torture, se décatissent à la tâche parmi des flopées de marmots, deviennent sourds à force de hurler, s'étiolent dans la puanteur et la crasse, mais par un effet de ma bonté, ils ont l'illusion de tenir le premier rang parmi les hommes. Comme ils jubilent d'autosatisfaction, quand leur mimique et leurs coups de gueule terrorisent une classe tremblante, quand ils abîment les malheureux à coups de férule, de verge et de martinet, quand ils tempêtent à tout va sur tous les tons, comme le fameux âne de Cumes* ! En attendant, pour eux, cette crasse, c'est le chic à l'état pur, leur puanteur sent bon la marjolaine, ils prennent si bien leur très lamentable servitude pour une autorité royale, qu'ils ne troqueraient pas leur tyrannie contre le pouvoir de Phalaris ou de Denys. Mais ils tirent plus de béatitude encore de la conviction qu'ils sont d'authentiques savants. Et qu'importe s'ils gavent les enfants de pures

* Cet âne, revêtu d'une peau de lion, avait semé la terreur jusqu'au jour où, la supercherie découverte, il fut reconduit à son étable à grands coups de bâton.

extravagances ! Dieux du ciel ! Ils ne s'en estiment pas moins très supérieurs à tous les Palémon, à tous les Donat ! Et ils réussissent étonnamment bien, par je ne sais quel tour de magie, à se faire passer pour ce qu'ils croient être, auprès des mères poules sans cervelle et des pères idiots. Ajoutez-y encore un plaisir de nature différente : à chaque fois que l'un de ces quidams tombe, dans un vague parchemin pourri, sur le nom de la mère d'Anchise ou sur un mot qui échappe au vulgaire, comme *bubsequa, bovinator, manticulator,* ou qu'il déterre quelque part une inscription mutilée sur un vieux fragment de pierre, alors, ô Jupiter !, quelle exaltation, quels triomphes ! quels éloges ! A croire qu'ils ont vaincu l'Afrique ou pris Babylone ! Et puis quand ils font étalage de leurs vers de pacotille (des platitudes complètement débiles, mais qui ne manquent pas d'admirateurs), alors là, ils croient tout de bon que l'âme de Virgile est venue les habiter ! Mais le plus savoureux, c'est la règle qu'ils ont adoptée de s'admirer, de se féliciter les uns les autres : ah ! ces guilis-guilis réciproques ! En revanche, si l'un d'eux trébuche sur le moindre mot, et qu'un autre, plus vigilant, ait la chance de le prendre en flagrant délit, alors par Hercule ! quelle tragédie aussitôt ! Comme on ferraille ! Quelles injures, quelles invectives ! Je consens que tous les grammairiens se liguent contre moi si je mens tant soit peu ! Je connais un homme au savoir *pluridisciplinaire* (grec, latin, mathématiques, philosophie, médecine, et le tout à un niveau magistral), le voici

sexagénaire, et il y a plus de vingt ans qu'il a tout quitté pour se casser la tête et se faire souffrir à l'étude de la grammaire : il s'estimera heureux s'il peut vivre assez longtemps pour établir avec certitude les critères permettant de distinguer les huit parties du discours, chose qu'à ce jour aucun Grec ni aucun Latin n'a parfaitement réussie... On dirait que c'est un *casus belli,* de ranger la conjonction sous les lois qui régissent l'adverbe ! Et voilà pourquoi, comme il existe autant de grammaires que de grammairiens, et même davantage (puisque notre ami Aide*, par exemple, en a publié plus de cinq à lui tout seul), notre spécialiste n'en laisse passer aucune, si inculte et indigeste soit-elle, sans l'éplucher et la décortiquer, car il est jaloux de toute personne qui se lance dans quelque élucubration sur le sujet ; il tremble, le pauvre, qu'on le dépouille de sa gloire : tant d'années de travaux en pure perte ! Insanité ? Folie ? Appelez cela comme vous voulez. Pour moi, cela n'a guère d'importance, mais à une condition : avouez que c'est grâce à mon action bienfaisante que l'animal le plus malheureux de tous, et de loin, atteint un tel niveau de félicité qu'il ne voudrait pas troquer son sort, même contre celui des rois de Perse.

L. - La dette des poètes envers moi est moins importante, même si, de leur propre aveu, ils font partie

* Aide Manuce l'Ancien, savant humaniste et imprimeur italien, ami d'Erasme et de Pic de la Mirandole.

de mon obédience : ne sont-ils pas, comme dit le proverbe, une race d'hommes libres, dont l'unique ambition est de charmer l'oreille des fous, et cela avec de pures bagatelles et des fables qui prêtent à rire. Et dire que, pourtant - la chose est admirable ! -, ils se fondent là-dessus pour se promettre l'immortalité, une vie pareille à celle des dieux, et qui plus est la garantir à d'autres. *Philautia* l'Amour-propre et *Kolakia* la Flatterie sont particulièrement proches du clan des poètes. Aucune catégorie de mortels ne m'honore avec plus de simplicité et de constance.

Et maintenant les rhéteurs. Même si, je l'avoue, il leur arrive de trahir et de s'acoquiner avec les philosophes, ils sont eux aussi de notre obédience, et la meilleure preuve - entre autres- c'est (laissons de côté certaines bagatelles) qu'ils ont tant écrit et si pertinemment sur l'art de plaisanter. C'est si vrai que l'auteur, quel qu'il soit, de la *Rhétorique à Hérennius,* range la folie elle-même parmi les différents types de facétie. Preuve supplémentaire : chez Quintilien (de loin le numéro un de la confrérie) on trouve un chapitre-fleuve sur le rire, plus long que *l'Iliade* : Les rhéteurs accordent tant de pouvoir à la Folie que maintes fois, se trouvant à court d'arguments face à une difficulté, ils l'éludent par le biais du rire. l' aurait-il quelqu'un, par hasard, pour soutenir que la Folie n'a pas vocation à provoquer les éclats de rire par des propos hilarants, et cela dans les règles de l'art ?

De la même farine sont les gens qui, en publiant des livres, escomptent une gloire immortelle. Tous

me doivent énormément, mais surtout ceux qui barbouillent le papier de pures sottises. Car ceux qui pratiquent une écriture savante pour la soumettre à l'appréciation d'une poignée de doctes, et qui ne récuseraient pas d'être jugés par Persius ou Laelius, je les trouve franchement plus à plaindre que bienheureux ; ils s'imposent, en effet, des tortures sans fin : ils ajoutent, modifient, retranchent, abandonnent, reprennent, remanient, font lire, rangent huit ans dans un tiroir, et ne sont jamais satisfaits de leur travail ; et les félicitations qu'ils reçoivent d'un tout petit nombre de gens sont une récompense insignifiante qu'ils paient très cher : que de veilles ! quelle perte de sommeil, le plus doux de tous les biens ! que de transpiration et de tourments ! Ajoutez-y la détérioration de la santé, la mise à mal de la beauté, la baisse de la vue, voire sa perte, la pauvreté, les envieux, le renoncement aux plaisirs, la vieillesse précoce, la mort prématurée, et bien d'autres misères à l'avenant. Ce sage trouve normal d'avoir à payer par tant d'épreuves l'approbation d'un ou deux bigleux !

Mon écrivain à moi, au contraire, dans son délire, jouit d'un bonheur supérieur ! Jamais il ne veille. Tout ce qui lui passe par la tête, tout ce qui lui vient sous la plume, il le confie à l'écriture, ça ne lui coûte qu'un peu de papier, car il n'ignore pas que, plus jobardes seront ses jobardises, plus la masse l'applaudira, autrement dit tous les fous et les ignorantins. La belle affaire si trois docteurs font la fine bouche, en admettant qu'ils l'aient lu ! Et quelle valeur pourrait avoir le vote hostile d'un si petit nombre de sages, face à la foule immense de ceux qui en redemandent ? Mais il y a plus astucieux encore : ceux qui publient sous leur nom les ouvrages d'autrui ; ils s'adjugent bruyamment la gloire qu'un autre a méritée au prix d'une laborieuse gestation. L'idée qui manifestement les soutient, c'est que, même si leur plagiat vient à être parfaitement démontré, ils en auront malgré tout tiré profit un certain temps. Ça vaut la peine, de voir comment ces gens-là se rengorgent, quand le public les encense, quand on les montre du doigt dans la foule *C'est lui, le fameux Machin Chose* /, quand ils sont au premier rang des devantures de libraires, quand leurs trois noms* s'étalent en haut de chaque page, des noms en général étrangers, plutôt cabalistiques. Mais, Dieu immortel !, que sont-ils d'autre que des noms ? Des noms destinés, d'ailleurs, à être connus de fort peu de gens, eu égard à la vastitude de l'univers, et appréciés de beaucoup moins encore, puisque les goûts divergent, même chez les non-connaisseurs. Et puis, qu'en dites-vous, il n'est pas rare que ces noms eux-mêmes soient forgés de toutes pièces ou empruntés à des livres anciens. Télémaque par-ci, Stélène ou Laerte par-là, Polycrate pour l'un, Thrasymaque pour l'autre, ces noms les comblent d'aise. D'ailleurs, cela reviendrait au même si ces ouvrages étaient attribués à quelque Citrouille ou Caméléon, ou si on les désignait par

* A la façon des Romains : le prénom, le gentilice, le surnom.

Alpha et Bêta, comme font souvent les philosophes. Mais le plus croquignolet, ce sont les lettres, les vers, les éloges qu'ils échangent pour se complimenter mutuellement, de fou à fou, d'ignorant à ignorant. Si Machin exalte Trucmuche au rang d'un Alcée, Trucmuche fait de lui un Callimaque. Si Untel fait de Tartempion un super-Cicéron, Tartempion le proclame plus savant que Platon. Parfois même ils sont en quête d'un antagoniste, dont la rivalité pourrait amplifier leur propre notoriété.

Alors, en effet, "Le public hésitant se partage en deux camps*", jusqu'au jour où les deux champions, ayant bien combattu, sont proclamés tous les deux vainqueurs et triomphent tous les deux. Les sages se moquent, ils voient là d'éminentes folies, et c'est la vérité. Qui dit le contraire ? Mais en attendant je suis la bienfaitrice qui leur vaut une vie délicieuse ; ils n'échangeraient même pas leurs triomphes contre ceux des Scipions. Et puis ce n'est pas tout, les savants aussi ont beau prendre un plaisir extrême à rire de ces folies, et trouver jouissive la déraison d'autrui, ils n'en sont pas moins mes débiteurs eux-mêmes, et pas qu'un peu, ils ne sauraient le contester sans être de formidables ingrats.

LI. - Parmi les érudits, les jurisconsultes revendiquent la toute première place. Ils sont inégalés pour ce qui est de l'autosatisfaction : avec la persévérance de Sisyphe roulant son rocher, ils entassent

* Cf. Virgile, *Enéide,* II, 39.

des centaines de lois sans reprendre leur souffle (peu importe quel rapport elles peuvent avoir avec l'affaire), ils empilent gloses sur gloses, opinions sur opinions, et font tout pour que leur discipline ait l'air d'être la plus difficile de toutes. A leurs yeux, en effet, tout ce qui est pénible est *ipso facto* méritoire.

Mettons dans le même sac les dialecticiens et les sophistes : cette engeance fait plus de tapage que tout l'airain de Dodone* et n'importe lequel d'entre eux ferait mieux, comme moulin à paroles, que vingt femmes sélectionnées. Ils seraient pourtant plus heureux s'ils se bornaient à être verbeux, mais ils sont chamailleurs par-dessus le marché, à telle enseigne qu'ils se battent à l'épée, avec hargne, pour de la laine de chèvre**, et qu'à force de discutailler ils perdent de vue la vérité neuf fois sur dix. Cependant, leur amour-propre les rend heureux, du moment que leur panoplie de trois syllogismes leur permet de s'attaquer sans hésiter à n'importe qui sur n'importe quoi. D'ailleurs, entêtés comme ils sont, ils deviennent imbattables, eussent-ils affaire à Stentor***.

* Sanctuaire de Zeus en Epire, célèbre par son bois de chênes sacrés. Les vases d'airain suspendus aux branches et agités par le vent produisaient des sons qu'interprétaient les prêtres.
** C'est-à-dire pour trois fois rien. Expression tirée d'Horace, *Epodes,!,* 18, 15.
*** Sa voix, selon Homère, pouvait couvrir celle de cinquante hommes criant à la fois.

LII. - Après eux s'avancent les philosophes : la barbe et le manteau les rendent vénérables, eux seuls détiennent la sagesse, proclament-ils, tous les autres mortels n'étant qu'ombres flottantes. Ah ! qu'il est délicieux leur délire, quand ils édifient des mondes innombrables, quand ils mesurent le soleil, la lune, les étoiles, les sphères, comme s'ils avaient en mains le cordeau pour cela, quand ils vous expliquent le pourquoi de la foudre, des vents, des éclipses et autres phénomènes inexplicables, sans la moindre hésitation : ne dirait-on pas que la Nature, architecte universelle, les a mis dans la confidence de ses secrets, et qu'ils nous arrivent du conseil des dieux ? Mais la Nature se moque royalement d'eux et de leurs conjectures. En vérité, rien chez eux n'est sûr et certain, et en voici une preuve qui devrait suffire : toutes ces querelles à rallonges sans fin qu'ils ont entre eux sur chacune des questions. Ces personnages ne savent rien de rien, ils se font fort de tout savoir. Ils sont ignorants d'eux-mêmes, il leur arrive aussi (problème de vue très souvent, ou c'est l'esprit qui bat la campagne) de ne pas voir le fossé ou le caillou sur leur route. Eh bien !, malgré tout, ils se flattent de voir les idées, les universaux, les formes séparées, les éléments premiers, les quiddités, les eccéités, toutes choses si ténues que Lyncée lui-même serait incapable, je crois, de les percevoir. Mais les occasions où se marque le mieux leur mépris du profane vulgaire, c'est quand, avec leurs triangles, quadrilatères, cercles, et autres figures mathématiques qui se chevauchent, s'enchevêtrent

en une sorte de labyrinthe, avec aussi des lettres rangées en ordre de bataille, puis qu'on retrouve combinées entre elles de mille façons, ils enténèbrent les esprits peu avertis. Il y en a même dans le lot qui prédisent aussi l'avenir en consultant les astres, promettent des miracles plus forts que la magie et trouvent - les veinards ! - des gogos pour y croire.

LIII. - J'en arrive aux théologiens. Peut-être vaudrait-il mieux les passer sous silence, *ne pas remuer le marais de Camarine*,* ne pas toucher cet anagyre** qui sent mauvais, car nous avons là une race étonnamment sourcilleuse et irritable : ils pourraient fort bien lancer contre moi, groupées en escadron, des centaines de conclusions, faire pression pour que je me rétracte, et en cas de refus, proclamer aussitôt que je suis hérétique. Car c'est une habitude chez eux, de terroriser ceux qui leur déplaisent, en brandissant illico cette foudre. Ils sont de loin les plus récalcitrants pour reconnaître mes bienfaits, pourtant j'ai bien des titres à leur reconnaissance. D'abord, par la vertu de leur amour-propre, ils vivent heureux comme si le septième ciel était leur résidence attitrée, et de ces hauteurs ils voient le reste des mortels comme un vil bétail

* Ville de Sicile, voisine d'un marais nauséabond. Son assèchement facilita une invasion des ennemis. D'où le dicton "Ne pas remuer Camarine" signifiant "éviter un danger".
** Arbrisseau d'une odeur désagréable *(Anagyris fœtida).*

se traînant au ras des pâquerettes, et dont ils ont vaguement pitié. Autre exemple : ils bénéficient du rempart que dresse autour d'eux un bataillon serré de définitions magistrales, conclusions, corollaires, propositions explicites et implicites et ils ont une pléthore de positions de repli, Vulcain lui-même avec ses filets ne saurait les coincer, sans qu'ils se dérobent grâce à des distinctions capables de trancher à l'aise tous les nœuds, aussi bien que la hache à double tranchant de Ténédos, car ils disposent d'une infinité de termes inventés de fraîche date et d'un vocabulaire époustouflant. Ils ont aussi la chance d'expliquer à leur fantaisie les arcanes des mystères sacrés : comment le monde a été créé et structuré, par quels canaux la tache du péché s'est transmise à la postérité ; par quels moyens, jusqu'à quel point, et à quel instant le Christ s'est trouvé achevé dans le ventre de la Vierge ; comment, dans l'Eucharistie, les accidents demeurent quand la substance change. Mais ce sont là des thèmes usés jusqu'à la corde. En voici qu'ils jugent vraiment dignes des théologiens d'envergure et illuminés, pour parler leur langage, des questions qui les émoustillent chaque fois qu'elles viennent sur le tapis : La génération divine s'est-elle accomplie à un instant précis ? l' a-t-il plusieurs filiations dans le Christ ? Est-ce que la proposition "Dieu le Père hait son Fils" est possible ? Dieu aurait-il pu s'incorporer sous les apparences d'une femme, d'un diable, d'un âne, d'une citrouille, d'un caillou ? Mais alors, comment

la citrouille aurait-elle été à même de prêcher, d'accomplir des miracles, d'être clouée sur la croix ? Qu'aurait consacré Pierre, s'il l'avait fait au moment même où le Christ était suspendu à la croix ? Est-ce qu'on aurait pu dire qu'à cet instant-là le Christ était un homme ? Et après la résurrection, sera-t-il permis de boire et de manger ? En voilà qui ne sont pas en retard pour se prémunir contre la soif et la faim !

Ils ont d'innombrables façons, plus subtiles encore, de *couper les cheveux en quatre,* à propos des notions, des relations, des formalités, quiddités et eccéités, toutes choses que personne ne saurait entrevoir, à moins d'être un Lyncée, et encore aux yeux assez perçants pour voir au plus profond des ténèbres ce qui n'a d'existence nulle part. Ajoutez-y à présent leurs fameuses *sentences,* tellement *paradoxales* que les maximes des stoïciens appelées paradoxes paraissent, en comparaison, des poncifs éculés, des lieux communs qui courent les rues. Voici un échantillon : "Le crime est moins grand d'égorger un millier d'hommes que de coudre une seule fois la chaussure d'un pauvre le jour du Seigneur" et encore "Mieux vaut accepter que l'univers entier périsse, avec, comme on dit, tout son fourniment, plutôt que de dire un seul mensonge, si minime soit-il". La multiplicité des courants de la scolastique rend plus subtiles encore des subtilités déjà subtilissimes, et l'on s'extraierait plus vite d'un labyrinthe que des entortillements des réalistes, nominalistes, thomistes, albertistes, occamistes,

scotistes, et je suis incomplet, je n'ai cité que les principaux courants. Tous comportent tant d'érudition, tant de complexité que les apôtres eux-mêmes auraient besoin, je crois, d'un nouveau Saint-Esprit pour engager une controverse sur ces matières avec ces théologiens d'un nouveau genre. Paul a donné des marques de sa foi, mais il en propose une définition qui n'a rien de magistral, quand il dit : "La foi est la substance des biens que l'on espère, et la preuve des réalités qu'on ne voit pas." De même pour la charité : il l'a pratiquée excellemment, mais il ne se conforme guère à la dialectique quand il la définit et l'analyse, au chapitre XIII de sa première épître aux Corinthiens. Les apôtres consacraient pieusement l'Eucharistie, cela ne fait aucun doute, mais supposez qu'on les ait interrogés sur le *terminus a quo* et le *terminus ad quem*,* sur la transsubstantiation, sur la façon, pour un même corps, d'être présent en des lieux différents, sur les différences entre le corps du Christ au ciel aujourd'hui, jadis sur la croix, et encore dans le sacrement de l'Eucharistie, sur l'instant précis où s'opère la transsubstantiation, étant donné que la formule à cet effet comprend une suite de mots distincts dans le flux de la durée, eh bien ! j'ai le sentiment qu'ils n'auraient pas répondu avec la même subtilité pénétrante que les scotistes dans leurs dissertations et définitions concernant ces sujets. Les apôtres

* Point de départ et point d'aboutissement d'un processus, ici, celui de la transsubstantiation eucharistique.

connaissaient personnellement la mère de Jésus, mais y en a-t-il un seul qui ait démontré aussi philosophiquement que nos théologiens comment elle a été préservée de la souillure d'Adam ? Pierre s'est vu confier les clefs par Celui qui ne les aurait pas données à un homme indigne, je me demande pourtant s'il aurait été en mesure de comprendre comment le détenteur des clés de la science pouvait ne pas être en même temps le détenteur de la science ; il y a là, en tout cas, une subtilité dont il ne fait mention nulle part. Les apôtres baptisaient de tous côtés ; malgré cela, nulle part ils n'ont donné de leçons sur la cause formelle, matérielle, efficiente et finale* du baptême ; quant à son caractère délébile ou indélébile, pas un mot non plus chez eux. Ils adoraient, certes, mais en esprit, s'en tenant à la parole évangélique : "Dieu est esprit, ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité." Mais il n'y a nulle apparence qu'on leur ait alors révélé l'obligation de vouer une adoration identique à une piètre image tracée au charbon sur un mur, comme s'il s'agissait du Christ en personne, dès l'instant qu'elle donne à voir les deux doigts dressés, les cheveux longs, et trois rayons sur l'auréole plaquée contre l'occiput. Qui pourrait y comprendre quelque chose, à moins d'avoir sacrifié trente-six années de sa vie à la physique et la métaphysique d'Aristote et de Scot ? Il est fréquent

* Distinction chère aux scolastiques, et largement inspirée des "quatre causes" d'Aristote.

que les apôtres évoquent la grâce, mais ils ne recourent nulle part à une distinction entre la grâce octroyée gratuitement et la grâce gratifiante. Ils exhortent aux bonnes œuvres, mais sans établir un distinguo entre l'œuvre opérante et l'œuvre opérée. Ils recommandent un peu partout la charité, mais sans établir de clivage entre l'infuse et l'acquise, et ils n'élucident pas si elle est substance ou accident, chose créée ou incréée. Ils ont horreur du péché, mais que je meure s'ils ont été à même de définir scientifiquement ce que nous appelons le péché ; il aurait fallu qu'au préalable l'esprit des scotistes leur ait fait la leçon ! On ne saurait m'amener à croire que Paul, dont le savoir personnel peut servir de référence pour celui des autres apôtres, aurait si souvent condamné les questions, les discussions, les généalogies, et, comme il dit les *logomachies,* s'il avait été expert en arguties, étant donné surtout qu'en ce temps-là les querelles, les débats, restaient d'une simplicité rustique, par rapport aux subtilités de nos maîtres, qui vont au-delà même de celles d'un Chrysippe*.

Ces messieurs sont, au demeurant, d'une modestie remarquable : si les apôtres ont écrit quelque chose d'approximatif, d'insuffisamment doctoral, ils ne condamnent pas le passage, mais ils le commentent correctement, par déférence, bien sûr, envers leur ancienneté et leur titre d'apôtres. Et puis,

* Stoïcien de Cilicie (282-208), resté célèbre par la subtilité de sa dialectique.

franchement, il aurait été peu équitable d'exiger des apôtres des enseignements magistraux sur des questions dont leur Maître ne leur avait jamais dit un traître mot. Si la même imperfection apparaît chez Chrysostome, Basile ou Jérôme, ils ont vite fait de noter en marge : "Irrecevable !" Le fait est que ces Pères de l'Eglise, quand ils ont réfuté les philosophes païens et aussi les Juifs - d'un naturel particulièrement obstiné - ils l'ont fait par l'exemple de leur vie, par des miracles, plutôt qu'avec des syllogismes : personne en ce temps-là n'aurait été assez malin pour comprendre quoi que ce soit au moindre *quodlibetum** de Scot. Mais de nos jours, quel païen, quel hérétique ne capitulerait pas bien vite devant tant de raffinement dans la subtilité ? A moins d'être trop lourd de la comprenette pour arriver à suivre, ou assez impudent pour siffler, ou encore assez averti des mêmes trucs pour lutter à armes égales : alors c'est comme si on opposait deux magiciens, deux épées enchantées, on n'aboutirait qu'à recommencer sans cesse la tapisserie de Pénélope. Si vous voulez mon avis, les chrétiens seraient bien inspirés s'ils envoyaient contre les Turcs et les Sarrasins, non plus des lourdes cohortes de soldats qui guerroient depuis des lustres sans véritable succès militaire, mais plutôt les scotistes, braillards inégalables, et les occamistes champions de l'entêtement, et les albertistes invincibles, et toute la légion des

* Exposé improvisé, à partir d'une question venant de l'auditoire.

sophistes : on assisterait, je pense, à la plus divertissante des batailles et à une victoire sans précédent. Voyons ! Qui serait assez glacé pour ne pas s'enflammer au contact de ces pointes ? Qui serait assez inerte pour ne pas vibrer sous ces coups d'aiguillon ? Qui serait assez clairvoyant pour résister à l'épais brouillard qu'ils répandent ?

Mais tout ce que je vous dis là peut avoir l'air d'une plaisanterie. Rien d'étonnant à cela, puisque, parmi les théologiens eux-mêmes, on en trouve de mieux formés aux belles-lettres, qui sont écœurés par ces arguties théologiques, bien futiles à leurs yeux... Certains même les exècrent, y voyant une sorte de sacrilège, et ils considèrent comme une impiété majeure, quand il s'agit de mystères invitant plus à l'adoration qu'à l'explication, le fait d'en parler de manière si mal embouchée, d'en disputer avec des arguties toutes profanes de païens, d'être si arrogants dans leurs définitions, de souiller la majesté de la théologie avec des expressions et des pensées aussi froides et même aussi sordides.

Mais nos docteurs n'en jubilent pas moins d'être tels qu'ils sont, et même ils s'applaudissent si fort d'être occupés nuit et jour à leurs aimables sornettes qu'il ne leur reste pas un seul instant pour lire ne serait-ce qu'une fois les Evangiles et les épîtres de Paul. Et pendant que dans leurs écoles ils batifolent de la sorte, ils se voient, avec leurs syllogismes, comme les piliers de l'Eglise universelle, qui s'écroulerait sans eux, vraies répliques d'Atlas qui, au dire des poètes, porte le ciel sur ses

épaules. Imaginez donc l'immensité de leur bonheur : ils manient et remanient à leur guise les saintes Ecritures, comme de la cire molle ; ils ont la prétention de faire admettre que leurs conclusions, une fois approuvées par quelques scolastiques, doivent passer avant les lois de Solon et même les décrets pontificaux ; ils se dressent en censeurs planétaires et forcent les gens à se rétracter, pour le moindre détail qui ne cadre pas parfaitement avec leurs conclusions explicites et implicites ; alors, tels des oracles, ils lancent : "Cette proposition est scandaleuse !", "Cette autre irrévérencieuse !", "Celle-ci sent l'hérésie !", "Celle-ci sonne faux !". Tant et si bien que dorénavant ni le baptême, ni l'Evangile, ni Paul ou Pierre, ni saint Jérôme ou saint Augustin, et pas même Thomas *le grand maître en aristotélisme,* ne sauraient faire un chrétien, il y faut ajouter le vote favorable des bacheliers, ces grands subtils en matière de jugement ! Qui aurait pu se douter, par exemple, qu'on n'est pas chrétien si l'on trouve concordantes ces deux propositions "Pot de chambre, tu pues" et "Le pot de chambre pue", ou encore "Bouillir à la marmite" et "Faire bouillir la marmite" ? Il a fallu ces savantasses pour nous l'apprendre. Qui aurait délivré l'Eglise de toutes ces erreurs ténébreuses, que personne, du reste, n'aurait jamais lues nulle part, s'ils n'avaient pas été là pour les dénoncer, sous le grand sceau de l'Université ! Mais ne sont-ils pas très heureux quand ils font tout cela ? Heureux aussi, quand ils décrivent le monde des enfers avec tous les détails,

comme s'ils avaient séjourné de longues années dans cette république ? Heureux, quand ils fabriquent, au gré de leur fantaisie, des sphères nouvelles, avec en plus, pour couronner le tout, la plus vaste et la plus belle, car de toute évidence, il ne faut pas que les âmes des bienheureux soient à court d'espace pour se promener, organiser des banquets, ou même jouer à la balle. Ces fariboles et mille autres du même tonneau leur gonflent et leur farcissent tellement la tête que, ma parole ! le cerveau de Jupiter ne devait pas être aussi lourd à porter quand, pour accoucher de Pallas, il implora la hache de Vulcain. Par conséquent, ne vous étonnez pas si, à l'occasion des controverses publiques, vous les voyez avec la tête soigneusement empaquetée de multiples bandeaux : sans cela, bien évidemment, elle éclaterait !

Une chose également me fait rire assez souvent : c'est que, pour se sentir tout à fait théologiens, il leur faut s'exprimer de façon tout à fait barbare et grossière. Ils bredouillent tellement, que seul un bègue pourrait les comprendre. Et ils appellent profondeur ce que le *vulgum pecus* ne peut pas saisir. Il serait contraire, disent-ils, à la dignité des Lettres sacrées de les contraindre à obtempérer aux lois des grammairiens. Admirable majesté des théologiens, en vérité, à qui seuls appartient le légitime privilège de parler incorrectement ! Dommage qu'ils le partagent avec une foule de savetiers ! Enfin, ils se croient presque au rang des dieux, chaque fois que, pour les saluer, on leur donne quasi dévotement

du *Magister noster* : c'est que, d'après eux, ce titre recèle un sens caché, un peu comme *le tétragramme* chez les Juifs. Voilà pourquoi ils considèrent comme impie d'écrire *MAGISTER NOSTER* autrement qu'en majuscules. Et si quelqu'un s'avisait de l'inverser en *noster magister,* il ferait basculer d'un coup toute la majesté du titre de théologien.

LIV. - On voit accéder à un bonheur très voisin les personnages appelés couramment "religieux" ou "moines", deux désignations tout à fait fallacieuses car une bonne part d'entre eux se situent à cent lieues de la religion, et personne plus qu'eux ne va partout sur les chemins. Je vois mal qui pourrait être plus misérable qu'eux, si je ne venais moi-même à leur secours de bien des façons. C'est clair : leur espèce est exécrée par tout le monde, si bien que le simple fait de les rencontrer par hasard est bel et bien considéré comme un mauvais présage, mais qu'importe !, ils ont d'eux-mêmes une opinion très avantageuse. D'abord, ils sont d'avis que le fin du fin de la piété consiste à ne rien savoir, pas même lire. Ensuite, dans leurs chapelles, quand ils y vont de leurs voix d'ânes pour braire leurs psaumes dûment numérotés mais parfaitement incompris, ils s'imaginent qu'ils procurent un immense plaisir aux oreilles des saints. Parmi eux, certains vendent au prix fort leur crasse de mendiants : sur le seuil des maisons ils beuglent à pleins poumons pour réclamer du pain ; il n'est pas une auberge, une voiture, un bateau qui soit à l'abri

de leurs importunités, ce qui cause, évidemment, un préjudice considérable à tous les autres mendiants. Ah ! les délicieux personnages ! A les entendre, c'est avec leur crasse, leur ignorance, leur grossièreté et leur impudence qu'ils reproduisent parmi nous l'image des apôtres !

Mais le plus divertissant, c'est de voir toutes leurs actions se conformer à une règle d'une rigueur quasi mathématique, qu'on ne saurait enfreindre sans péché : combien de nœuds à la sandale, quelle couleur de ceinture, quels signes distinctifs pour différencier les habits, telle étoffe de telle largeur pour la ceinture, telle coupe et telle capacité en boisseaux pour le capuchon, tant de doigts de largeur pour la tonsure, tant d'heures de sommeil. Mais cette égalité plaquée sur une telle diversité des corps et des esprits, qui n'en perçoit l'immense inégalité ? Et pourtant, c'est en vertu de pareilles coquecigrues que les autres, à leurs yeux, comptent pour des nèfles, et, en plus, qu'ils se méprisent entre eux : vous avez là des hommes qui ont fait profession de charité apostolique, mais pour un habit différemment serré, pour une teinte un peu plus sombre, c'est une prodigieuse tragédie, on met tout sens dessus dessous ! On en voit certains dont le rigorisme religieux va jusqu'à porter un froc en laine de Cilicie par-dessus, et par-dessous une chemise en toile de Milet* ; mais d'autres portent

* La toile de Milet symbolise le raffinement; la laine de Cilicie, la rusticité.

le lin dessus, la laine dessous. D'autres encore redoutent le contact de l'argent, comme s'il s'agissait d'aconit, mais en attendant, pour le vin et les femmes, pas de restrictions. Enfin, tous sont remarquablement attentifs à ne pas avoir une règle de vie identique. Leur objectif n'est pas de ressembler au Christ, mais de ne pas se ressembler entre eux. De là vient qu'ils tirent de leurs surnoms une bonne part de leur bonheur : parmi ceux qui sont ravis d'être appelés cordeliers, on distingue les colétans, les mineurs, les minimes, les bullistes. Ce n'est pas tout. Voici les bénédictins, et voilà les bernardins. Ici les brigittins, là les augustins ; ici les guillemites et là les jacobins, comme si vraiment c'était trop peu de s'appeler chrétiens ! La majorité d'entre eux met tant de confiance dans leurs cérémonies, dans leurs petites traditions purement humaines, qu'à leurs yeux, le ciel comme unique récompense, ce n'est pas grand-chose pour tant de mérites ; ils ne se doutent pas que le Christ, sans égard pour tout cela, va leur demander des comptes à propos de son grand commandement, celui de la charité. L'un étalera sa bedaine gonflée de poissons de toute sorte. Un autre videra cent boisseaux de psaumes. Un autre énumérera ses dizaines de milliers de jeûnes, tout en expliquant que si sa panse est prête à éclater, c'est dû à l'habitude du repas unique. Un autre mettra en avant un tel amoncellement de cérémonies que sept bateaux de commerce auraient du mal à le transporter. Un autre se glorifiera de n'avoir jamais touché à l'argent, si ce n'est protégé par

une double paire de gants. Un autre présentera son capuchon, si dégoûtant, si crasseux, qu'aucun matelot ne voudrait le mettre. Un autre rappellera les onze lustres et plus durant lesquels il a mené une vie d'éponge, toujours rivé au même endroit. Un autre fera valoir qu'il s'est cassé la voix à force de chanter. Un autre, que la solitude l'a rendu léthargique, ou que le silence perpétuel lui a paralysé la langue. Mais le Christ leur coupera la parole, sans quoi ces apologies n'en finiraient pas, et il dira : "D'où viennent donc ces Juifs d'un nouveau genre ? Il n'y a qu'une loi que je reconnaisse comme vraiment mienne, et c'est la seule dont on ne me parle pas. Jadis, en toute clarté, sans recourir au voile d'une parabole, j'ai promis l'héritage de mon Père, non à des capuchons, à des petites prières, à des jeûnes, mais à qui aurait exercé les devoirs de la charité. Et je ne connais pas ceux qui connaissent trop leurs actes méritoires. Ces gens qui veulent paraître encore plus saints que moi, libre à eux d'aller s'installer dans le ciel des abraxasiens* ou de s'en faire construire un tout neuf par ceux dont ils ont préféré les dérisoires traditions à mes préceptes." Quand ils entendront ces paroles, quand

* Membres d'une secte gnostique inspirée par l'hérésiarque Basilide, qui enseignait à Alexandrie au temps de l'empereur Hadrien, entre 120 et 145. Le mot grec *abraxas* groupe des lettres ayant des valeurs numériques dont la somme est 365, nombre sacré, qui englobait, selon ces gnostiques, l'ensemble des manifestations émanées du dieu suprême dans ses 365 sphères. (A=l ; B=2, R=100 ; A=l ; X=60, A=l ; S=200.)

ils se verront préférer des matelots et des charretiers, quelle tête feront-ils, à votre avis, en se regardant les uns les autres ? Mais en attendant, leur bonheur se nourrit d'espérance et je n'y suis pas étrangère. Et, bien qu'ils vivent en marge de la chose publique, personne n'ose les mépriser, surtout les mendiants, car ils détiennent tous les secrets de tout le monde, par le biais de ce qu'ils appellent les confessions. A vrai dire, ils considèrent comme un crime de les révéler, sauf parfois après boire, quand ils ont envie de se faire plaisir avec quelques histoires bien drôles, mais leur récit procède seulement par suppositions et les noms ne sont pas prononcés. Si vous irritez ces frelons, alors ils se vengent joliment dans leurs sermons publics, ils dénoncent leur ennemi par la voie oblique d'allusions si bien voilées que tout le monde les comprend, à moins d'être complètement stupide. Et ils ne cesseront d'aboyer que *si* vous leur fourrez la pâtée dans la gueule.

Dites-moi donc : quel comédien, quel bonimenteur pouvez-vous m'indiquer, qui dame le pion à ces prédicateurs parfaitement ridicules, mais si délicieux dans leur façon de singer les recettes d'éloquence héritées des rhéteurs ? Ciel ! Comme ils gesticulent, qu'ils sont habiles à moduler leur voix ! Et ça ronronne ! Et ça se démène ! Sans arrêt des changements de physionomie ! Constamment des coups de gueuloir ! Ces astuces pour prêcher, on se les passe de main en main, de moinillon à moinillon, comme des formules secrètes. N'ayant pas

l'heur d'y être initiée, je vais tout de même, vaille que vaille, exposer mes conjectures.

Ils attaquent avec une invocation : c'est un emprunt à la manière des poètes. S'ils ont ensuite à parler de la charité, ils vont chercher leur exorde dans le Nil qui arrose l'Egypte ; s'ils s'apprêtent à exposer le mystère de la croix, ils ont le bon esprit de remonter à Bel, le dragon de Babylone ; s'ils doivent disserter sur le jeûne, eh bien ! les douze signes du zodiaque leur servent d'introduction ; et pour un sermon sur la foi, ils commencent par un long détour sur la quadrature du cercle.

J'ai moi-même entendu un de ces fous, pardon, je voulais dire un de ces savants de haut vol : devant un public très distingué, il se proposait de tirer au clair le mystère de la Sainte-Trinité ; voulant faire étalage de connaissances peu ordinaires, et complaire aux oreilles des théologiens, on le vit foncer tête baissée dans une direction originale : ne voilà-t-il pas qu'il partit des lettres de l'alphabet, des syllabes, des espèces de mots, pour en venir à l'accord entre le verbe et le sujet, entre l'adjectif et le substantif ! La plupart des gens ouvraient des yeux médusés ; certains commençaient à se répéter tout bas le mot d'Horace : "Où donc nous mènent toutes ces niaiseries ?", quand finalement l'orateur en déduisit ceci, que les premiers éléments de la grammaire composaient une figure si exacte de la Trinité tout entière qu'aucun mathématicien ne pouvait en tracer dans la poussière une plus éclairante. Pour élaborer son sermon, ce *superthéologien*

avait transpiré huit mois durant. Résultat : aujourd'hui il est plus bigleux qu'une taupe ! Pas étonnant ! L'acuité de ses yeux s'est émoussée au contact d'un esprit si pointu. Mais ce monsieur ne regrette pas d'être aveugle, il estime même avoir acquis à petit prix sa grande gloire.

J'en ai entendu un autre, un quidam de quatre-vingts ans, si expert en théologie qu'on aurait dit une réincarnation de Scot. En vue d'expliquer le mystère du nom de Jésus, il démontra avec une perspicacité confondante que les lettres mêmes de ce nom recèlent tout ce qu'on peut dire du messie. Dès lors qu'il admet seulement trois désinences différentes, la preuve est faite qu'il symbolise la Sainte-Trinité. Ainsi, la première forme, "Jésus", est en *-s,* la seconde, "Jesum", en -m, la troisième, "Jesu", en *-u,* ce qui sous-entend un ineffable mystère : ces trois petites lettres disent, à l'évidence, que Jésus est le commencement ("summum"), le milieu ("médium"), et la fin ("ultimum") ! Restait un mystère encore plus abyssal, d'ordre mathématique : notre homme sectionna "Jésus" en deux parties égales, de sorte que le *s* se trouvait isolé au milieu. Alors il révéla que cette lettre est le "syn" des Hébreux, ce qui par ailleurs signifie "péché" en écossais, si je ne m'abuse : on voyait par là que manifestement Jésus avait vocation à effacer les péchés du monde ! Un exorde à ce point inédit laissa tout l'auditoire ébahi, surtout les théologiens : peu s'en fallut qu'ils ne fussent pétrifiés, comme jadis Niobé ; moi, je

faillis exploser* comme ce Priape en bois de figuier qui assista pour son malheur aux rites nocturnes des sorcières Canidie et Sagana. Oui vraiment, il y avait de quoi : quand donc l'illustre Démosthène chez les Grecs et Cicéron chez les Latins ont-ils concocté une entrée en matière de cet acabit ? Pour eux, tout exorde étranger au sujet était condamnable ; d'ailleurs, est-ce que les gardiens de cochons eux-mêmes, en élèves de la Nature, n'entrent pas directement dans le vif du sujet ? Mais nos savants veulent que leur "préambule", comme ils disent, soit le fin du fin de la rhétorique, et cet objectif est atteint à une condition : s'il ne contient pas un traître mot en rapport avec le sujet, et si l'auditeur se demande tout bas : "Comment va-t-il s'en sortir ?"

Troisième point : ils abordent l'Evangile, mais un fragment de trois fois rien, sur le mode du récit, à la sauvette et en passant, alors qu'ils auraient dû tout centrer là-dessus. Quatrième point : ils changent de personnage, ils agitent une question théologique, en général *sans rapport ni avec le ciel ni avec la terre.* Cela aussi constitue, à leurs yeux, une règle de l'art. Alors là, ils manifestent leur superbe de théologiens et nous rebattent les oreilles de titres ronflants, docteurs solennels, docteurs subtils, docteurs très subtils, docteurs séraphiques,

* A la fin de la satire VIII d'Horace, le Priape raconte comment, horrifié par le sabbat des sorcières, *avec le fracas d'une vessie qui explose, (il) lâcha un pet qui fit éclater (son) bois de figuier.*

docteurs chérubiniques, docteurs saints, docteurs irréfragables. C'est l'heure où ils épatent la masse des profanes, à coups de syllogisme, majeure, mineure, conclusion, corollaire, hypothèse, et autres balivernes réfrigérantes, qui sont la quintessence de la scolastique. Reste enfin le cinquième acte, où l'on attend que l'artiste se surpasse. Et voici qu'ils me présentent je ne sais quelle anecdote stupide et triviale, tirée, je pense, du *Miroir de l'Histoire* ou de *la Geste des Romains,* et qu'ils m'en fournissent l'interprétation allégorique, tropologique et anagogique. Telle est leur méthode pour parachever leur Chimère, un monstre qu'Horace lui-même était incapable de concevoir quand il écrivait : "Ajoutez à une tête d'homme une encolure de cheval, etc." J'ignore qui leur a appris qu'il est impératif de commencer leur discours sur un ton posé, sans éclats. Ils débutent donc à voix basse, si bien qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes : comme s'il y avait intérêt à parler sans être entendu de personne ! On leur a dit également que, pour remuer les cœurs, il fallait parsemer le discours d'exclamations : de là vient que, sans nul besoin, ils passent tout soudain de la diction tempérée à la vociférération forcenée. Ma parole ! l'artiste aurait besoin d'ellébore, puisqu'au demeurant il ne fait aucun cas des critiques. Autre chose. On leur a appris que le discours doit aller en s'échauffant ; alors, à peine ont-ils débité tant bien mal le début de chaque partie, qu'ils enflent leur voix de manière impressionnante, même pour énoncer les pires platitudes. Finalement, quand

ils concluent, on dirait qu'ils ont perdu le souffle ! Un dernier point : ayant appris des rhéteurs la valeur du rire, ils s'exercent eux aussi à un saupoudrage de plaisanteries. Avec tant de grâce et d'à-propos, *ô chère Aphrodite,* qu'en vérité c'est l'*âne qui joue de la lyre* !

A l'occasion, ils mordent aussi, mais de manière à titiller plutôt qu'à faire mal. Jamais ils ne flattent plus carrément qu'à l'instant où ils se forcent pour avoir l'air de critiquer en toute franchise. Bref, à tous égards, on jurerait que leurs professeurs d'éloquence ont été les camelots de la foire, qui d'ailleurs les surpassent infiniment. Quoique !... La ressemblance entre eux est telle - tout le monde en convient- que les uns ont été forcément les maîtres d'éloquence des autres, ou vice versa. N'empêche ! Ces gens-là trouvent eux aussi (grâce à moi, bien sûr !) des auditeurs qui s'imaginent entendre de véritables Démosthènes, de purs Cicérons ! Il s'agit, pour l'essentiel, de mercantis et de petites bonnes femmes. C'est à eux surtout qu'ils s'ingénient de plaire : les mercantis leur octroient volontiers une mini-portion de leur bien mal acquis, à condition qu'on leur fasse la cour de la belle façon ; les femmes ont mille motifs de les estimer sympathiques, mais avant tout elles trouvent en eux leurs confidents de prédilection quand elles sont en bisbille avec leurs maris. Vous voyez, je crois, toute la dette de cette engeance envers moi, eux qui par leurs momeries, leurs grotesques calembredaines et leurs vociférations exercent une espèce

de tyrannie sur le commun des mortels et se croient des Paul et des Antoine*.

LV. - Mais je vais laisser là de bon cœur ces piètres histrions qui dissimulent mes bienfaits : leur ingratitude n'a d'égale que leur déloyauté de dévots contrefaits. Voilà longtemps, en effet, que je brûle d'envie de vous toucher un mot sur les rois et les princes de cour, car je reçois d'eux un culte on ne peut plus sincère et de bon aloi, comme il sied à des hommes bien nés. Car enfin, eussent-ils seulement une demi-once de bon sens, y aurait-il rien de plus triste que leur vie ? Une existence à faire fuir ! Si l'on voulait tout bien peser, en effet, qui penserait que l'accession au pouvoir suprême vaille un parjure voire un parricide, sachant tout le poids du fardeau que doit porter quiconque veut être prince à part entière ? Une fois prises en mains les rênes du pouvoir, ce sont les affaires de la collectivité et non les siennes propres qu'il devra gérer, c'est l'intérêt général qui devra être son unique préoccupation ; il ne doit pas s'écarter d'un pouce des lois, dont il assure et la promulgation et l'application, il lui faut garantir l'intégrité de l'ensemble des fonctionnaires et des magistrats. Vers lui seul convergent les regards de tous, car il peut être soit l'astre bienfaisant, dont la conduite irréprochable favorisera au maximum la bonne marche des affaires humaines, soit une comète mortifère, messagère

* Ermites de la Thébaïde.

des pires désastres. Les vices des autres ne sont pas ressentis pareillement, leur contagion ne se propage pas si loin. Le prince, lui, est dans une position telle qu'à la moindre incartade morale de sa part, une grave épidémie a vite fait de s'étendre à la plupart des hommes. Comme la condition de prince comporte beaucoup d'attributs capables, bien souvent, de détourner du droit chemin, notamment les plaisirs, l'indépendance, l'adulation, le luxe, il doit d'autant plus fournir des efforts et se montrer vigilant pour ne pas manquer à son devoir, ne serait-ce que par erreur. Enfin (car je passe sur les complots, les haines, les multiples dangers qu'il peut craindre), il a au-dessus de lui le grand roi véritable, qui un jour prochain lui demandera des comptes même sur ses moindres fautes, avec d'autant plus d'intransigeance qu'il aura exercé un pouvoir plus souverain.

Oui, je vous le dis, si un prince évaluait soigneusement tout cela (et il le ferait s'il était sage), je crois bien qu'il en perdrait la jouissance du sommeil et de la table. Mais là se situe mon intervention bienfaisante : les princes s'en remettent aux dieux pour tous ces tracas, ils sont aux petits soins avec eux-mêmes, ils ne prêtent l'oreille qu'à ceux qui ont le talent de leur dire des choses agréables, évitant ainsi que la moindre inquiétude naisse dans leur âme. Ils croient avoir rempli à merveille toutes les fonctions de la royauté dès l'instant où ils sont assidus à la chasse, élèvent de superbes chevaux, vendent à leur profit les magistratures et les emplois, imaginent chaque jour de

nouveaux systèmes pour ponctionner les avoirs des citoyens et tout rafler dans leurs coffres, mais cela de manière étudiée, en avançant des prétextes pour préserver les apparences de l'équité, même s'il s'agit de mesures parfaitement iniques. Ils y ajoutent, en connaissance de cause, un zeste de flatterie pour s'attacher vaille que vaille l'affection des milieux populaires.

Imaginez à présent, je vous le demande, un homme comme on en trouve assez souvent : ignorant les lois, ennemi du bien public ou peu s'en faut, obsédé par ses intérêts personnels, voué aux plaisirs, plein de haine pour le savoir, plein de haine pour la liberté et la vérité, tenant la bonne santé de l'Etat pour le cadet de ses soucis, mesurant tout à l'aune de son plaisir et de son profit. Ensuite, donnez à cet homme le collier d'or symbolisant l'harmonieuse convergence de toutes les vertus, puis la couronne rehaussée de pierres précieuses, faite pour lui remémorer son devoir d'être le tout premier pour les vertus héroïques. Après cela, ajoutez le sceptre, emblème de la justice et d'un cœur inaccessible à la corruption ; enfin la pourpre, signe de dévouement total à la chose publique. Si le prince venait à comparer ces attributs royaux avec sa vie, je crois qu'il aurait franchement honte de ces ornements, et qu'il aurait peur qu'un commentateur malicieux ne tourne en ridicule et en plaisanterie tout cet accoutrement de théâtre tragique.

LVL - Et maintenant, que dire pour évoquer les grands de la cour ? Rien de plus rampant, de plus servile, de plus fade, de plus abject, que la grande majorité d'entre eux ; pourtant, ils veulent passer pour les premiers dans tous les domaines. Il n'y en a qu'un où ils modèrent beaucoup leur ambition : en effet, ils trouvent suffisant de se caparaçonner d'or, de pierreries, de pourpre et de tous les autres emblèmes des vertus et de la sagesse ; mais pour ce qui est de la pratique, ils en abandonnent tout le soin à d'autres. Ils s'estiment au comble du bonheur, dès lors qu'ils ont licence d'appeler le roi "Sire", qu'ils ont appris à le saluer en trois mots, qu'ils ont l'art de caser à tout propos des titres pompeux, comme Sérénité, Domination, ou Magnificence. Toute honte bue, ils se délectent dans la flatterie. Eh oui ! Tels sont les talents qui siéent le mieux au noble et au courtisan. D'ailleurs, si vous examinez de plus près tout leur style de vie, ne soyez pas surpris de découvrir qu'ils sont "de vrais Phéaciens*", "des prétendants de Pénélope"..., vous connaissez la fin du vers, Echo vous la redira mieux que moi. Ça dort jusqu'à midi ! Là, un petit mercenaire ensoutané, debout près du lit, est tout équipé pour leur expédier une messe éclair alors qu'ils sont encore couchés ou presque. On enchaîne

* Erasme se souvient ici d'Horace *(Satires,* I, 2, 27) et d'Homère *(Odyssée,* VIII, 248). Les Phéaciens avaient une réputation de bambocheurs. Les jeunes gens tournant autour de Pénélope passent aussi pour des noceurs, des bons à rien.

avec le petit déjeuner ; sitôt terminé, voilà le déjeuner qui les réclame. Après ça : les dés, les échecs, le loto, les bouffons, les catins, les jeux, les grosses plaisanteries. Dans les intervalles, une ou deux collations. Et puis, à table de nouveau pour le souper, après quoi on se rince la dalle, et on remet ça, par Jupiter ! Ainsi, pas de mélancolie existentielle, tandis que s'écoulent les heures, les jours, les mois, les années, les siècles. Moi-même parfois, quand je sors de la cour, j'en ai plus que mon compte, de ces gens *infatués de leur grandeur,* de ces nymphes persuadées que plus leur traîne est longue, plus elles sont proches des dieux, et de ces grands qui jouent des coudes pour être vus tout près de Jupiter, de tous ces gens dont l'autosatisfaction est en raison directe du poids de la chaîne pendue à leur cou, car cela fait ressortir leur force et pas seulement leur richesse.

LVII. - Ce train de vie des princes, il y a longtemps que les souverains pontifes, les cardinaux et les évêques lui font une sérieuse concurrence ; et peu s'en faut qu'ils n'aillent encore plus loin. Mais si l'un d'eux voulait réfléchir à son superbe habit de lin, blanc comme la neige, symbole évident d'une vie sans la moindre tache ; à ce que veulent dire les deux cornes de la mitre réunies par un même nœud, autrement dit la connaissance impeccable aussi bien du Nouveau que de l'Ancien Testament ; au sens des mains protégées de gants, à savoir une administration des sacrements qui soit pure de toute souillure au contact des choses humaines ; à

la signification transparente de la crosse pastorale : une extrême vigilance à l'égard du troupeau qu'on lui a confié ; à ce qu'indique clairement la croix portée devant lui : la victoire sur toutes les passions humaines ; et donc, si l'un d'eux, disais-je, voulait réfléchir à cela et à des tas d'autres choses analogues, ne vivrait-il pas dans la morosité et l'inquiétude ? A notre époque, c'est tout le contraire, et les pasteurs -jolie performance ! - se réservent les gras pâturages î Le soin du troupeau, ils le confient au Christ, ou bien ils le refilent aux "frères", comme ils disent, ou à leurs vicaires. Ils ont bien oublié leur nom d'"évêque" et tout ce qu'il évoque : labeur, vigilance, sollicitude. Il n'y a que pour tondre leurs ouailles qu'ils se comportent en "évêques*" à part entière : *ils ouvrent l'œil pour de bon !*

LVIII. - Ce serait la même chose si les cardinaux se prenaient à songer qu'ils sont les successeurs des apôtres, qu'on attend d'eux qu'ils soient à la hauteur de l'exemple donné par leurs illustres prédécesseurs, et puis qu'ils ne sont pas les propriétaires, mais les dispensateurs des biens spirituels, dont ils auront bientôt à rendre un compte minutieux. Mieux encore, ils pourraient philosopher un brin par exemple sur leurs ornements, et se dire dans leur for intérieur : "Que signifie la blancheur de cet habit ? N'est-ce point l'innocence

* "Evêque" se dit en grec *épiscopos,* et signifie étymologiquement "celui qui surveille, qui a l'œil sur"...

des mœurs à son plus haut degré de perfection ? Et la pourpre à l'intérieur ? N'est-ce point l'amour de Dieu, dans toute son ardeur ? Et ce manteau qui retombe avec de larges plis, sous lequel disparaît complètement la mule du révérendissime et qui suffirait même à recouvrir un chameau ? N'est-ce point la charité qui s'ouvre dans toute son ampleur pour subvenir à tous les besoins, enseigner, exhorter, consoler, mettre en garde, arrêter les guerres, résister aux mauvais princes, répandre volontiers son sang pour le troupeau du Christ, et pas seulement ses richesses ? Des richesses, au demeurant, dont on se demande, au fond, ce qu'elles viennent faire dans les mains de ceux qui reprennent le rôle de ces pauvres qu'étaient les Apôtres." Si les cardinaux songeaient à tout cela, je vous dis qu'au lieu d'ambitionner ce rang, ils le quitteraient de bon cœur, ou du moins ils mèneraient une vie toute de labeur et d'inquiétude, à l'exemple des anciens Apôtres.

LIX. - J'en viens aux souverains pontifes. Si ces vicaires du Christ s'efforçaient d'imiter sa vie, autrement dit sa pauvreté, ses travaux, son enseignement, sa croix, son détachement du monde, s'ils méditaient ne serait-ce que sur leur nom de "pape" - équivalent de "père" -, ou sur leur surnom de "Très-Saint", ne seraient-ils pas ce qu'il y a de plus malheureux sur terre ? Resterait-il quelqu'un pour acheter ce poste en sacrifiant toutes ses ressources et, une fois acheté, pour le défendre par le fer, le poison, et toutes les formes de la violence ?

De combien d'avantages ils devraient se défaire, si la sagesse, une seule fois, pénétrait en eux ! La sagesse ? Disons plutôt un petit grain de ce sel dont le Christ a parlé ! Tant de richesses, d'honneurs, d'autorité, de victoires, tous ces offices, toutes ces dispenses, tous ces impôts, toutes ces indulgences, tant de chevaux, de mules, de gardes, tant de plaisirs : vous voyez qu'en peu de mots j'ai condensé de volumineux trafics, une ample moisson, tout un océan de biens ! Or il faudrait remplacer cela par des veilles, des jeûnes, des sermons, des études, des pénitences, et d'autres épreuves pénibles de ce genre. Mais il se produirait alors quelque chose qu'il ne faut pas négliger : tous ces attachés de rédaction, tous ces copistes, tous ces notaires, ces avocats, ces procureurs, ces secrétaires, tous ces muletiers, ces palefreniers, ces banquiers, ces entremetteurs (j'allais risquer un mot plus... mignon, mais je crains de heurter les oreilles !), bref, cette immense foule si dispendieuse, je voulais dire indispensable pour le Siège de Rome serait réduite à mourir de faim ! Il y aurait là, vraiment, une situation inhumaine et abominable, mais il serait beaucoup plus intolérable encore que les plus grands princes de l'Eglise, ces véritables lumières du monde, soient eux-mêmes rétrogradés au stade de la besace et du bâton.

Mais la réalité d'aujourd'hui, la voici : presque tout le côté pénible de leur fonction, ils le refilent à Pierre et à Paul, qui ont du loisir à revendre ; le côté faste et volupté, ils le gardent pour eux. Et voilà comment, grâce à mon action, il n'y a pratiquement

personne qui vive avec plus de mollesse et moins de tracas : ils estiment, en effet, qu'ils en ont fait plus qu'assez pour le Christ, s'ils jouent leur rôle d'évêques, avec ces ornements liturgiques si proches des costumes de théâtre, avec des cérémonies, avec leurs titres - Béatitude, Révérence, Sainteté -, avec leurs bénédictions et malédictions. Accomplir des miracles est archaïque et passé de mode, ce n'est plus du tout dans l'air du temps ; instruire le peuple est épuisant ; faire l'exégèse des saintes Ecritures, c'est le travail de la scolastique ; prier n'avance à rien ; verser des larmes est au-dessous de tout et réservé aux femmes ; être vaincu, c'est la honte, indigne de celui qui autorise tout juste les plus grands souverains à baiser ses bienheureuses pantoufles ; mourir enfin a peu d'attraits, et sur la croix, c'est infamant.

Il ne leur reste que ces armes, ces "douces bénédictions " dont parle Paul, et dont ils raffolent véritablement : les interdits, les suspenses, les aggraves, les réaggraves, les anathèmes, les peintures vengeresses, et cette foudre* qui répand la terreur et par quoi, d'une pichenette, ils vous expédient les âmes des mortels au-dessous même du Tartare. Et cette foudre-là, les Très-Saints-Pères dans le Christ, les vicaires du Christ, ne la lancent jamais avec plus

* L'excommunication. (Erasme vient d'inventorier la panoplie des sanctions ecclésiastiques.) Les peintures évoquées sont celles représentant des excommuniés au milieu des flammes et entourés de démons ; on les exposait dans les églises, pour impressionner les fidèles.

de hargne que sur les suppôts du diable qui essaient d'amoindrir ou de rogner le patrimoine de saint Pierre. Celui-ci a beau avoir déclaré dans l'Evangile "Nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi", les papes n'en parlent pas moins de son patrimoine : des terres, des villes, des impôts, des péages, des principautés. Et c'est en raison de tout cela, qu'animés d'un brûlant amour pour le Christ, ils engagent des guerres impitoyables, non sans verser des flots de sang chrétien, et ils ne croient vraiment défendre de manière apostolique l'Eglise, épouse du Christ, que lorsqu'ils ont bravement porté des coups mortels à ceux qu'ils appellent ses ennemis. Comme s'il pouvait y avoir des ennemis de l'Eglise plus pernicieux que les pontifes impies : par leur silence, ils sont responsables de l'effacement du Christ, ils le ligotent dans des lois de traficotage, ils le dénaturent en sollicitant les textes, ils l'assassinent par une conduite pestilentielle.

Comme l'Eglise a été fondée dans le sang, confirmée par le sang, étendue par le sang, les papes actuels ont recours à la force des armes : à croire que le Christ est mort et ne peut plus défendre les siens à sa manière ! La guerre est chose si féroce qu'elle sied aux fauves, pas aux hommes ; si démente, que les poètes y voient la main des Furies ; si corruptrice, qu'elle s'accompagne du pourrissement universel des mœurs ; si contraire à la justice que les pires truands sont en général ses meilleurs praticiens ; si impie, qu'elle n'a rien à voir avec le Christ : mais qu'importe tout cela, les papes font

la guerre, et rien d'autre. C'est une affaire où l'on voit même des vieillards décrépits faire preuve d'un dynamisme juvénile, ne pas renâcler devant la dépense, ne pas ressentir la fatigue, ne pas hésiter un instant à mettre sens dessus dessous les lois, la religion, la paix, l'ordre mondial. Et il ne manque pas de très savants thuriféraires pour appeler cette démence zèle, piété, courage, et pour inventer les arguments grâce auxquels le fait de dégainer une épée porteuse de mort et de la plonger dans les tripes de son frère reste malgré tout dans l'esprit de cette sublime charité que, selon le précepte du Christ, le chrétien doit à son prochain.

LX. - J'en suis toujours à me demander si certains évêques allemands ont donné l'exemple dans ce domaine, ou s'ils ont suivi celui des papes ; en tout cas, plus ouvertement qu'eux, ils renoncent à leur habit religieux, ils renoncent aux bénédictions et aux cérémonies similaires, et ils vivent en vrais satrapes, allant même jusqu'à croire que ce serait une lâcheté indigne d'un évêque, de remettre à Dieu son âme valeureuse ailleurs que sur un champ de bataille.

Quant aux prêtres ordinaires, ils s'en voudraient comme d'un crime impie de n'être pas à la hauteur de leurs prélats en matière de sainteté, et il fait beau voir avec quelle ardeur militaire ils bataillent, armés d'épées, de javelots, de pierres, faisant flèche de tout bois, pour défendre la juste cause de leurs dîmes ! Comme ils ont la vue perçante pour dénicher

dans quelque manuscrit poussiéreux le passage capable de faire peur au menu peuple, et de démontrer qu'on leur doit bien plus que la dîme. Mais du coup, il ne leur vient pas à l'esprit qu'on peut lire des quantités de textes fort répandus sur les services qu'en échange ils doivent rendre au peuple. Leur tonsure ne leur rappelle même pas que le prêtre a pour devoir d'être affranchi de tous les désirs de ce bas monde, pour envisager exclusivement les choses célestes. Mais ces exquis personnages soutiennent qu'ils sont tout à fait en règle avec leurs obligations, dès qu'ils ont marmonné vaille que vaille leurs petites prières. Je me demande bien, d'ailleurs, par Hercule !, s'il y a un dieu qui puisse les entendre ou les comprendre, étant donné qu'eux-mêmes ne les entendent et ne les comprennent quasiment pas, même quand ils donnent de la voix pour les réciter.

Mais il y a un point commun aux prêtres et aux laïcs : tous veillent à la récolte financière ; là, personne n'ignore ses droits. Pour le reste, quand se présente un fardeau, ils le rejettent prudemment sur les épaules d'autrui et se le passent de main en main comme une balle. Ainsi vont les choses : les princes laïcs délèguent à des ministres la charge d'administrer le royaume, et le ministre, à son tour, la repasse à un sous-fifre ; quant à la piété, ces grands modestes en laissent le soin aux gens du peuple. Mais les gens du peuple renvoient la balle aux gens d'Eglise, comme ils disent : à croire qu'ils n'ont eux-mêmes aucune attache avec l'Eglise

et que les engagements du baptême sont restés lettre morte ! Et ça continue : les prêtres, qui se disent "séculiers", comme s'ils s'étaient voués au siècle et non au Christ, repassent le boulet aux réguliers, qui le refilent aux moines ; les moines relâchés le fourguent aux moines de stricte observance, tous en chœur s'en remettent aux mendiants, et les mendiants aux chartreux, les seuls chez qui la piété se terre, si bien cachée, d'ailleurs, qu'on ne peut l'entrevoir que de façon exceptionnelle. Pareillement, les papes, qui s'investissent si fort dans la moisson de l'argent, balancent les tâches un peu trop apostoliques aux évêques, les évêques aux curés, les curés aux vicaires, les vicaires aux frères mendiants. Et ceux-ci, bouclant la boucle, renvoient le soin des ouailles à ceux qui savent les tondre.

Mais il n'entre pas dans mon propos d'éplucher la vie des pontifes et des prêtres. Je ne veux pas avoir l'air d'ourdir une satire au lieu de réciter un éloge, et il ne faut pas qu'on s'imagine qu'en louant les mauvais princes je porte des coups aux bons. Si j'ai effleuré ces questions, c'est pour faire voir comme une évidence qu'aucun mortel ne peut vivre agréablement s'il n'est pas initié à mon culte et bénéficiaire de ma faveur.

LXI. - Et en effet, comment serait-ce possible ? Némésis elle-même, la déesse de Rhamnunte, qui a la haute main sur la bonne et la mauvaise fortune, partage si exactement mon point de vue qu'elle a toujours été très hostile aux sages, ces infortunés,

tandis qu'elle prodiguait ses biens aux fous, même pendant leur sommeil. Vous connaissez ce Timothée, dont le surnom* vient de là, ainsi que le proverbe : *Le pêcheur dort, mais le filet pêche.* Ou cet autre : *Chouette vole, c'est bon pour moi.* En voici, au contraire, qui visent les sages : "Ils ont nés au quatrième jour de la lune", "II monte le cheval de Seius**", "Ils possèdent l'or de Toulouse". Mais cessons de *parler par proverbes,* sinon j'aurais l'air de piller les commentaires de ce très cher Erasme***.

Et donc, retour au sujet : la Fortune aime les gens peu raisonnables, elle aime les grands audacieux, les amateurs du proverbe : *Le sort en est jeté !* Mais la sagesse fabrique des timorés, voilà pourquoi vous constatez partout que les sages ont maille à partir avec la pauvreté, avec la faim, avec les rêves fumeux, et qu'ils vivent marginalisés, obscurs, mal aimés, alors que les fous regorgent de picaillons, se voient confier le gouvernail de l'Etat, bref connaissent à tous égards une réussite florissante. En effet, si l'on estime que le bonheur consiste à plaire aux princes, à fréquenter ces dieux couverts de pierreries qui sont mes familiers, quoi de plus inutile que la sagesse, et même quoi de plus détestable aux yeux de ces personnages ? Si l'objectif

* Timothée signifie, étymologiquement "honoré des dieux".
** Ce cheval portait malheur, tout comme "l'or de Toulouse", provenant du pillage d'un temple.
*** Erasme a publié à Venise, en 1508, un recueil intitulé *Adages,* où la collection de proverbes antiques s'enrichit de commentaires personnels.

est de s'enrichir, quel profit pourra bien réaliser un marchand qui emboîterait le pas de la sagesse : un parjure le ferait reculer ; pris en flagrant délit de mensonge, il deviendrait cramoisi, dès l'instant où il prendrait tant soit peu en considération les scrupules des sages en matière de vol et d'usure. Si vous ambitionnez les honneurs et les richesses ecclésiastiques, un âne ou un bouvillon y accéderont plus vite qu'un sage ! Si c'est la volupté qui vous gouverne, les filles, qui sont les protagonistes de cette comédie, ont un grand coup de cœur pour les fous, tandis que le sage, tel un scorpion, les épouvante et les fait fuir. Finalement, pour quiconque prétend vivre de façon plutôt festive et joyeuse, il est prioritaire d'exclure le sage ; plutôt accepter un animal quelconque ! Bref, de quelque côté qu'on se tourne, pontifes, princes, juges, magistrats, amis, ennemis, gens d'envergure, gens de peu, tout s'obtient pourvu qu'on paie rubis sur l'ongle : comme le sage méprise tout ce monde-là, les gens ont pris l'habitude de le fuir soigneusement.

Bien que mes louanges n'admettent ni mesure ni point final, il y a un moment où un discours doit s'achever. Je vais donc m'arrêter de discourir, mais au préalable je vous montrerai brièvement qu'on trouve sans peine de grands auteurs qui m'ont célébrée dans leurs écrits comme dans leurs actes ; je ne voudrais pas donner l'impression d'être une toquée, toute seule à se trouver bien, et puis les amateurs de procès pourraient me reprocher calomnieusement de ne m'appuyer sur

aucune citation. Nous allons donc avancer des citations, à leur exemple, autrement dit *sans rien à voir avec le sujet.*

LXII. - Et d'abord, il y a, dans un proverbe archiconnu, une idée que tout le monde admet : "Le mieux, quand on n'a pas, c'est faire semblant d'avoir." En vertu de quoi, on a raison d'apprendre très vite aux enfants ce vers : "La plus grande sagesse est de paraître fou." Imaginez dès lors quel bien considérable est la folie, puisque son ombre illusoire et sa simple imitation méritent tant d'éloges de la part des savants. Mais il y a plus explicite encore, avec cette pressante invitation d'Horace - gros et luisant pourceau du troupeau d'Epicure* - à "introduire de la folie dans nos décisions", même s'il a été mal inspiré d'ajouter "passagèrement". De même, il dit ailleurs : "II est doux d'extravaguer avec à propos." Ailleurs encore : "II aime mieux passer pour un esprit délirant dénué de talent que d'être sage et de ronger son frein."

Déjà chez Homère, Télémaque, couvert d'éloges par le poète, est en général qualifié de *fol enfant* et c'est la même épithète que les auteurs tragiques appliquent volontiers aux enfants et aux adolescents. D'ailleurs, que contient le grand poème sacré

* Horace s'applique à lui-même cette expression *(Epodes,* I, 4, 16), dont le succès a favorisé la diffusion du contresens qui assimile l'épicurisme à un hédonisme, alors qu'il s'apparente plutôt à un ascétisme.

de *l' Iliade,* sinon les folles fureurs des rois et des peuples ? Et quoi de plus universel que cet éloge de Cicéron : "Le monde est plein de fous" ? Personne ne peut ignorer, en effet, que plus un bien est répandu, plus il est précieux.

LXIII. - Mais l'autorité de ces références risque de ne pas faire le poids auprès des chrétiens. Je vais donc recourir également, si vous êtes d'accord, au témoignage des textes sacrés pour étayer mon éloge, ou, comme disent les doctes, pour l'asseoir sur de solides fondations. Avant toute chose, je prie les théologiens de bien vouloir m'y autoriser. Ensuite, vu la difficulté de mon entreprise, et comme il ne serait pas très indiqué, sans doute, que je fasse appel une seconde fois aux Muses de l'Hélicon - quel long trajet, surtout pour une affaire plutôt éloignée de leur domaine ! - il sera peut-être préférable, puisque je me fais théologienne et m'aventure parmi ces épines, que je forme un autre vœu : puisse l'âme de Scot, plus épineuse que le porc-épic et le hérisson, émigrer un instant de sa chère Sorbonne jusque dans ma poitrine ! Elle pourra bien vite s'en retourner où bon lui plaira, même *chez les corbeaux* ! Si seulement j'avais aussi le pouvoir de prendre un autre visage ! Si je disposais d'un beau costume de théologien ! Mais dans l'immédiat je redoute une chose : qu'on m'accuse de vol, d'avoir subrepticement pillé la documentation de nos maîtres, en me voyant si riche de connaissances théologiques. Mais ce n'est pas merveille si, à la faveur de mes

relations très longues et très étroites avec les théologiens, j'ai attrapé quelques miettes de leur science : c'est ainsi que Priape, le dieu en bois de figuier, avait noté et retenu divers mots grecs pendant que son maître lisait ; et le coq de Lucien, à force de partager la vie des hommes, avait aisément appris leur langage. Sans plus attendre, entrons dans le vif du sujet, sous les meilleurs auspices.

L'Ecclésiaste écrit au chapitre premier : "Le nombre de fous est infini." Cette expression de "nombre infini", ne croyez-vous pas qu'elle embrasse l'ensemble des mortels, à l'exception d'une petite poignée que personne, je crois, n'a jamais pu voir ? Mais Jérémie, en son chapitre dix, est encore plus explicite quand il dit : "Fou, tout homme le devient par sa propre sagesse." Dieu seul est sage, selon lui, et la folie est le lot de tous les hommes. Il dit encore, un peu plus haut : "Que l'homme ne se glorifie pas de sa sagesse !" - Cher Jérémie, pourquoi ne veux-tu pas que l'homme se glorifie de sa sagesse ? - Elémentaire ! dira-t-il : parce que la sagesse, il ne l'a pas ! Mais je reviens à l'Ecclésiaste. Quand il s'écrie : "Vanité des vanités, tout est vanité !", qu'a-t-il en tête, d'après vous, sinon que la vie humaine, pour reprendre ma formule, n'est rien d'autre qu'un festival de la folie ? Il apportait ainsi, c'est clair, sa précieuse caution à l'éloge cicéronien justement célèbre que je mentionnais tout à l'heure : "Le monde est plein de fous." J'ajouterai cette phrase du docte Ecclésiastique : "Le fou varie comme la lune, le sage est

invariable comme le soleil." Que signifie-t-elle, sinon que le genre humain dans son ensemble est fou, et que Dieu seul a droit au titre de sage ? En effet, si on voit dans la lune une représentation de la nature humaine, le soleil, source de toute lumière, est Dieu. A l'appui de cela, on trouve dans l'Evangile la déclaration du Christ, refusant que l'on appelle bon qui que ce soit, sauf Dieu. Et donc, à partir du moment où celui qui n'est pas sage est fou, et où par ailleurs celui qui est bon est sage du même coup, comme le soutiennent les stoïciens, il s'ensuit nécessairement, c'est clair comme le jour, que la Folie embrasse la totalité des mortels. Salomon, lui aussi, dit au chapitre quinze : "La folie fait la joie du fou" ; il avoue là très clairement que, sans la folie, la vie n'offre aucun agrément. Voici encore un passage qui va dans le même sens : "Augmenter la science, c'est augmenter la douleur ; plus il y a prise de conscience, plus il y a révolte." Et ce sublime orateur ne fait-il pas ouvertement le même aveu au chapitre sept : "Cœur des sages, lieu d'affliction ; cœur des fous, lieu de joie." De là vient qu'il ne se soit pas contenté d'approfondir la sagesse, et qu'il ait voulu, en plus, apprendre à me connaître. Vous hésitez à le croire ? Ecoutez ses propres paroles, au chapitre premier : "De tout mon cœur j'ai voulu connaître la science et la sagesse, les erreurs et la folie." Notez bien qu'ici la folie se trouve encore plus mise à l'honneur, du fait même qu'il la cite en dernier lieu : l'Ecclésiaste l'a écrit - et tel est l'ordre instauré dans l'Eglise,

vous le savez bien -, le premier en dignité apparaît en dernière position, conformément d'ailleurs au précepte de l'Evangile.

Cette supériorité de la folie sur la sagesse, l'illustre auteur de l'Ecclésiastique - quelle que soit son identité - la confirme de façon limpide dans son chapitre quarante-quatre. Mais, par Hercule, avant de citer ses propos, je voudrais que des réponses bien ajustées de votre part viennent faciliter mon *raisonnement par induction,* comme font les interlocuteurs de Socrate dans les dialogues de Platon. De ces deux catégories d'objets, lesquels vaut-il mieux cacher : ceux qui sont rares et précieux, ou ceux qui sont ordinaires et sans valeur ? Pourquoi vous taisez-vous ? Même si vous gardez votre avis par-devers vous, il y a un proverbe qui parlera à votre place : *On laisse la cruche devant la porte.* Ne commettez pas l'impiété de le récuser, car c'est Aristote qui le rapporte, le dieu de nos grands pontes. l' a-t-il vraiment parmi vous quelqu'un d'assez dérangé pour laisser dans la rue des pierres précieuses et de l'or ? Ça alors, je ne crois pas ! Vous les resserrez dans les profondeurs les plus secrètes de la maison, et comme cela ne suffit pas, dans les recoins les plus inaccessibles des cassettes les mieux blindées ; mais vos ordures, vous les laissez à la vue de tout le monde. Et donc, si l'on tient caché ce qui est le plus précieux, si l'on exhibe ce qu'on a de plus vil, ne faut-il pas admettre l'évidence suivante : cette sagesse, que l'Ecclésiaste interdit de cacher, est plus vile que la

folie, qu'il ordonne de dissimuler ? Je vous livre à présent, mot pour mot, son propre témoignage : "L'homme qui cache sa folie est meilleur que l'homme qui cache sa sagesse."

Et que dire du fait que les divines Ecritures reconnaissent au fou une âme candide, en regard du sage qui se croit sans pareil ? Telle est en effet mon interprétation de ce qu'écrit l'Ecclésiaste au chapitre dix : "Mais le fou va sur les chemins, et dans sa déraison, il croit que tous les hommes sont fous." N'est-ce pas la marque d'une insigne candeur d'âme, de ne voir partout que des égaux et d'étendre à tout le monde ses propres mérites, alors que nul ne manque d'avoir de soi l'opinion la plus flatteuse ? De même, le titre de fou n'a pas fait honte au grand roi Salomon, qui déclare au chapitre trente : "Je suis le plus fou des hommes." Et à Paul non plus, le docteur des nations ; dans une épître aux Corinthiens, il endosse de très bonne grâce le titre de fou : "Je parle en fou, dit-il, moi plus que d'autres", comme s'il était déshonorant d'être surpassé en folie.

Mais j'entends déjà s'insurger contre moi une poignée de petits amateurs de grec : ils font tout pour crever les yeux d'un bon nombre de théologiens contemporains, comme s'il s'agissait de vieilles corneilles*, en les noyant dans la fumée de

* "Crever les yeux des corneilles" : adage latin qui signifie lancer une forte nouveauté faisant apparaître les anciens comme des aveugles, des ignorants.

leurs commentaires. (Dans cette équipe, le numéro deux, sinon le chef de file*, est mon cher Erasme, que je nomme assez souvent, pour lui faire honneur.) Voilà vraiment, s'exclament-ils, une citation folle, bien digne de Moria en personne. Il y a un écart considérable entre la pensée de l'apôtre et tes élucubrations. Quand il s'exprime ainsi, il ne cherche nullement à passer pour plus fou que les autres ; mais, après avoir dit : "Ils sont ministres du Christ, moi aussi", s'égalant ainsi aux autres apôtres sous ce rapport, avec un soupçon de vantardise, il s'est corrigé en ajoutant "Moi plus que les autres", car il a conscience non seulement d'égaler les autres dans le ministère de l'Evangile, mais de leur être un peu supérieur. Seulement, comme il souhaite faire reconnaître cette vérité sans pour autant choquer les oreilles par un langage présomptueux, il s'abrite derrière le paravent de la folie : "Je parle comme un insensé", en homme instruit du privilège qu'ont les fous d'être les seuls à divulguer la vérité sans offenser personne.

Mais qu'est-ce que Paul pouvait avoir en tête quand il s'exprimait ainsi ? Il y a là matière à discussion, je l'abandonne aux théologiens. Moi, j'emboîte le pas des théologiens gros et gras, les plus cotés en général : la majorité des savants aime

* Peut-être Erasme songe-t-il à Lefèvre d'Etaples, qui avait traduit Aristote dans les années 1499-1505, mais qui avait pris ses distances avec la scolastique dans sa façon d'enseigner les mathématiques et la philosophie.

mieux se fourvoyer avec eux, nom de Zeus !, que de partager les vues justes de ces trilingues*. Il n'y a personne qui estime ces petits gobeurs de grec plus que des gobe-mouches. Surtout depuis qu'un illustre théologien (dont je tais le nom** par prudence, pour que nos gobe-grec ne s'empressent pas de le brocarder en grec avec *l'âne à la lyre)* a proposé de ce passage une magistrale exégèse théologique. Prenant comme point de départ la phrase "Je parle en fou, moi plus que d'autres", il fabrique un autre chapitre et (prouesse impossible sans une dialectique sophistiquée !) il introduit une nouvelle distinction. Voici son interprétation ; je vais le citer textuellement, et pas seulement en substance : "Je parle en fou, c'est-à-dire : si je vous semble insensé de m'égaler aux pseudo-apôtres, je vous paraîtrai encore moins sage si je me préfère à eux." Hélas ! notre docteur oublie apparemment son sujet et glisse vers autre chose.

LXIV. - Mais pourquoi aurais-je les yeux fébrilement fixés sur un seul exemple ? Il est de notoriété publique que les théologiens peuvent, en toute légalité, étirer le ciel dans tous les sens, je veux dire la divine Ecriture, comme une peau. Chez saint Paul il y a des passages de l'Ecriture qui se contredisent, mais qui cessent de se contredire quand on

* Hébreu, grec et latin.
** II s'agit de Nicolas de Lyre, célèbre théologien parisien, mort en 1340.

les replace dans leur contexte. Si l'on en croit saint Jérôme, le grand *homme aux cinq langues*,* saint Paul tomba par hasard, à Athènes, sur une inscription d'autel qu'il déforma dans un sens favorable à la foi chrétienne : supprimant les mots qui auraient gêné son dessein, il ne conserva que les deux derniers, "Au Dieu inconnu" ; encore étaient-ils eux-mêmes quelque peu modifiés, puisque l'inscription intégrale indiquait : "Aux dieux de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, aux dieux inconnus et étrangers." C'est à son exemple, je présume, que de nos jours *la nouvelle génération des théologiens* n'arrête pas de détacher quatre ou cinq mots par-ci par-là, de les trafiquer si nécessaire pour les besoins de leur cause, sans le moindre souci, bien entendu, de ce qui précède ni de ce qui suit, ni même d'éventuelles contradictions. Et dans cet exercice leur impudence rencontre un tel succès que bien souvent elle attise la jalousie des jurisconsultes ! Quelle réussite, en effet, pourrait leur échapper, dès lors que ce grand... (j'ai failli lâcher son nom, mais une nouvelle fois je me méfie de l'adage grec**) a su tirer du texte de Luc un énoncé qui s'accorde avec l'esprit du Christ autant que l'eau avec le feu ? En effet, à l'heure où le péril suprême menaçait, ce moment où les clients fidèles ne manquent pas de se regrouper autour de leur patron pour *se joindre à son combat,* le Christ, en vue d'extirper de leur

* A savoir : latin, grec, hébreu, dalmate et chaldéen.

** Nouvelle allusion à Nicolas de Lyre. (Cf. note p. 153.)

esprit toute confiance dans des secours de cet ordre, leur demanda s'ils avaient jamais manqué de quelque chose, depuis le jour où il les avait envoyés sur les routes sans le moindre viatique, sans chaussures pour se protéger des épines et des cailloux, sans besace contre la faim. Et quand les disciples eurent dit que non, qu'ils n'avaient manqué de rien, il ajouta ces paroles : "Eh bien ! maintenant, que celui qui a une bourse la dépose. Une besace, pareillement. Et que celui qui n'en a pas vende sa tunique pour acheter un glaive !" Comme tout l'enseignement du Christ a pour thèmes la douceur, la tolérance, le détachement de la vie, se peut-il que quelqu'un ne voie pas très clairement ce qu'il veut dire ici ? Bien évidemment, il veut désarmer plus encore ses envoyés : qu'ils ne se contentent pas de renoncer aux chaussures et à la besace, mais qu'ils rejettent la tunique par-dessus le marché, qu'ils entreprennent leur mission évangélique nus, dans un dépouillement total, qu'ils se munissent uniquement d'un glaive, pas le glaive agressif des brigands et des parricides, mais le glaive de l'esprit qui, pénétrant jusqu'au tréfonds de l'âme, puisse y trancher d'un coup toutes les passions et donner enfin toute la place dans le cœur à la seule piété.

Eh bien ! voyez, s'il vous plaît, toutes les tortures que le célèbre théologien fait subir à ce passage. Dans son interprétation, le glaive devient une arme défensive contre la persécution, et la besace une confortable provision de vivres : comme si le Christ, ayant radicalement changé d'avis, prenait conscience

d'avoir lancé ses prédicateurs sur les routes dans un équipage trop peu *royal,* et se mettait à chanter la palinodie de ses instructions initiales ! Ou comme s'il oubliait ses déclarations antérieures : qu'ils seraient bienheureux au milieu des opprobres, des outrages et des supplices, qu'il leur défendait de résister aux mauvais traitements, que bienheureux sont les doux et non pas les violents ! Comme s'il oubliait son invitation à imiter les oiseaux et les lis des champs, et si maintenant l'idée de les laisser partir sans glaive lui devenait assez insupportable pour qu'il leur commande de vendre même leur tunique afin d'en acheter un, préférant les voir se mettre en route nus que sans arme à la ceinture. Notre théologien entend par "glaive" tout ce qui concourt à repousser une attaque, et par "besace" tout ce qui concourt aux besoins de la vie. Et voilà comment cet interprète de la pensée divine imagine les apôtres équipés de lances, de balistes, de frondes et de bombardes pour aller prêcher le Crucifié. De même, il les charge de bourses, de sacoches, de bagages, pour leur éviter tout risque de quitter l'auberge le ventre creux. Une autre chose qui n'a guère troublé notre homme, c'est que cette épée, dont le Christ avait si nettement imposé l'achat, il va bientôt imposer, avec des reproches à la clé, de la remettre au fourreau. Et l'on n'a jamais entendu raconter que les apôtres aient eu recours à l'épée ou au bouclier contre la violence des païens ; or, ils s'en seraient forcément servis si la pensée du Christ avait bien été celle qu'on présente comme la sienne.

Il y en a un autre, et non des moindres, dont je tairai le nom par courtoisie, qui veut voir la peau de saint Barthélémy écorché dans les tentes de peaux évoquées par Habacuc* : "Les peaux du pays de Madian seront en grande confusion." Récemment, j'ai assisté en personne à un débat théologique. Oui, cela m'arrive souvent. Quelqu'un insistait pour savoir sur quel texte des Ecritures faisant autorité se fondait l'ordre de vaincre les hérétiques par le feu, au lieu de les convaincre par des arguments ; alors un vieillard à la mine revêche, et dont le sourcil broussailleux annonçait un théologien, répondit de fort méchante humeur que nous devions cette loi à saint Paul, car il a dit *"Devita haereticum*** (Evite l'hérétique), quand tu l'auras réprimandé une ou deux fois".

Et comme le bonhomme répétait la même antienne en donnant de la voix, et que la plupart des auditeurs

* L'un des douze "petits" prophètes.

** Pour illustrer le casse-tête des traducteurs face à certains jeux de mots, voici, sur ce passage, les tentatives de Thibault de Lavaux (L. 1780), Pierre de Nolhac (N. 1953) et Claude Blum (B. 1992). (L) : II répondit en criant de toutes ses forces". "C'est saint Paul qui l'a commandé expressément, quand il a dit : *Hereticum hominem post unam et alteram correptionem devita."* (Note : Le vrai sens de ces paroles est : Evitez l'hérétique après l'avoir repris une ou deux fois.) Comme il répétait toujours le même passage, la plupart des auditeurs se regardaient avec étonnement sans pouvoir deviner ce qu'il voulait dire. Enfin il s'expliqua ainsi : Le mot *devita* n'est-il pas composé de la préposition *de,* qui marque retranchement, et du nom substantif *vita,* qui veut dire vie ? il signifie par conséquent "retrancher de la vie, ôter de la vie" ; et voilà le vrai sens du

se demandaient, ébahis, ce qui lui arrivait, il finit par expliquer : "Dé-vi-ta-li-sez l'hérétique !" Certains rires fusèrent, mais il se trouva des gens pour déclarer ce commentaire parfaitement théologique. Il restait toutefois un petit noyau de récalcitrants. Survint alors, comme on dit, "un redoutable avocat de Ténédos", d'une autorité irréfragable : Ecoutez ceci, dit-il. Il est écrit : 'Tu ne dois pas laisser vivre le malfaisant, or tout hérétique est malfaisant, donc, etc." Admiration générale ! Quel cerveau ingénieux ! Tous se rangèrent à cet avis, d'un pas grégaire et balourd. Pas un seul ne songea que cette loi concerne les sorciers, les enchanteurs et les magiciens, que l'on nomme en hébreu *mehascefim,* des malfaisants. Sinon, la fornication et l'ébriété seraient aussi passibles de la peine de mort !

passage : "Si l'hérétique ne se corrige pas, après l'avoir averti une ou deux fois, il faut lui ôter la vie." (N) : Un vieillard à la mine sévère, que son sourcil révélait théologien, répondit avec véhémence que cette loi venait de l'apôtre Paul, lorsqu'il avait dit : "Evite *(devita)* l'hérétique, après l'avoir repris une ou deux fois." Il répéta et fit sonner ces paroles ; chacun s'étonnait ; on se demandait s'il perdait la tête. Il finit par s'expliquer : "II faut retrancher l'hérétique de la vie", traduisait-il, comprenant *de vita* au lieu de *devita.* (B) : Un vieillard sévère et, à en juger par son front sourcilleux, théologien, répondit de fort mauvaise humeur que cette loi venait de l'apôtre Paul, qui a dit : "Evite l'hérétique après une ou deux réprimandes." Et comme il répétait ces paroles d'une voix tonitruante et que la plupart se demandaient avec étonnement ce qui lui arrivait, il finit par expliquer "Tuez l'hérétique, et vite !".

LXV. - Mais je fais preuve de folie en allongeant cette suite d'exemples. Ils sont innombrables et ne tiendraient pas dans les volumes de Chrysippe et de Didyme. Je voulais seulement vous mettre au fait des libertés prises par ces divins maîtres, pour que vous m'accordiez votre indulgence à moi aussi, *la théologienne en bois de figuier*,* si d'aventure toutes mes citations ne sont pas faites à la virgule près.

Je reviens enfin à saint Paul : "C'est de bonne grâce que vous supportez les fous", dit-il, parlant de lui-même. Et aussi : "Acceptez-moi comme fou." Et puis : "Je ne parle pas selon Jésus, mais dans une sorte d'accès de folie." Ailleurs encore, il dit : "Nous sommes fous, nous, à cause du Christ." Vous avez bien entendu : quel bel éloge de la folie, et qui s'en fait le superbe garant ! Mieux : le même saint Paul préconise clairement la folie, comme une chose de première nécessité, tout à fait propice au salut : "Si quelqu'un parmi vous se croit un sage, qu'il se fasse fou pour devenir sage !" Et dans saint Luc, Jésus qualifie de "fous" les deux disciples qu'il a rejoints sur la route. Faut-il s'en étonner ? J'en doute, car le grand saint Paul attribue à Dieu lui-même un brin de folie : "Ce qui est folie de Dieu, dit-il, est plus sage que les hommes." Toutefois l'exégèse d'Origène conteste toute comparaison entre cette folie divine et l'intelligence humaine. A preuve, ce passage : "Le langage de la croix est folie pour les hommes en perdition."

* Bois sans valeur.

Mais pourquoi perdre mon temps et ma peine à réunir tant de témoignages instructifs, puisque le Christ lui-même, dans les psaumes sacrés, dit sans ambages à son Père : "Tu connais ma folie" ? Et ce n'est pas un effet du hasard si les fous ont bénéficié d'une cote d'amour auprès de Dieu. Voici comment je me l'explique. C'est comme les grands princes : pour eux, les gens trop intelligents sont des suspects, des ennemis, par exemple Brutus et Cassius pour César, qui par ailleurs ne redoutait rien d'un ivrogne comme Antoine ; Sénèque était suspecté par Néron, Platon par Denys ; inversement, ils aiment beaucoup les gens un peu frustes et plutôt simples d'esprit. De la même manière, le Christ déteste et condamne sans arrêt ces *sages* qui se reposent sur leur prudence. Saint Paul en témoigne sans l'ombre d'un doute, quand il dit : "Les choix de Dieu sont folie pour le monde" et encore ceci : "C'est par la folie qu'il a plu à Dieu de sauver le monde", puisqu'il ne pouvait pas être redressé par la sagesse. D'ailleurs Dieu lui-même l'indique assez, lui qui s'écrie par la bouche du prophète : "Je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des prudents." Une autre fois, il remercie son Père d'avoir caché le mystère du salut aux sages, mais de l'avoir révélé aux "tout petits", autrement dit aux fous : car, en grec, le mot correspondant à "tout petits" est *insensés,* le contraire de *sages.* Cela concorde avec les nombreux passages de l'Evangile où il s'en prend aux pharisiens, aux scribes, aux docteurs de la loi,

tandis qu'il apporte un soutien vigilant à la foule ignorante. Car enfin, son "Malheur à vous, scribes et pharisiens !" , que veut-il dire, sinon "Malheur à vous, les sages" ?

Les petits enfants, les femmes, les pêcheurs furent, semble-t-il, sa compagnie de prédilection. Et même parmi les animaux, le Christ préfère ceux qui s'éloignent le plus de la prudence du renard. Ainsi préfère-t-il avoir un âne pour monture, alors qu'il aurait pu, s'il en avait eu envie, s'installer impunément sur le dos d'un lion. D'ailleurs le Saint-Esprit est descendu sous les apparences d'une colombe, non d'un aigle ou d'un milan. De plus, dans les saintes Ecritures, il est souvent question de cerfs, de faons, d'agneaux. Ajoutez que le Christ appelle ses fidèles, destinés à la vie éternelle, "ses brebis". Or, en vérité, il n'existe pas d'animal plus stupide, si l'on en croit l'expression proverbiale d'Aristote *têtes de brebis* : fondée sur l'imbécillité de cet animal, nous voyons qu'elle s'emploie couramment pour injurier les crétins et les ahuris. Tel est pourtant le troupeau dont le Christ se proclame le pasteur. Plus fort encore, il lui est agréable d'être appelé agneau lui-même. Le fait est que saint Jean le désigne ainsi : "Voici l'agneau de Dieu !", expression très fréquente aussi dans l'Apocalypse.

Qu'est-ce qui ressort de tous ces témoignages, sinon que tous les hommes sont fous, y compris ceux qui sont pieux ? Et que le Christ aussi, pour porter remède à la folie des mortels - et bien qu'il fût la sagesse du Père -, s'est fait fou lui-même en

quelque façon, puisqu'il a pris la nature humaine et s'est manifesté sous l'aspect d'un homme ? Pareillement, il s'est fait péché pour guérir les péchés. Une guérison qu'il n'a voulu opérer qu'à travers la folie de la croix, et à travers des apôtres incultes et mal dégrossis : d'ailleurs, il leur recommande chaudement la folie et les détourne de la sagesse, quand il leur propose en exemple les enfants, les lis, le grain de sénevé, les passereaux, autant de créatures dénuées d'intelligence et de raison, et dont la vie se déroule sans autre guide que la nature, sans artifice et sans souci.

Il leur interdit aussi de se tracasser pour le langage à tenir devant les tribunaux, de se poser des questions sur l'opportunité et les circonstances, et c'est, bien sûr, pour qu'ils ne se fient nullement à leur prudence, mais s'en remettent de toute leur âme à lui seul. Toujours pour le même motif, Dieu, le grand architecte du monde, interdit aux hommes de goûter si peu que ce soit à l'arbre de la science, comme si la science était le poison du bonheur. Du reste, Paul condamne ouvertement la science, comme pernicieuse et provoquant les bouffissures de l'orgueil. Et saint Bernard lui emboîte le pas, je crois, quand il interprète la montagne où Lucifer s'était installé comme étant "la montagne de la science".

Peut-être conviendrait-il de ne pas oublier non plus un autre argument, à savoir que la folie est bien vue par le Très-Haut, puisqu'elle est seule à obtenir le pardon des péchés, alors qu'il n'y a pas

de pardon pour le sage. De là vient que ceux qui implorent la miséricorde, même s'ils ont péché de manière consciente, utilisent l'alibi et le patronage de la folie. Tel se présente Aaron, quand il implore la grâce de sa femme, dans le livre des Nombres, si mes souvenirs sont exacts : "Je t'en supplie, Seigneur, ne nous punis pas pour ce péché que nous avons commis par folie." C'est ainsi, également, que Salil excuse sa faute auprès de David : "A l'évidence, dit-il, j'ai agi comme un fou." David lui-même, à son tour, tente ainsi d'apaiser le Seigneur : "Mais je t'en prie, Seigneur, décharge ton serviteur de son iniquité, car je me suis conduit comme un fou", comme si l'unique moyen d'arracher le pardon était d'alléguer la folie et l'inconscience. Mais voici une adjuration plus insistante : quand le Christ en croix prie pour ses ennemis "Père, pardonne-leur", dit-il, et il n'invoque aucune autre excuse que l'inconscience : "parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font". De même, quand Paul écrit à Timothée : "Si j'ai bénéficié de la miséricorde de Dieu, c'est que j'ai agi par ignorance, dans mon incrédulité." Que veut dire "agir par ignorance", sinon par folie et non par malignité ? Et que veut dire "Si j'ai bénéficié de miséricorde", sinon "Je n'en aurais pas bénéficié" sans m'être placé sous le patronage protecteur de la folie ? Nous avons aussi en renfort le mystique auteur des Psaumes, dont j'aurais dû me souvenir plus tôt : "Ne garde plus en mémoire mes égarements de jeunesse et mes ignorances." Vous avez entendu, il

avance deux excuses : le jeune âge, dont je suis l'inséparable compagne, et les ignorances, un pluriel multiplicateur, qui doit nous faire comprendre combien est étendu l'empire de la folie.

LXVI. - Pour ne pas m'éterniser, car la matière est infinie, je dirai en résumé : tout semble indiquer qu'il y a une sorte de cousinage entre la folie et la religion chrétienne, qui a fort peu de points de convergence avec la sagesse. En voulez-vous des preuves ? Voici la première : vous remarquerez que les enfants, les vieillards, les femmes et les imbéciles prennent plus de plaisir que les autres aux cérémonies et aux choses de la religion, et que s'ils se rapprochent toujours tant des autels, c'est évidemment sous la seule impulsion de la nature. Deuxième point : les premiers fondateurs de la religion, magnifiquement épris de simplicité, ont combattu les lettres avec acharnement. Enfin, il n'est point de bouffons qui fassent voir plus de loufoquerie que les gens brusquement saisis tout entiers par l'ardeur de la piété chrétienne : ils deviennent prodigues de leurs biens, ne font aucun cas des injures, supportent qu'on les trompe, ne distinguent en rien les amis des ennemis, honnissent la volupté, se repaissent de jeûnes, de veilles, de larmes, d'épreuves, d'humiliations, la vie les dégoûte, la mort est tout ce qu'ils désirent, bref, ils semblent s'être fermés à toute espèce de sens commun : on dirait vraiment que leur esprit vit ailleurs et a quitté leur corps.

Pareil comportement, est-ce autre chose que du délire ? Il ne faudra pas trouver extraordinaire, après cela, que les apôtres aient pu faire figure de gens ivres de vin doux, et que Paul ait passé pour un insensé aux yeux du juge Festus.

Mais puisque j'ai bel et bien revêtu *la peau du lion*,* allons-y d'une autre leçon, que voici : le bonheur des chrétiens, objet d'une quête si remplie d'épreuves, n'est rien d'autre qu'une forme particulière de démence et de folie. Que les mots ne vous effraient pas, voyez plutôt le poids des faits. Tout d'abord, il y a une idée que les chrétiens partagent à peu près avec les platoniciens, à savoir que l'âme est immergée dans la matière, ligotée dans les liens du corps, dont l'opacité fait obstacle à la contemplation et à la jouissance du vrai. D'où la définition platonicienne de la philosophie comme une méditation de la mort, car, à l'image de ce que fait nécessairement la mort, elle amène l'âme à se détacher des choses visibles et corporelles. C'est pourquoi, aussi longtemps que l'âme utilise correctement les organes du corps, on la déclare saine ; mais le jour où, brisant ses liens, elle tente de conquérir sa liberté, comme si elle songeait à s'évader de cette prison, alors on dit que c'est de la démence. Si cela survient en liaison avec une maladie ou un dysfonctionnement des organes, tout le monde est d'accord illico, c'est de

* "Revêtir la peau du lion" : vieil adage signifiant "se lancer dans une vaste entreprise".

la démence. Et pourtant ! Ces hommes-là, nous voyons aussi qu'ils prédisent l'avenir, connaissent des langues et des textes sans les avoir jamais appris auparavant, et ils manifestent en toute occasion un je ne sais quoi de divin. Il est indubitable que l'origine de ce phénomène réside dans le fait que l'esprit, à peine s'est-il un peu affranchi de l'emprise du corps, commence à déployer sa vigueur originelle. C'est une cause identique, je crois, qui produit souvent un effet du même ordre chez les agonisants aux portes de la mort : une sorte de souffle inspiré leur fait dire alors des choses prodigieuses. D'un autre côté, si cela est le fruit d'une piété exaltée, peut-être ne s'agit-il pas du même type de démence, mais cela y ressemble si fort qu'aux yeux de la plupart des gens c'est de la démence pure, étant donné surtout le nombre infime de ces pauvres petits bonshommes dont l'existence se déroule à l'écart de toute société humaine. Aussi vivent-ils une expérience analogue, je crois, à celle de la caverne imaginée par Platon : ceux qui sont enchaînés voient les ombres des choses, tandis que celui qui s'est évadé, quand il revient dans la grotte, se flatte d'avoir vu les choses elles-mêmes et dénonce l'illusion radicale de ceux pour qui la réalité se borne à ces ombres misérables. En effet, ce sage, ouvert à la pitié, déplore la folie de ceux qui sont esclaves d'une telle illusion ; mais eux, à leur tour, se moquent de lui en le traitant de fou, et l'expulsent. Il en va de même pour le commun des hommes : plus les réalités sont palpables,

plus ils les apprécient ; pour eux, ce sont quasiment les seules réalités. C'est l'inverse avec les dévots : plus une chose touche de près le corps, plus ils la méprisent ; ils sont ravis tout entiers par la contemplation des choses invisibles. Pour les uns, l'argent passe avant tout, puis le bien-être du corps, l'âme étant reléguée à la dernière place, d'ailleurs la plupart ne croient pas qu'elle existe, parce que les yeux ne la voient pas. Pour les autres, c'est l'inverse : tous leurs efforts tendent d'abord vers Dieu, le plus simple de tous les êtres, ensuite vers ce qui s'en approche le plus, je veux dire l'âme ; du corps, ils n'en ont cure ; quant aux richesses, ils les méprisent et les fuient comme des immondices. S'ils ne peuvent faire autrement que de s'occuper d'argent, c'est à contrecœur, ça leur donne la nausée : ils ont sans avoir, ils possèdent sans posséder.

Chez les uns comme chez les autres, il existe aussi, cas par cas, d'importantes différences individuelles. Commençons par les sens : même s'ils ont tous une relation avec le corps, il en est certains de plus matériels, comme le toucher, l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût ; d'autres sont plus indépendants du corps, comme la mémoire, l'intelligence, la volonté. Donc, là où l'âme est en mesure de s'exercer, là elle est puissante. Les dévots se tendent de toute la force de leur âme vers des biens sans le moindre rapport avec les sens grossiers, qui, de ce fait, s'émoussent chez eux et s'engourdissent. En revanche, le vulgaire trouve là son

point fort, et son point faible dans le reste. De là ces histoires de saints qui ont bu de l'huile pour du vin*.

Si l'on en vient aux passions de l'âme, certaines ont un rapport plus étroit avec la matérialité du corps, comme le désir sexuel, le besoin de manger et de dormir, la colère, l'orgueil, l'envie. Les dévots leur font une guerre inexpiable ; le vulgaire, en revanche, ne conçoit pas la vie sans elles. Viennent ensuite des passions médianes, conformes à la nature, en quelque sorte, comme l'amour de la patrie, l'affection pour les enfants, les parents, les amis. Le vulgaire leur accorde une certaine importance. Mais les dévots s'évertuent à les extirper elles aussi de leur âme, ou bien alors ils les subliment, et ils aiment leur père non plus en tant que père (qu'a-t-il engendré, en effet, sinon le corps ? et encore cela même est dû à Dieu le Père), mais en qualité d'homme de bien, en qui resplendit l'image de cette intelligence suprême qu'ils identifient comme l'unique souverain bien, et en dehors de laquelle, proclament-ils, rien n'existe qu'on doive aimer ou désirer. Voilà l'aune à laquelle ils mesurent tous les devoirs de la vie : où que ce soit, le visible, sans mériter un mépris absolu, doit malgré tout avoir beaucoup moins d'importance à leurs yeux que l'invisible. Ils affirment, d'ailleurs, que jusque dans les sacrements et dans les exercices de piété, on retrouve

* Distraction attribuée à saint Bernard, selon Jacques de Voragine dans *la Légende dorée.*

corps et esprit. Prenons l'exemple du jeûne : pour eux, la simple abstinence des viandes et d'un repas n'est guère méritoire (quand le vulgaire limite le jeûne à cela), mais il faut en même temps mater quelque peu les passions, donner moins libre cours à la colère ou à l'orgueil, de sorte que l'esprit, à la faveur de cet allégement corporel, s'élance vers les biens célestes et les plaisirs de leur possession.

Même distinguo pour la messe : il n'y a certes pas lieu, disent-ils, de dédaigner le cérémonial, mais c'est, en soi, une chose peu utile voire pernicieuse, si l'on n'y joint pas l'élément spirituel représenté par ces signes visibles. Or, c'est la mort du Christ qui est représentée, et il appartient aux mortels de la reproduire, et pour cela de dompter, d'éteindre, d'ensevelir en quelque sorte les passions de leur corps, afin de renaître à une vie toute neuve, où ils pourront ne faire plus qu'un avec lui, plus qu'un avec les autres. Voilà donc ce que fait un homme dévot, voilà ce qu'il a en tête. Pour le vulgaire, c'est le contraire : il croit que le sacrifice de la messe consiste uniquement à être là devant l'autel, le plus près possible, à entendre le bruit des mots, à suivre le spectacle de diverses petites cérémonies.

Ce n'est pas dans ces occasions-là seulement (évoquées à titre d'exemple), mais carrément dans sa vie tout entière que le dévot se détourne des choses ayant quelque accointance avec le corps, et est transporté vers le domaine de l'éternel, de l'invisible, du spirituel. Résultat : le désaccord étant total et universel entre le dévot et l'homme

ordinaire, ils se considèrent mutuellement comme des fous. Mais ce qualificatif convient davantage au dévot qu'à l'homme ordinaire. Du moins à mon avis.

LXVII. - La chose vous paraîtra d'ailleurs plus évidente si je vous démontre en peu de mots, comme promis, que cette récompense suprême n'est ni plus ni moins qu'une variante de la folie. Commencez donc par observer que Platon avait déjà rêvé à quelque chose du même ordre, quand il écrivait que le délire des amants est le plus heureux de tous. En effet, celui qui aime sur le mode de l'exaltation ne vit plus en lui-même, mais dans l'objet de son amour, et son enchantement augmente de plus en plus, à mesure qu'il s'échappe à lui-même et se loge dans l'autre. Lorsque l'âme songe ainsi à s'en aller du corps et renonce à l'usage normal de ses organes, on a parfaitement le droit de parler d'égarement. Sans quoi, que voudraient dire ces expressions courantes : "Il est hors de lui...", "Reviens à toi...", "Il est revenu à lui-même" ? Ainsi, plus l'amour est absolu, plus grand est l'égarement, et plus bienheureux.

Quelle sera donc, en définitive, cette vie du ciel à laquelle aspirent si fort les âmes dévotes ? Assurément, l'esprit absorbera le corps : victoire du plus fort ! Et il y parviendra d'autant plus facilement qu'il aura déjà commencé de longue date pendant la vie à le préparer à cette transformation, en l'épurant et en le mortifiant. Puis ce sera le tour

pour l'esprit d'être absorbé - quelle merveille ! - par cette suprême Intelligence, dont le pouvoir, cela va de soi, est infiniment supérieur. Dès lors, l'homme tout entier aura été projeté hors de lui-même, et tout son bonheur viendra d'être extrait de lui-même et sous l'influence ineffable du souverain bien qui attire à soi toutes choses. Ce bonheur, il est vrai, ne pourra être parfait que le jour où les âmes, ayant récupéré leurs anciens corps, jouiront pleinement de l'immortalité. Toutefois, comme la vie des âmes dévotes n'est qu'une longue méditation de l'éternité, il leur est donné parfois d'en pressentir un peu la saveur et le parfum. Certes, ce n'est là qu'une infime gouttelette, auprès de cette source de bonheur éternel, mais pourtant elle surpasse de loin tous les plaisirs liés au corps, quand bien même on concentrerait sur un seul individu l'ensemble des plaisirs de l'ensemble des hommes : tant il est vrai que le spirituel l'emporte sur le corporel, et l'invisible sur le visible ! Telle est d'ailleurs la promesse du Prophète : "Ce que l'oeil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, ce dont le cœur de l'homme n'a jamais été pénétré, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment." Il y a là cette part de Folie que le passage dans l'autre vie n'abolira pas, mais épanouira pleinement. Les rares privilégiés qui ont pu faire cette expérience passent par des états très voisins de la folie ; leurs propos manquent de cohérence et s'éloignent du langage humain, ils émettent des sons inintelligibles et maintes fois l'expression de leur physionomie change

à vue d'œil du tout au tout : tour à tour rayonnants et déprimés, ils alternent les rires, les larmes, et les soupirs, bref, ils sont véritablement tout entiers hors d'eux-mêmes. Bientôt après, revenus à eux, ils avouent ne pas savoir où ils se trouvaient, s'ils étaient dans leur corps ou bien hors de lui, en état de veille ou de sommeil, ce qu'ils ont entendu, vu, dit ou fait ; ils ne s'en souviennent plus qu'à travers une espèce de brouillard onirique. Ils ne savent qu'une chose : qu'ils étaient au comble du bonheur, tout le temps qu'a duré ce délire. Aussi déplorent-ils leur retour à la raison et s'ils devaient former un vœu, ce serait d'être à jamais fous de cette folie-là. Et pourtant, par rapport à tout le bonheur à venir, ce n'est pour ainsi dire qu'un minuscule amuse-gueule !

LXVIII. - Mais cela fait un bon moment que je m'oublie : *j'ai largement dépassé les bornes.* Qu'à cela ne tienne ! Si vous avez l'impression que mon discours a été exagérément pétulant et prolixe, veuillez songer que c'était la Folie qui parlait, et une femme de surcroît ! Souvenez-vous cependant du proverbe grec : *Souvent un homme fou dit des choses sensées.* Mais peut-être pensez-vous qu'il ne s'applique pas aux femmes ?

Je le vois, vous attendez un épilogue. Vous êtes fous, vraiment, si vous pensez que je me souviens encore de ce que j'ai dit, après cette longue coulée de fatrasie logorrhéique. Un vieux dicton disait : "Maudit soit le convive qui se souvient de tout !" En voici un tout neuf : "Maudit soit l'auditeur qui a trop de mémoire !"

Sur ce, santé à tous, applaudissez, à vous la vie, à vous le vin, illustrissimes sectateurs de Moria-la-Folie !